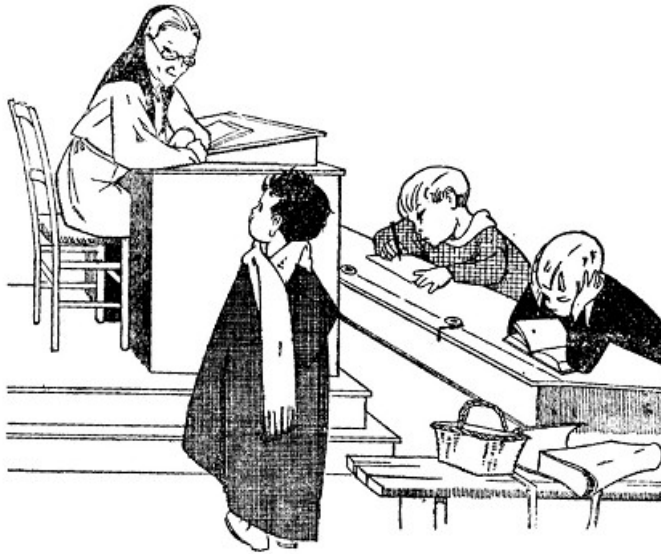


T. TRILBY

# Dadou, gosse de Paris



BeQ

**T. Trilby**

**Dadou, gosse de Paris**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 378 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

# **Dadou, gosse de Paris**

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

– Qui veut de l’ail, de l’oignon, ça ragivote !  
Qui en veut ? Cinq sous, dix sous, vingt sous !  
J’en ai à tous les prix, ça ravigote ! Achetez,  
achetez, c’est pas cher et c’est bon !

Un petit garçon, ayant la taille d’un enfant de six ans mais l’aplomb d’un gamin beaucoup plus âgé, parcourt, en offrant sa marchandise, le marché de Neuilly installé dans la grande avenue qui va de la Porte Maillot à la Seine. Bien approvisionné, ce marché est un des plus beaux de Paris, et les acheteurs y sont nombreux.

Le petit marchand d’ail et d’oignon est venu par le métro, du quartier éloigné où il habite. C’est un moyen de transport qu’il n’aime guère, mais quand il faut faire des affaires il n’hésite pas à voyager dans une cave.

Dadou, huit ans, maigre comme un chien de chasse, a une perruque brune toute bouclée, deux yeux noirs, brillants, pleins de malice, et un

visage pâle d'où toute graisse est absente. Courageux, débrouillard, depuis quelque temps Dadou était très ennuyé de « chiner » dans les petits marchés où les acheteuses, pas toujours polies, osent lui dire que sa marchandise est chère.

Une gousse d'ail pour cinq sous, deux gros oignons pour le même prix, peut-on marchander !

À sa maman, qui continue à « chiner » dans les petits marchés, se faisant prendre quelquefois par les agents chargés de faire respecter les règlements, Dadou a dit ce matin en buvant du café noir, non sucré, par économie :

– P'tit Mé, donne-moi des sous.

– Pourquoi faire ?

– Je veux prendre le métro.

– Pour aller où ?

– À Neuilly, au marché. La grande Zirma y va tous les mardis et elle rapporte beaucoup de sous. Paraît qu'à ce marché les clients achètent et paient sans grogner. Je veux aller essayer.

– Tu es trop petit, Dadou.

– Non. Je sais bien que je peux le faire, la grande Zirma me l’a dit.

– J’aurai peur, tu te feras écraser. Il y a beaucoup de voitures par-là et si les agents t’emmènent, qu’est-ce que je ferai, moi ?

– Les agents ne m’emmèneront pas.

– Ils te demanderont la permission.

– Je connais le truc. Quand je les vois je file et jusqu’à présent ils n’ont jamais pu m’attraper. Donne-moi des sous, je t’en rapporterai à midi beaucoup. Crois-moi.

– Dadou, j’ai peur.

– Ça ne fait rien ; ce soir tu seras contente.

P’tit Mé a été prendre vingt sous dans la boîte contenant toute la fortune de la mère et de l’enfant ; une boîte qu’on met dans le four du petit fourneau, sous deux briques, rapport aux voleurs qui peuvent toujours venir quand on n’est pas là.

La roulotte qu’ils habitent est une pauvre roulotte. Autrefois elle a été une petite maison roulante confortable, mais pendant quinze années

elle a parcouru les routes de France et a laissé un peu partout de sa beauté. Le soleil du Midi a cuit sa peinture, une tornade lui a enlevé sa petite cheminée, et à force de recevoir de la pluie le toit a fini par céder. Mise en vente elle a été achetée par P'tit Mé à une époque de sa vie où elle se trouvait seule avec Dadou, sans maison, et presque sans argent. Les forains, de braves gens, ont consenti à vendre cette voiture à tempérament, c'est-à-dire que tous les mois P'tit Mé doit porter deux billets de cent francs au propriétaire.

C'est dur à gagner deux billets de cent francs ! Chiner, ça ne rapporte pas beaucoup ; les risques du métier, ce sont des heures dans un commissariat de police et quand on vous libère, un agent vous conseille de ne pas recommencer, avec des mots qui vous font peur. Si on vend encore une fois sans autorisation – et l'autorisation est chère ! – c'est la prison.

La prison. C'est peut-être un endroit où on a chaud et où on mange tous les jours à sa faim, mais c'est Dadou tout seul dans la roulotte ;



Dadou qui n'a que P'tit Mé pour s'occuper de lui. Alors comme P'tit Mé n'a pas d'argent pour avoir une place au marché, elle continue à chiner avec l'angoisse d'être prise. Mais il faut bien manger tous les jours et verser à chaque commencement du mois ce qu'on doit au propriétaire.

Ah ! quand elle sera payée, cette roulotte, comme la mère et l'enfant seront contents ! On gagnera des sous pour faire faire les réparations. Celles du toit pressent ; à chaque grosse pluie il y a dans la voiture de petites mares qui ne sont pas sympathiques du tout. Après la toiture arrangée, on pensera aux lits ; actuellement des caisses de bois, mises à côté l'une de l'autre, font un sommier, et comme matelas on a une paille remplie de balle d'avoine, pas confortable du tout. Plus tard, on aura des tas de choses, comme Dadou en a vu dans la roulotte du propriétaire. Pour cela il faut gagner de l'argent, vendre beaucoup de « ça ravigote » et au marché de Neuilly, pour un début, il est assez content. Il a près de dix francs dans une blague à tabac qu'un vieux bonhomme lui a donnée un jour ; une

blague toute noire et qui ne sent pas très bon, mais elle ferme bien. Dix francs ! Qu'est-ce qu'elle va dire P'tit Mé du succès de son Dadou ? Au dernier marché il n'avait fait que trente-huit sous ; comme il a eu raison de changer de quartier !

Avec un entrain endiablé, Dadou continue à présenter à la clientèle ail et oignons. Et la clientèle, se laissant séduire par la grâce du petit marchand, achète.

Grisé par son succès, Dadou oublie de surveiller si Messieurs les Agents ne font pas quelque ronde. Tout à coup, au moment où une dame très gentille est en train d'acheter pour deux francs, Dadou voit arriver la grande Zirma qui lui crie :

– Décampe, v'la la rousse !

Pauvre Dadou ! Il n'ose même pas finir sa vente. Il s'excuse près de la gentille dame :

– On n'est pas camarades avec Messieurs les sergents de ville ! À une autre fois, Madame.

Les agents, heureusement, sont sans

bicyclette. Mais Dadou les voit si près de lui qu'il se met à courir de toutes ses forces, en essayant de fermer son panier pour que les oignons n'aillent pas se promener sur le trottoir où il ne pourrait les ramasser.

Ce n'est pas très facile à faire et Dadou court au hasard, préoccupé surtout de sa marchandise et de la blague à tabac où est son argent.. Et voilà que devant lui il y a un obstacle : la longue voiture d'un petit garçon malade qu'une nurse, venant tout droit d'Angleterre, conduit vers le Bois.

Dadou, qui s'enfuit à toute vitesse, se retournant tout le temps pour surveiller les agents, ne voit pas la voiture, et comme un bolide tombe dessus. Dadou et le panier qui s'ouvre, répandant sa marchandise odorante, font un tout extraordinaire, et ce tout stupéfie la nurse :

– Stupid boy !

Et dans un idiome que Dadou ne comprend pas, elle continue à l'invectiver. Il se redresse, constate avec plaisir que les sergents de ville ont disparu et, libéré de cette angoisse, il regarde

l'obstacle qui l'a arrêté dans sa course.

Cette longue voiture, un lit sur roues, c'est une chose qu'il ne connaît pas. Et le petit garçon couché là-dedans a un visage gros comme le sien, mais encore plus pâle. La différence, c'est dans la couleur de la perruque ; l'inconnu a une espèce de paille sur la tête, toute raide et comme collée. Dadou n'en a jamais vu une pareille.

Les oignons et l'ail sont, avec le panier, pêle-mêle sur la couverture de cuir de la voiture. Et le petit marchand songe, avant, tout, à sa camelote qu'il faut sauver.

Sans s'occuper de la nurse et de son jargon, Dadou se met à ramasser ses oignons et pense que P'tit Mé lui dirait de demander pardon au petit garçon involontairement bousculé :

– Faut pas m'en vouloir, Monsieur, mais je voulais pas que les agents me prennent.

L'enfant malade trouve cette aventure amusante, – il ne s'amuse pas tous les jours dans sa longue voiture ! Étonné, il demande :

– Pourquoi les agents voulaient-ils vous

prendre ?

– Parce que je chine, pardi !

– Chine, qu'est-ce que cela veut dire ?

Stupéfait, Dadou regarde le petit garçon. Il paraît avoir son âge et ne sait pas ce que chiner veut dire ! Il n'est pas avancé celui-là !

– Chiner, ça veut dire vendre sans permission. Le petit garçon, qu'une maman s'efforce de très bien élever, répète ce qu'on lui apprend tous les jours.

– Pourquoi vendez-vous sans permission ?

– Cette question ! Si on avait des sous on achèterait la permission, mais faut d'abord payer la roulotte. Après, on verra.

Les yeux clairs de l'enfant riche regardent attentivement Dadou, et l'étrange toilette de ce dernier lui fait comprendre qu'il se trouve en face d'un enfant pauvre ; un de ces enfants dont on lit la triste histoire dans de beaux livres illustrés. Dadou a une longue culotte en toile bleue, qui monte jusqu'à sa poitrine et se divise en deux bretelles venant s'attacher dans le dos. Un

chandail rouge, reprisé avec de la laine noire, – un chandail de travail – se dissimule sous cette salopette qui fait de Dadou un petit mécano.

L’ail et les oignons sont revenus dans le panier et Nurse, ne voulant pas que la conversation entre les deux enfants continue, commence à pousser la voiture. Mais dans le même jargon qu’elle, le petit malade, d’une voix très mécontente, lui parle ; et la voiture s’arrête. S’adressant au jeune marchand, il lui demande :

– Comment vous appelez-vous ?

– Dadou.

– Quel drôle de nom !

Un peu vexé, Dadou explique :

– C’est maman qui me l’a donné. Et toi, comment t’appelles-tu ?

– Guy Durnal.

– Guy. Ce nom-là aussi est drôle ; moi j’en vends du gui à la Noël et ça fait toujours bonne recette.

Guy sourit et trouve inutile d’expliquer que

son nom et la plante n'ont rien de commun. Dadou, décidément, l'amuse beaucoup et il désire continuer la conversation. Furieuse, Nurse n'ose s'y opposer car, bien qu'elle ait un très mauvais caractère, elle a pitié de cet enfant, malade depuis si longtemps.

– Aujourd'hui, reprend Guy, ce qui est dans votre panier est à vendre ?

– Bien sûr. C'est-y que tu voudrais en acheter ?

– Oui.

– Combien en veux-tu ? C'est bon, tu sais, et ça ravigote.

– Vendez-moi ce qui vous reste.

– Non ! C'est-y vrai au moins ?

– Attendez que je regarde ce que j'ai dans mon porte-monnaie.

Le petit malade tire de dessous sa couverture un beau porte-monnaie, un vrai, en cuir rouge, avec fermeture éclair. Dadou est émerveillé.

– J'ai cinq francs, dit-il. Est-ce assez ?

– Attends que je regarde ce que j’ai dans mon panier.

Honnêtement, Dadou compte sa marchandise.

– C’est trop ; cinq francs ça doit faire cent sous, et il ne m’en reste que pour soixante. J’ai de la monnaie, tu sais, et je ne me trompe pas en la rendant.

Guy regarde les oignons et l’ail que Dadou est en train de mettre sur sa couverture. Cette fois, avec énergie, l’Anglaise proteste.

Le petit marchand ne comprend pas ce qu’elle « jargonne » mais il devine l’opposition.

– Tu ne pourrais pas lui dire de se taire, demande-t-il à son acheteur, ça gêne la vente !

– Non, répond Guy très sérieusement : elle est obligée de me faire des observations ; mais avec maman ça s’arrangera.

– Tu as une maman gentille ?

– Oui, et vous ?

– Faut pas dire vous, c’est pas poli ! On dit : et toi ?



Obéissant, Guy répète :

– Et toi ?

– Tout comme la tienne, une crème à la vanille, qui vous remplace toutes celles qu'on ne mange pas !

– Tu ne manges jamais de crème à la vanille ?

– Ben, mon vieux, t'as pas peur : la crème, faut du lait, du sucre, des œufs, de la vanille ! On en a fait une l'année dernière à la Noël. Le gui, comme tu t'appelles, ça avait rapporté, alors P'tit Mé et moi on s'est payé un festin : du pain long doré, croustillant, du boudin et une crème à la vanille avec un château la pompe épatant !

– Qu'est-ce que c'est que ça, un château la pompe ?

– De l'eau du robinet, Monsieur, de l'eau bien fraîche, et c'est rudement bon !

Guy rit de tout son cœur, comme peut-être il y a bien longtemps qu'il n'a pas ri. Et Nurse, qui comprend difficilement le français, s'étonne que ce petit marchand puisse ainsi amuser son malade. Mais cette conversation ne peut durer, il

faut en finir. Se penchant de nouveau vers Guy, elle le lui dit un peu sévèrement ; cette fois, il faut obéir.

– Dadou, quand reviendras-tu à Neuilly ?

– Mardi prochain, sûrement, la recette est bonne. P'tit Mé permettra.

– Qu'est-ce que tu vendras ?

– De l'ail et des oignons, on en a une provision.

– Eh bien, je viendrai t'en acheter. Attends-moi surtout.

En disant cela, Guy tend sa pièce de cinq francs.

– Au revoir, Dadou, et à mardi.

Nurse pousse la voiture, mais le petit marchand l'arrête :

– Attendez donc, vous êtes bien pressée. Et la monnaie ?

– Garde-la, Dadou.

– Pour qui tu me prends ? Je ne suis pas un mendiant.

Un peu confus, Guy explique :

– C’était... c’était pour la crème à la vanille.

– Ça, c’est à Noël ; mais on se reverra d’ici là.

Dadou tend sa main que le maniement des oignons et de l’ail a bien salie, et Nurse voit avec terreur que le gant blanc de Guy va mal supporter ce contact. Cette fois elle pousse résolument la voiture, mais Dadou ne le permet pas.

– Minute, la dame qui baragouine, faut qu’on se dise au revoir poliment.

Les deux mains se joignent : une blanche, une noire. Mais les petits garçons ne s’en soucient pas, on est amis, la chose est sûre. Pendant que Nurse l’emmène, Guy, de toutes ses forces, crie :

– À mardi, Dadou.

Et le jeune marchand répond :

– À mardi, Guy.

Quelques minutes Dadou regarde la voiture s’éloigner. Il voudrait bien savoir pourquoi ce petit garçon est couché tout de son long dans un lit qu’on a mis sur roues ; mais devinant que c’est

pour une raison peu agréable, il ne le lui a pas demandé. Ce gros acheteur voulait payer cent sous ce qui en vaut soixante, a-t-on idée de cela ? Ce n'est qu'à Neuilly qu'on trouve des clients si gentils. Dadou reviendra sûrement, d'abord parce que la recette est belle et il sera très heureux de revoir Guy. En s'en allant, Guy a dit : « À mardi ! » Dadou sera fidèle au rendez-vous.

Dans le métro qui l'emmène à la Porte d'Italie où se trouve dans un terrain vague leur roulotte, Dadou, écrasé par les voyageurs, fait, malgré sa position inconfortable, toutes sortes de beaux projets. La rencontre avec Guy, cette rencontre due à Messieurs les Agents, c'est une chose qu'on n'oublie pas et qu'il va raconter à P'tit Mé dès qu'elle reviendra.

Peut-être que P'tit Mé sera déjà à la roulotte, en train de préparer le déjeuner. Quand elle a vendu sa camelote, des citrons, trois pour un franc, elle ne prolonge pas sa promenade dans le marché. Elle revient bien vite, toute heureuse d'en avoir fini, sans discussion, avec Messieurs les Agents.

Qu'est-ce qu'on aura pour déjeuner ? Peut-être du cheval si la recette a été bonne. Le cheval, c'est dur à manger, mais c'est fortifiant, dit P'tit Mé. Et Dadou a besoin d'être fort pour arriver à être un vrai marchand qui aura une place sur les marchés.

Si la recette n'est pas bonne, ça sera du chou et des pommes de terre. On en mange tous les jours, alors on finit par en avoir assez ; mais on ne le dit pas à P'tit Mé, ça lui fait de la peine, et Dadou ne veut pas lui en faire, jamais, jamais, il l'aime beaucoup trop pour cela.

C'est effrayant ce qu'on a chaud dans le métro quand on est tout petit. Les gens ont l'air de ne pas vous apercevoir ; s'il était assis, ce serait bien plus agréable, mais Dadou a beau guigner les places, il n'arrive jamais à les prendre. Il est fatigué. Toute la matinée il a arpenté le marché de Neuilly et la course, pour fuir les agents, l'a vraiment lassé. Il pense à Guy, à son lit roulant et, enfin il arrive à la place d'Italie ; dix minutes de marche et il sera chez lui.

Avec quelle rapidité il traverse la place

encombrée où tant d'autobus se croisent. Et quand il approche du terrain vague où se trouvent une dizaine de roulottes, il est bien heureux.

La plus vieille de toutes, celle qui n'a plus de couleur, c'est la sienne, sa maison, et il ne faudrait pas lui dire qu'elle est vilaine. C'est le nid pour ce petit oiseau qui, tout jeune, est obligé d'aller au loin chercher sa nourriture. Il monte l'escalier rapidement. P'tit Mé est-elle là ? Non. Heureusement que la clé est cachée dans la boîte aux lettres ; une ficelle qui pend à l'extérieur permet de l'attraper.

Désillusionné, Dadou rentre dans la roulotte, mais son panier vide et sa bourse bien garnie ne lui permettent pas d'être triste. Il va s'étendre sur ce qui lui sert de lit, ses jambes sont vraiment fatiguées. Comme c'est agréable de les allonger ; il se souvient encore du petit Guy et de son lit roulant. Se promener de la sorte, ne pas pouvoir courir, jouer avec les camarades, sauter quand on en a envie, ce doit être terrible. Et Dadou plaint ce petit garçon qui a une belle voiture mais dont les jambes sont cachées sous une couverture.

P'tit Mé tarde et Dadou a bien faim. Pourquoi ne revient-elle pas ? Pourvu qu'elle ne se soit pas fait pincer par la « rousse », comme la grande Zirma appelle Messieurs les Agents ; ce n'est pas poli, et il faut toujours être poli avec les agents.

Que pourrait bien faire Dadou pour aider P'tit Mé ? Elle aussi va rentrer fatiguée. Si elle revient passé midi, c'est qu'elle ne s'est pas débarrassée de sa camelote et qu'elle cherche à tout prix à s'en défaire. Les citrons, ça vieillit vite, tandis que l'ail et les oignons se conservent tout l'hiver.

Dadou ne peut préparer le déjeuner puisqu'il n'y a aucune provision. On vit au jour le jour ; mais il peut allumer le petit fourneau, ce sera une peine de moins pour P'tit Mé.

Avec agilité Dadou quitte le lit et, plein d'entrain, il se met à casser une vieille caisse de bois, ramassée sur le marché et qui va flamber toute seule. Un bout de papier, un peu de charbon, on en a encore tout un seau, on est riche, la boîte d'allumettes.

Avec précaution, comme sa maman le lui a appris, Dadou allume le feu. Très vite le petit

fourneau fait entendre un ronflement indiquant que tout va bien. Et une douce chaleur se fait sentir dans la roulotte, c'est joliment agréable d'avoir chaud.

Il ronfle, ah ! comme il ronfle le petit fourneau. Malheureusement on ne peut rien faire cuire puisqu'il n'y a rien. Dadou va mettre une casserole avec de l'eau ; si par hasard P'tit Mé revenait avec des œufs, la cuisson serait faite en un tour de main. Il y a du château la pompe dans le broc, tout va bien. Dire que Guy ne savait pas ce que c'était que du château la pompe ; même ignorance pour chiner. Il ne sait rien ce petit garçon-là, mais il est tout de même bien gentil. Dommage qu'il ne marche pas.

La porte s'ouvre, c'est P'tit Mé. Dadou se précipite vers elle et lui montre le panier vide, la recette.

– Treize francs, Madame, vous n'en revenez pas !

Non, P'tit Mé n'en revient pas, car elle n'a fait que six francs. Aussi pour le déjeuner c'est une boîte de sardines achetée en solde, des pommes



de terre et du pain.

Ça ne fait rien. Dadou a tellement de choses à raconter que l'annonce du menu ne l'attriste pas.

Le petit fourneau ronfle. Il se répand dans la voiture une étrange odeur, on dirait que quelque chose brûle, et dans la casserole il n'y a que de l'eau.

– Tu sens, P'tit Mé, dit Dadou, on croirait que c'est de la peinture qui chauffe, et depuis longtemps il n'y en a plus sur nos murs.

P'tit Mé pousse un cri.

– Dadou, as-tu enlevé la caisse du four ?

Pauvre Dadou ! Il a oublié que sous les briques il y avait la boîte contenant l'argent du propriétaire.

P'tit Mé se précipite et sort la boîte dont le carton, déjà roussi, gondole et est brûlé par place. Il y a un billet dans cette boîte, et des pièces ; les pièces ont peut-être résisté, mais le billet ?

Avec des mains qui tremblent, P'tit Mé essaie d'ouvrir la boîte brûlante. Elle a si peur d'un désastre que de ses yeux tombent de grosses

larmes. Elle ne fait à Dadou aucun reproche : un petit garçon de huit ans ne peut pas penser à tout. Mais le chagrin de sa maman fait plus mal à Dadou que s'il avait reçu une bonne paire de gifles pour lui apprendre à réfléchir.

En se brûlant les doigts, P'tit Mé réussit à ouvrir la boîte : le billet de cent francs est un peu roussi, mais il pourra être accepté, et les pièces sont intactes.

– Ah ! Dadou, que j'ai eu peur ! C'est l'argent du propriétaire qu'il faut lui porter demain. S'il avait brûlé, qu'est-ce qu'on serait devenu ?

Dadou voudrait bien trouver de mauvaises raisons pour excuser son étourderie, mais c'est un petit garçon loyal. Il a tort, il le sait, il mériterait une bonne punition. Penaud, il répète :

– Je voulais que tu trouves le feu allumé, c'était pour que le déjeuner soit plus vite fait. Et tout bas, honteux de le dire, il ajoute : J'ai si faim.

– Mon pauvre Dadou, je ne t'en veux pas. On va commencer par les sardines et le pain, tu

prendras toute l'huile, c'est bon pour tes poumons ; les pommes de terre cuiront pendant ce temps et tu me raconteras comment tu as pu faire treize francs avec tes oignons.

Dadou met sur une table ronde – dont un pied est cassé, ce qui fait qu'on ne peut la bouger – deux assiettes, deux verres, fourchettes et couteaux.

– Assieds-toi, P'tit Mé.

P'tit Mé regarde Dadou et s'aperçoit que le charbon manipulé par le petit garçon lui a fait des mains toutes noires.

– Faudrait te laver, Dadou.

– Si je prends l'eau du broc il n'y en aura plus pour boire.

P'tit Mé devrait insister. Mais aller chercher l'eau c'est un voyage ; le robinet est de l'autre côté de la route, Dadou a faim, elle est si lasse ! Tant pis, tous les deux mangeront avec des mains sales. Quand on n'a pas d'eau facilement, c'est difficile d'être propre.

Tout en trempant son pain dans l'huile rance,

qu'il trouve détestable, mais il ne le dira pas, Dadou raconte la rencontre qu'il a faite ce matin à Neuilly et P'tit Mé doit lui expliquer pourquoi le petit Guy se promène dans un lit monté sur roues, lit qu'il ne quitte pas, à cause d'une vilaine maladie pour laquelle il faut rester des années immobiles s'il veut guérir.

\*

Pendant que Dadou regagne sa roulotte, Nurse pousse la voiture de Guy vers le Bois de Boulogne, ce bois dont le petit garçon connaît toutes les allées et où il voit chaque jour des enfants de son âge jouer avec tous les joujoux modernes, si amusants. Parfois, Guy a tant de chagrin d'être obligé de rester immobile dans une gouttière de plâtre qu'il demande à Nurse de le conduire dans un coin du Bois où il n'y aura pas d'enfants. Et comme il n'ose expliquer la raison de ce désir, il dit : « Cela me fatigue de voir courir et d'entendre jouer. »

Cela me fatigue. Ce sont des mots auxquels Nurse ne résiste pas : elle sait que toute fatigue donne à Guy de la fièvre. Et, bien qu'elle ait un détestable caractère, elle a pitié de ce petit garçon qui, depuis une année, n'a pas quitté son lit ou sa voiture.

Aujourd'hui, Guy ne pense qu'à Dadou, à ce jeune marchand si différent des enfants qu'il connaît. Nurse peut conduire sa voiture dans les allées les plus fréquentées où elle retrouve ses amies ; Nurse peut s'arrêter, causer avec d'autres nurses, Guy ne dit rien, ne fait aucune réclamation. Autour de lui les enfants peuvent courir, jouer au ballon, se servir de leurs patinettes ou bicyclettes, Guy ne les voit pas, ne les entend pas. Il pense à Dadou, à la crème à la vanille, que Dadou mange une fois par an, le jour de Noël. Dadou chine, Dadou boit du château la pompe. Dadou, Dadou, il le reverra mardi prochain au marché de Neuilly ; rien d'autre pour le moment n'intéresse Guy.

De temps en temps ses mains touchent les oignons, les gousses d'ail mis sous sa couverture

malgré les observations de Nurse qui a osé lui dire que c'était une saleté. Mais cette saleté il faudra que la cuisinière en fasse quelque chose, car il veut en acheter chaque mardi à Dadou.

L'heure du déjeuner. Nurse quitte ses amies, toute contente d'avoir pu rester un si long moment avec elles. Guy n'a rien réclamé, rien dit, et sur le chemin du retour elle s'en étonne.

– Pourquoi vous ne parlez pas ?

– Je n'ai rien à dire.

– Vous avez aimé la promenade de ce matin ?

– Oui.

– Ils sont gentils les enfants de Mary.

– Je ne les ai pas vus.

– Mais ils ont joué près de votre voiture.

– Je ne les ai pas regardés.

– Pourquoi ?

– Cela m'ennuie.

– Vous auriez pu me le dire.

La bonne humeur de Nurse s'est enfuie, elle

est furieuse contre Guy, et si le petit garçon pouvait la voir, il dirait qu'elle a sa tête des mauvais jours. Cette tête déplaît souverainement à Guy mais, aujourd'hui, il ne s'en soucie pas tant il est occupé par toutes les choses que Dadou lui a dites et qu'il sera si heureux de raconter à sa maman.

La maison où Guy habite se trouve sur un des boulevards qui bordent le Bois. L'été, les murs disparaissent sous les plantes grimpantes et l'hiver ce ne sont que longues et minces tiges de bois noir qui s'entremêlent. Guy aime à suivre le changement des murs. S'ils sont tristes l'hiver, au printemps ils deviennent verts, l'automne les fait rouges comme un coucher de soleil et de la grande terrasse, où il reste étendu pendant des heures, Guy peut suivre ces transformations.

Nurse entre dans le jardin avec sa mauvaise humeur ; le concierge et le valet de chambre prennent la planche de bois sur laquelle Guy est couché et, avec habileté, sans secousse, montent le petit garçon dans la grande pièce du second étage, où une large fenêtre, donnant sur le Bois,

lui assure toute la lumière et le soleil qu'il faut aux plantes et aux enfants.

Maman est là, elle attend Guy, car elle assiste toujours à son déjeuner.

Maman, M<sup>me</sup> Durnal, a les cheveux de la couleur de ceux de son petit garçon et des yeux bleus comme les siens ; seulement maman a des joues roses, tandis que celles de Guy sont blanches.

– As-tu faim, mon chéri ?

C'est la première question de maman, car les repas de Guy sont toujours une lutte. Le petit garçon n'a aucun appétit et le médecin exige qu'il mange beaucoup tous les jours et pour faire plaisir à maman, pour cette seule raison, Guy s'efforce d'obéir. Souvent, malgré son désir, il ne réussit pas. Alors maman gronde, Nurse crie et Guy pleure, et cela recommence quatre fois par jour, aussi avec quelle inquiétude le petit malade voit arriver les plateaux toujours chargés.

– As-tu faim ?

Guy croit bien qu'il a faim et il a envie de



manger quelque chose qu'on ne lui fait jamais.

– Quoi donc ? demande maman toute heureuse, à la pensée que Guy désire quelque chose.

– Des oignons, je voudrais manger des oignons.

Cette volonté affirmée avec force surprend maman.

– Des oignons ? répète-t-elle.

– Oui, j'en ai acheté pour trois francs au marché et je voudrais qu'on me les fasse cuire pour ce soir ; ils sont dans ma voiture, et je les mangerai tous, je te le promets.

– Quelle drôle d'idée ! On te les fera en purée, seulement j'ai bien peur que tu n'aimes pas cela.

– Je l'aimerai, j'en suis sûr.

– Eh bien, tu essaieras dès ce soir.

– Je voudrais aussi qu'on se serve de l'ail que j'ai acheté et qu'on trouvera dans la voiture.

– Tu as acheté de l'ail, mais pourquoi faire ?

– Pour la cuisine, c'est très bon, ça ravigote.

Maman ne veut pas discuter avec Guy les mérites de l'ail ; le plateau apparaît et il faut avant tout se préoccuper de faire manger le petit garçon.

C'est le jour du foie de veau, à peine cuit, ordonnance du médecin, et c'est le plat que Guy déteste le plus. Il va falloir discuter pour chaque bouchée, insister pour que le malade se décide à avaler chaque morceau de viande qu'il tourne si longtemps dans sa bouche. Maman sait ce qu'il lui faut de patience matin et soir. Elle commence à couper ce vilain foie, et comme Guy est couché complètement à plat, elle tient l'assiette et, avec la fourchette, il choisit toujours les plus petits morceaux, espérant qu'on ne le forcera pas à manger les gros. Mais aujourd'hui, à la grande surprise de maman, Guy pique au hasard, et, avec courage, il se met à mâcher.

– Tu me promets, dit-il, que tous les jours on me fera une purée d'oignons, mais ce sera moi qui les achèterai, et quand tu auras besoin d'oignons pour la cuisine de tout le monde, tu me préviendras, parce que j'ai un fournisseur.

Maman n'en revient pas de voir Guy avaler son foie sans se plaindre, et elle est reconnaissante à ces oignons qui préoccupent tellement le petit garçon qu'il mange sans penser.

– Tu as un fournisseur ?

– Oui, et très gentil.

– Où l'as-tu déniché ce gentil fournisseur ?

– Il est tombé sur ma voiture, il courait en regardant derrière lui pour voir si les agents venaient, car les agents, crois-tu qu'ils sont méchants, voulaient le prendre.

– Qu'est-ce que tu racontes, Guy ? Un fournisseur qui a peur des agents m'a tout l'air d'être un voleur !

– Un voleur, Dadou ! Oh maman !

Fourchette en l'air, le visage de Guy exprime la peine que lui cause cette accusation. Il s'est arrêté de manger et il y a encore dans l'assiette bien des morceaux de foie. Maman reprend bien vite, en conduisant la fourchette vers l'assiette :

– Qui est-ce, Dadou ?

– Mon fournisseur.

– D'oignons ?

– Oui.

– Pourquoi les agents voulaient-ils prendre ton fournisseur ?

– Parce qu'il chinait.

Cette fois maman ne comprend plus du tout. La promenade que Guy a faite ce matin n'est pas une promenade ordinaire, mais en tous les cas il en est revenu avec de l'appétit, rapidement les morceaux de foie disparaissent de l'assiette. Tout en causant avec maman, Guy ne s'aperçoit pas qu'il avale ce détestable foie.

– Il chinait ! Qu'est-ce que cela veut dire ? demande M<sup>me</sup> Durnal.

– Il vendait sans autorisation.

– Pourquoi ?

Et, fier de sa nouvelle science, Guy explique :

– Parce qu'il n'a pas de sous pour acheter la permission.

– Je comprends, c'est un marchand ambulancier

qui se promène dans les marchés.

– Oui, il vient à Neuilly tous les mardis, et tous les mardis je lui achèterai des oignons, tu veux bien ?

– Oui, mais ne pourrais-tu acheter autre chose à ton fournisseur ?

– Il ne vend que cela.

– Quel âge a-t-il, ce fournisseur ?

– Je ne le lui ai pas demandé, c'est un petit garçon comme moi.

– Qui s'appelle...

– Dadou.

– Quel drôle de nom !

– Pas plus drôle que le mien, moi je m'appelle comme les boules qu'on vend à Noël.

– Ce n'est pas la même chose.

– Tu ne trouves pas le nom de Dadou gentil !

Maman s'aperçoit qu'il n'y a plus dans l'assiette que deux morceaux de foie, elle est prête à trouver tout bien, tout gentil.

– Mais si, répond-elle, et chaque fois que tu mangeras comme tu viens de le faire, tu pourras acheter des oignons à ton fournisseur.

Guy est si content qu’il tend à maman ses deux bras. Avant l’autre plat il faut s’embrasser, et Guy promet que pour faire plaisir à maman, si gentille pour son fournisseur, il s’efforcera de toujours bien manger son foie, mais il ajoute, avec un peu de crainte, qu’il ne faudra pas lui en donner trop souvent.

Maman promet qu’il n’y en aura que deux fois par semaine. Les légumes sont mangés avec la même bonne humeur. Avant le dessert il faut boire la bière amère qui doit le fortifier. Guy a tant bu de cette bière qu’il ne peut plus la voir.

– Maman, tu ne voudrais pas me donner du château la pompe ?

Cette fois M<sup>me</sup> Durnal regarde son petit garçon avec stupéfaction, elle se demande comment, en une courte promenade, Guy a pu apprendre tant de choses.

– Le château la pompe, explique-t-il, c’est de

l'eau du robinet, et, quand elle est fraîche, c'est rudement bon.

De l'eau du robinet, maman est épouvantée. Guy n'a jamais bu que de l'eau d'Évian qu'elle croit pure et privée de microbes, tout autre eau apporterait sûrement à Guy des maladies, et le pauvre chéri en a bien assez comme cela.

– Guy, tu ne dois jamais boire de l'eau du robinet.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle te rendrait malade.

Guy soupire et répond :

– Dadou en boit et il n'est pas malade.

– Peut-être mais... mais ce qui ne lui fait pas mal pourrait t'en faire, crois-moi, mon chéri.

Et tristement, si tristement que maman en a le cœur serré, Guy répond :

– C'est vrai, je ne suis pas un petit garçon comme les autres.

– Mais tu le seras un jour, proteste maman d'une voix tremblante. Et elle ajoute avec un

pauvre sourire : Guéri, tu pourras boire tous les châteaux la pompe que tu voudras.

Sans penser à la peine qu'il va faire. Guy dit d'un ton rageur :

– Je ne guérirai pas.

Il repousse le verre de bière et le pudding, il ne veut plus manger et il est bien décidé à ne pas boire cette saleté. Il va falloir que maman se fâche, gronde et menace de punir.

Nurse intervient, pendant qu'elle dit à Guy ce qu'elle pense de ses caprices, Guy revoit immédiatement la tête bouclée, les yeux pleins de malice de son ami Dadou, et il entend la petite voix claironnante demander : Tu ne pourrais pas lui dire de se taire, ça gêne la vente.

Maman tient toujours le verre de bière, ce médicament détesté, et attend que l'Anglaise ait fini de parler pour intervenir. Elle va punir Guy : il n'ira pas mardi prochain acheter des oignons à son fournisseur.

Guy tourne la tête vers M<sup>me</sup> Durnal, et sa main désigne l'Anglaise :



– Tu ne pourrais pas lui dire de se taire, ça m’empêche de boire.

Maman devrait gronder son petit garçon, mais elle est si contente de le voir accepter le verre de bière qu’elle n’intervient pas et Nurse qui, heureusement, n’a pas compris, le voyant obéir, quitte la chambre.

Après le déjeuner, Guy est mis sur la terrasse et là, pendant deux heures, il doit rester seul et dormir s’il le peut, cure de silence, cure de repos exigée par le médecin et dont maman et Nurse ne font jamais grâce.

Chaque jour cette cure ennue Guy : il a horreur de la solitude, il aime mieux entendre la nurse le gronder ou grogner que de rester seul sur cette terrasse, à regarder les feuilles des arbres quand ils en ont, ou les oiseaux traverser le ciel au-dessus de lui.

Aujourd’hui Guy se laisse mettre sur la terrasse sans réclamer des journaux ou des livres comme il le fait si souvent. Maman s’assure que les couvertures l’enveloppent bien et, fait sans précédent, Guy la laisse partir sans réclamer

qu'elle reste encore quelques instants près de lui. Maman en est tout étonnée, et elle embrasse son petit garçon deux fois pour le remercier d'être si gentil. Un malade qui accepte toutes les choses ennuyeuses imposées par la maladie a beaucoup plus de chances de guérir.

Dès que maman est partie, obéissant à sa dernière recommandation, Guy essaie de dormir. Il ferme les yeux et, avec un plaisir d'enfant forcément privé de distraction, se rappelle sa rencontre de ce matin : les gestes, les paroles de Dadou, ce Dadou qui, lui, a de si bonnes jambes que les sergents de ville n'ont pu l'attraper. Et s'il osait, si maman ne lui avait pas appris qu'il ne faut jamais parler au Bon Dieu de choses inutiles, il Lui demanderait que la semaine soit très courte. C'est long huit jours. Mardi prochain il retrouvera Dadou, Dadou et ses oignons, Dadou qui vend du « ça ravigote », et en pensant à son nouvel ami, sourire aux lèvres, Guy s'endort d'un bon sommeil réparateur.

\*

Le mardi suivant il fait un vilain temps de décembre : un brouillard épais entoure toutes choses et le soleil n'a pas l'air disposé à entrer en lutte avec lui.

De bonne heure maman et Dadou se sont levés, et il a fallu allumer la lampe à pétrole pour faire un brin de toilette, toilette que Dadou a soignée tout particulièrement : il faut plaire aux clients.

Toilette terminée, prière courte mais fervente, puis maman et Dadou mettent un peu d'ordre dans la roulotte ; on est obligé de laisser la lampe allumée car, bien qu'il soit maintenant huit heures, la nuit n'a pas encore quitté la terre.

On manque d'eau pour faire le café, Dadou va aller en chercher.

Maman refuse : il fait trop sombre ; elle ira elle-même. Quand elle revient, elle déclare à Dadou que si le brouillard ne se lève pas, il ne pourra aller au marché de Neuilly. L'année dernière ce méchant brouillard a donné à Dadou

un très mauvais rhume et, pendant des jours et des nuits, il a toussé. Maman ne veut pas que cette année cela recommence.

Ne pas aller au marché de Neuilly ! Dadou n'a entendu que ces mots-là. Son rhume de l'hiver dernier il ne s'en souvient guère, et depuis huit jours il a tant pensé au petit garçon couché dans sa longue voiture, qu'il ne peut s'imaginer qu'il ne le reverra pas.

Ils se sont donné rendez-vous ? La chose lui paraît impossible ; aussi il reprend, tout en tournant le moulin à café :

– Ne t'en fais pas, P'tit Mé, le brouillard va se lever, je ne peux pas manquer le marché de Neuilly, c'est ma meilleure recette de la semaine.

– Tu le manqueras si ce temps continue, et moi j'irai au marché, seulement il n'y aura pas de clients, par le brouillard ils ne sortent guère.

– Ça va se lever, affirme Dadou.

Le café fait, l'enfant et la mère déjeunent : pain rassis sans beurre, café noir. Dadou a raison, les recettes de la semaine ont été mauvaises et le

restaurant où maman travaillait le vendredi, le samedi et le dimanche vient de fermer, et maman n'a encore rien trouvé. Ce n'est pas faute de chercher : elle s'adresse aux commerçants, à la mairie, à l'église, mais ce qu'on lui propose ne peut lui convenir. Elle a Dadou, et il faut toujours habiter chez la personne qui veut vous employer, et cette personne n'accepterait pas Dadou. Et puis maman a sa voiture, et pour rien au monde elle ne veut la quitter. Alors, en attendant qu'elle trouve un emploi, elle continue à faire les marchés, ce qui lui rapporte à peine de quoi ne pas mourir de faim, elle et son enfant.

Le café bu, Dadou a été coller son nez contre la vitre de la petite fenêtre de la voiture, et il regarde le mur gris, si épais, qu'il ne distingue aucune des autres roulottes. Jamais il n'a vu cela. Se diriger dans ce brouillard doit être bien difficile, mais si maman voulait, il suivrait les murs et, à la place, il dénicherait bien quelque agent pour la lui faire traverser, le métro sous terre est à l'abri du brouillard.

Le réveil, acheté d'occasion et tout bosselé,

indique neuf heures. Si Dadou ne part pas à l'instant même, il va rater son marché.

S'approchant de sa mère, occupée à préparer le panier qu'elle va emporter, il demande gentiment :

– P'tit Mé, j' pourrais bien m'en aller ; plus tard je raterai la vente.

Maman s'impatiente. Ce vilain temps, jour de marché, c'est un désastre, elle est déjà assez ennuyée, il ne faut pas que Dadou soit insupportable.

– Tu n'as qu'à rester ici et à ne pas faire de bêtise, et puis, du reste, je vais te conduire à l'école et je te reprendrai le marché fini.

L'école ! Il faut avouer que Dadou n'aime pas à y aller. À cause des marchés il manque très souvent, et lorsqu'il y va il n'est pas un élève attentif et studieux, alors Dadou, bien qu'il ait huit ans, lit très mal et écrit illisiblement.

L'école ! quand au marché de Neuilly un petit ami vous attend, c'est une perspective peu agréable ; non, il n'ira pas.

– À l'école j'attraperai un rhume : on a froid aux pieds, et par n'importe quel temps on vous met dehors. Puisque le brouillard me fait du mal, je resterai ici.

Cette fois maman se fâche.

– Je ne te demande pas ce que tu veux faire, habille-toi et viens.

Dadou est très méchant. Oubliant que maman est pressée d'arriver au marché, il cherche, sans chercher, son cache-nez, son manteau, ses grosses chaussures, et comme Dadou ne range jamais rien, il est bien content de ne pas les trouver.

Maman va se fâcher. Exaspérée elle menace le petit garçon ; il va recevoir une bonne gifle si dans deux minutes il n'est pas prêt.

Dadou aime trop sa P'tit Mé pour l'obliger à lui donner une gifle : il trouve souliers, cache-nez et la grosse pèlerine si lourde, trop grande pour lui, mais maman veut qu'il la mette les jours de mauvais temps.

Ainsi vêtu Dadou a l'air d'un sac, sa petite tête

bouclée sort de ce sac, et cette petite tête se redresse, lèvres serrées, refusant de sourire. À l'école il ne fera rien qui puisse faire plaisir à la maîtresse, il ne fera rien, il est bien décidé.

À l'école il va falloir s'asseoir sur un banc devant un pupitre et y rester tranquille au moins pendant deux heures, et, ce matin, il espérait circuler dans le marché de Neuilly, les mains pleines de marchandises qu'il aurait toutes vendues, car son client, Guy, lui avait promis de revenir.

Dans le brouillard, près de maman, il marche, et cette ouate grise qui les entoure le suffoque un peu, c'est terrible d'être là dedans, vraiment on ne sait où il faut aller.

Sortie du terrain vague maman suit le bord du trottoir pour reconnaître son chemin. Dadou marche derrière elle, espérant qu'on va se perdre et que l'école ne surgira pas devant lui. Quel temps ! quel affreux temps ! Son client ne sortira peut-être pas : dans sa longue voiture il doit facilement se refroidir.

Allons, il faut être raisonnable ; au marché de



Neuilly il n'y aurait eu que des acheteurs pressés, achetant l'indispensable et ne regardant pas les : « ça ravigote ».

L'école. Elle s'est dressée tout d'un coup. P'tit Mé ne n'est pas trompée de chemin. C'est une maison carrée, toute simple, entourée de quelques mètres de terre où il y a un arbre, orgueil de la propriétaire. Une vieille demoiselle a hérité de la maison et de l'arbre et, comme elle avait un peu d'argent, beaucoup de diplômes et un cœur maternel, elle a ouvert une école pour les enfants de la zone. Ils y viennent assez irrégulièrement, tout jeunes ils aident leurs parents, et quand il y a du travail oublie le chemin de l'école. L'hiver ils sont assez nombreux : un poêle répand une bonne chaleur dans les classes, et comme la plupart de ces enfants habitent des roulottes ou des cabanes en bois, ils viennent à l'école pour avoir chaud.

P'tit Mé quitte précipitamment Dadou. Elle ne l'embrasse pas comme d'habitude : elle est encore un peu fâchée, et puis ce mauvais temps gênera la vente, et quand la vente n'est pas bonne

les repas s'en ressentent. Il faut se contenter de pommes de terre et de pain, régime peu favorable à Dadou qui, maigre et pâle, a besoin d'être fortifié.

Penaud, mécontent de lui et des autres, Dadou pénètre dans l'école. Il y a au moins dix jours qu'il n'y est pas venu ; la maîtresse va mal le recevoir et lui demander toutes sortes d'explications que Dadou ne saura donner.

Il n'est pas venu parce qu'il faisait les marchés : la fin du mois approche, fallait bien avoir l'argent pour le propriétaire ; alors P'tit Mé et Dadou devaient chiner tous les jours. Dadou a beaucoup d'excuses que la maîtresse comprendrait, seulement il n'aime pas à expliquer tout cela devant les camarades.

La vieille demoiselle est en train de faire l'appel. Dadou arrive bien. Il répond : présent, et il entend ce qu'il pensait entendre, l'inévitable question :

– Tu as été malade, Dadou ?

Dadou ne mentira pas.

- Non, répond-il d'une voix claire.
- Alors pourquoi n'es-tu pas venu ?
- Travail, dit-il, en s'asseyant à la place qu'il occupe habituellement.

La maîtresse ne l'interroge pas davantage. Elle connaît la courageuse maman de Dadou, elle sait que l'enfant est souvent obligé de l'aider et si elle ajoute, par obligation : « Il faut s'arranger pour ne pas manquer l'école », il y a sur ses lèvres fanées un bon sourire.

Cet accueil ne déride pas Dadou. Depuis ce matin trop de choses l'ont contrarié : le brouillard, son rendez-vous manqué, l'école et P'tit Mé s'en allant sans l'embrasser.

Assis devant un pupitre, il attend les ordres de la maîtresse, mais il a l'idée de tout faire au ralenti. Lecture, écriture, calcul, rien ne lui plaira. Il est venu, comme dit la maîtresse, avec une mauvaise tête et il n'est pas décidé à en changer.

Un retardataire passe devant lui et involontairement lui marche sur les pieds.

Ses grosses bottines l'ont protégé, il n'a

presque rien senti, mais il riposte et un coup de poing jette l'écolier par terre.

La maîtresse n'a vu que le coup de poing. Dadou mérite une punition : il doit sortir du rang et rester debout, pendant cinq minutes, devant le tableau noir.

Dadou accepte, cela lui est bien égal, au contraire, pendant cinq minutes il ne travaillera pas, c'est autant de gagné.

Mais Dadou se trompe, la maîtresse ayant donné un devoir aux élèves s'approche du petit garçon et lui dicte des chiffres qu'il faut écrire sur le tableau noir.

Les chiffres ce sont des ennemis pour Dadou, un quatre, un trois, un huit, rien n'est plus difficile à faire, et quand on n'a aucune bonne volonté, cela devient encore plus compliqué. Patiente, la maîtresse fait des modèles et exige que le petit garçon les copie.

– Dadou, sais-tu que plus tard, quand tu seras devenu un grand garçon, tu ne pourras rien faire si tu ne sais pas compter ?

Boudeur, Dadou réplique :

– Je ne veux rien faire où il y aura des chiffres.

– Crois-tu que cela soit possible, dans les affaires, dans le commerce, dans l’agriculture, dans la vie de tous les jours, on se sert de ces chiffres que tu n’aimes pas, et si tu ne sais rien, tu ne pourras jamais aider ta maman qui pourtant a l’air bien fatiguée. Je l’ai rencontrée hier comme elle rentrait du marché : elle paraissait très lasse.

Aider P’tit Mé ? Ah si ! Dadou veut l’aider, puisqu’il rêve d’avoir une place au marché et de ne plus chiner. C’est vrai, un marchand a beaucoup d’argent dans une caisse : il faut compter cet argent et faire des additions pour les gros clients. Mademoiselle a raison, il faut savoir faire des chiffres et les mettre bout à bout.

– Je vais essayer, dit-il, de les faire mieux.

Et comme Dadou s’applique et qu’il n’est pas bête, les six, les quatre, les huit, les trois, sont parfaitement lisibles, il va pouvoir s’en servir pour faire une opération.

Mademoiselle poursuit sa leçon de calcul.

Maintenant toute la classe doit écouter, et Dadou est si fier de faire les chiffres pour Mademoiselle que vraiment aucun élève ne les ferait mieux.

Il quitte le tableau noir avec un bon point, ce qui ne lui est pas arrivé depuis bien longtemps. Décidément le calcul n'est pas aussi ennuyeux qu'il le pensait, il s'y fera et, pour son futur commerce, Mademoiselle a raison, cette science-là est indispensable.

La lecture, maintenant : c'est difficile. Dadou lit très mal et fort lentement, aussi aucune histoire ne lui paraît amusante, et pendant vingt lignes, vingt longues lignes, Mademoiselle l'écoute, le reprend, et lui fait honte.

– Huit ans passés, Dadou, et tu ne sais pas lire couramment ; il y a ici de petits bonshommes de six ans qui t'en remontreraient. Pierrot, viens lire.

Pierrot, une perruque rousse flamboyante, deux yeux noirs malins et un visage blanc et rose. Vêtu d'un chandail vert épinard et d'une culotte rouge, Pierrot dresse sa jeune tête et est tout fier d'être appelé près d'un grand pour lui montrer comment il sait lire. Il prend le livre que

Mademoiselle lui tend. Pendant quelques minutes, posément, en respectant la ponctuation, il lit les vingt lignes qui ont été ânonnées par Dadou.

– Tu vois, mon petit, comme c’est facile, dit Mademoiselle, et amusant de lire : il y a de belles histoires qui t’intéresseraient beaucoup et dont tu ne profites pas. Je prête aux enfants soigneux des livres illustrés et ils sont jolis, demande à Pierrot.

– Pour sûr, Mademoiselle. J’ai lu *Gribouille* cette semaine, et j’ai bien pleuré.

Vexé, Dadou répond :

– C’est pas amusant de pleurer.

– Si.

– Non.

– Si, que j’té dis, et puis tu ne peux pas juger, puisque tu sais pas lire !

Dadou, enfant unique, un peu gâté par sa maman, n’est pas patient, et son pied chaussé d’un lourd soulier s’agite, il serait bien content d’envoyer le tout dans un des tibias de Pierrot. Mais Mademoiselle veille, elle renvoie Pierrot à

son banc, donne le livre à Dadou en lui disant de copier les vingt lignes qu'il a si mal lues.

Copier : c'est se fourrer de l'encre partout, avoir des disputes avec une plume qui ne veut jamais écrire que sur un bec, et cette plume est assez malicieuse pour mettre des pâtés partout. Et cinq pâtés sur une page, vous obligent à rendre un bon point. Or, Dadou n'en a qu'un et il veut absolument l'apporter à P'tit Mé ce soir. Alors la plume est priée, très poliment, de n'avoir pas mauvais caractère et d'oublier de cracher.

Vingt lignes, c'est joliment long à copier quand on veut les faire bien, et la récréation sonne avant que Dadou ait fini.

Mademoiselle s'est rendu compte de l'application du petit garçon, aussi elle lui permet d'aller jouer : il finira sa copie tout à l'heure.

Dadou suit ses camarades : une quinzaine, mais il n'a aucune envie de jouer avec eux ; le brouillard est en partie dissipé et il pense, avec mélancolie et tant de regrets, au grand marché de Neuilly où peut-être son client l'attend. Reviendra-t-il à un autre marché ce gentil client ?



Cette inquiétude fait le visage de Dadou tout morose et dédaignant les billes, le chat perché, les barres, tout ce qu'on lui propose, malgré la température peu agréable, il va s'asseoir sur un banc que Mademoiselle a fait installer, pour les beaux jours, au pied de l'arbre. Mais l'arbre est tout noir et ses branches, dépourvues de feuilles, se dressent tragiques dans le ciel gris.

Dadou, à peine installé, voit surgir, près de lui, Pierrot le lecteur. Qu'est-ce qu'il vient faire celui-là ? Dadou n'aime pas qu'on le dérange.

- Pourquoi que tu ne joues pas ?
- Ça te regarde ?
- Ben, j'aimerais savoir.
- Tu ne sauras pas.
- C'est-y à cause que j'ai lu mieux que toi ?
- Qu'est-ce que ça peut me faire que tu lises, toi !
- Alors qu'est-ce que t'as ?
- J'ai ce que j'ai.
- J'vois bien, mais tu voudrais pas, par hasard,

qu'on soit des copains ?

– Des copains, toi et moi, t'es fou !

– Pourquoi ?

« Pourquoi ? » Dadou est embarrassé. Il regarde Pierrot qui a fait si gentiment l'offre de son amitié. Pourquoi ? quelle raison donner, il ne sait pas et dit la première chose qui lui vient à la pensée :

– T'es un lecteur, je ne les aime pas.

– Je t'apprendrai à lire, si tu veux.

– M'apprendre, toi, un petit !

Pierrot est découragé par tant de mauvaise volonté.

– On lirait tous les deux les belles histoires que Mademoiselle prête, si tu voulais.

– Où qu'on les lirait ?

– J'irai chez toi, si tu veux, où tu habiles ?

– Dans le terrain à la mère Françoise, la roulotte grise.

– Moi aussi, notre maison est juste à côté du

hangar. Alors dis, tu veux, on est copains ?

Dadou réfléchit et répond dédaigneusement :

– J'en ai déjà un, c'est aussi mon client, et il est malade, alors c'est pas commode pour jouer. Tu seras mon second copain pour le jeu, et il ajoute : pour la lecture aussi.

– Ça va. Je te lirai, toi tu feras des chiffres, car tu les fais rudement bien.

Flatté, Dadou répond :

– Ce n'est pas difficile.

– À quoi qu'on joue ? demande Pierrot, j'ai des billes dans ma poche.

– Je ne joue pas.

– Qu'est-ce qu'on fait alors ?

– On cause, faut bien se connaître. Qu'est-ce qu'elle fait, ta maman ?

– Rempailleuse de chaises, elle a toujours de l'ouvrage. Et la tienne ?

– Les marchés, mais ça ne va pas tous les jours.

– Tu as un papa ?

– Non. Il est mort.

– Le mien aussi. Vois-tu comme on fait bien d’être copains, ça remplacera nos papas.

Dadou a huit ans et sait déjà que dans les maisons où il y a des papas les mamans travaillent moins. Il répond :

– Ça ne se remplace pas les papas.

Pierrot a de l’admiration pour Dadou et déjà de l’affection. Il approuve :

– Peut-être bien, mais quand on n’en a pas on n’en a pas.

– Tu as trouvé cela tout seul ? T’es pas malin.

– Tu as dit qu’il fallait causer pour se connaître, alors on cause, mais j’aimerais mieux jouer aux billes. Tu ne veux pas jouer puisque je suis ton second copain ?

La gentillesse de Pierrot ne désarme pas Dadou.

– Non. Aujourd’hui je veux bouder.

– Pourquoi ?

- J’ai mes raisons.
- Dis-les.
- Tu ne comprendrais pas, t’es trop petit.
- J’aurai sept ans l’année prochaine.

Dadou regarde la frimousse gentille, les cheveux rebelles de Pierrot et le chandail vert qui les rend encore plus flamboyants. Ce copain-là peut être un gentil copain, et si le numéro un n’était pas déjà donné il aurait pu l’avoir. Mais un client copain c’est une chose unique à laquelle Dadou tient particulièrement. Il se décide à dire :

– J’ai un client qui m’attend au marché de Neuilly, un client qui est dans un lit sur roues et qu’on promène, j’ai manqué une grosse vente, tu comprends ?

– Oui, tu comptais sur des sous et puis tu n’en as pas !

– Et mon client, crois-tu qu’il reviendra ?

– Pour sûr, s’il a besoin de ta camelote.

Dadou réfléchit. Sa camelote c’est une chose dont on peut se passer.

– Tout le monde n’aime pas ce que je vends.

– Qu’est-ce que tu vends ?

– De l’ail et des oignons, ça ravigote.

– Peut-être bien, mais ça sent mauvais. Moi, si j’avais des sous, je ne t’en achèterais pas. Pourquoi que tu ne vends pas autre chose ?

Dadou est vexé. Ce petit se permet de ne pas aimer sa camelote, et il ose le lui dire ; un petit de six ans ! Important, il reprend :

– Je vends beaucoup d’autres choses.

– Dis-les ?

Pierrot est curieux et précis. Dadou s’impatiente.

– Des citrons, des poignées de fer à repasser, du muguet, des minous ; et puis, zut, tu m’ennuies, laisse-moi tranquille !

Tout triste, Pierrot demande :

– Je ne suis plus ton copain numéro deux ?

Dadou n’est pas méchant. Il finit par être touché de tant de bonne grâce.

– Bien sûr, tu l'es encore, mais je pense que le numéro un m'attend, alors je suis en colère.

Mademoiselle, tapant dans ses mains, indique ainsi aux écoliers que la récréation est terminée. Sans se hâter, Dadou revient vers l'école, suivi de Pierrot.

Tapant leurs gros souliers, cognant tout ce qu'il est possible de cogner, un peu dissipés par la récréation, les enfants se réinstallent. Mademoiselle annonce la leçon d'histoire ; et Mademoiselle a une manière si amusante de raconter tout ce qui s'est passé dans ce pays qui s'appelle la France et où on vit, que les plus indisciplinés, les plus paresseux, les plus étourdis, écoutent Mademoiselle raconter la belle histoire.

Aujourd'hui, c'est de Jeanne d'Arc qu'il s'agit, et les petits écoliers sont à Domrémy avec la bergère. À l'âge qu'ils ont à présent, elle ne se doutait pas de la grande mission que Dieu lui réservait. Les bras croisés, sa tête bouclée redressée, Dadou, tout comme ses camarades, est suspendu aux lèvres de Mademoiselle.

À cet instant, il ne faudrait pas lui rappeler qu'il n'aime guère l'école. Il a oublié sa grosse déception : le marché de Neuilly, son client ; il est avec Jeanne, près de cet arbre où des dames qui venaient du ciel apparaissent à la bergère.

À midi, P'tit Mé sera contente. Dadou lui rapportera certainement un bon point...

À Neuilly, tout comme Dadou, Guy, en se réveillant, a pensé au rendez-vous qu'il a donné à son marchand. Et quand rideaux et persiennes ouverts, il aperçoit le mur opaque empêchant de voir le décor habituel, il demande à Nurse ce que cela signifie. Avec un sourire attendri, l'Anglaise répond :

– C'est le brouillard, my dear boy. On se croirait à Londres.

Londres, c'est le pays de l'Anglaise, et tout ce qui lui rappelle ce cher pays est adoré par elle.

– S'il y a toujours du gris comme cela à Londres, reprend Guy, votre ville que vous dites si belle doit être rudement laide.



Toucher à Londres, pour l'Anglaise, c'est un crime. Et comme elle est très susceptible, Guy, sans réfléchir, l'a mise de mauvaise humeur pour la journée. Aussi, tout en faisant la toilette de Guy, elle lui affirme qu'il est un boy stupide, un boy qui ose parler d'une ville qu'il ne connaît pas.

Le petit déjeuner est apporté. C'est le jour de cette soupe blanche, appelée porridge qui, prétend Nurse, donne de la santé à tous les enfants d'Angleterre, et ces enfants, pour elle, sont les plus beaux du monde.

Guy a tant mangé de cette soupe blanche qu'il la déleste. Mais comme il tient, à cause de son rendez-vous, à avoir une Nurse de bonne humeur, sans protester, il la voit mettre sur la petite table qu'on pose sur son lit l'assiette pleine de porridge. Il est décidé, il ne dira rien et il va essayer de tout manger.

Au moment où Nurse lui tend la première cuillère, elle annonce :

– Avec ce brouillard, nous ne sortirons pas ce matin. Aussi vous apprendrez vos leçons pour

Mademoiselle.

« Pas sortir. » Guy n'a entendu que ces mots. Il repousse la cuillère et affirme :

– Nous sortirons. Je veux sortir.

Je veux ! Ces mots-là un petit garçon bien élevé ne doit jamais les prononcer, et Nurse ne peut admettre que Guy les dise. Elle répète avec force :

– Nous ne sortirons pas, je vous l'affirme. Je n'ai nulle envie que vous attrapiez un mauvais rhume ; veuillez manger.

– Je ne mangerai pas et je veux voir maman.

– Votre maman est fatiguée ; elle se repose.

– Je veux voir maman.

– Je vous prie de déjeuner. Votre soupe refroidit : elle sera détestable et je ne la ferai pas réchauffer.

– Je veux voir maman, je veux voir maman !

Et comme un tout petit bébé Guy se met à pleurer ; il sait que la chambre de sa maman est au-dessous de la sienne et qu'elle entend tout ce

qui se passe chez son petit garçon.

Quelques minutes... et ce que Guy avait prévu arrive. En toute hâte, maman monte l'escalier afin de connaître la cause du chagrin de Guy.

Les bras tendus vers celle qui est une si tendre maman, Guy, entre deux sanglots, explique :

– Maman, je sortirai ce matin, tu voudras. Dadou m'attend, il m'apporte des oignons. J'aime beaucoup les oignons et le docteur a dit que c'était très bon pour moi. Je veux voir Dadou.

Maman s'est aperçue du brouillard et, regardant encore une fois le mur gris, elle répond :

– Si le brouillard ne se lève pas, ce sera impossible ! Mais il se lèvera peut-être, nous n'en savons rien. Tu n'as pas encore déjeuné, tu mériterais d'être puni. Et si je te disais que même s'il fait beau tu ne sortiras pas, ce serait juste. Plus tard, quand tu seras un papa, et que tu posséderas un petit garçon, s'il n'est pas gentil et qu'il crie pour la moindre chose, je suis certaine

que tu le puniras. Ton petit garçon, qui aura un papa sévère, sera sans doute très obéissant, et sans que tu sois obligé de te fâcher il mangera sa soupe tous les jours.

Un peu calmé, Guy murmure en avalant la première cuillère :

– Je ne lui donnerai pas de soupe blanche, c'est une soupe anglaise. Et il ajoute avec méchanceté : Je n'aime pas l'Angleterre !

Nurse a entendu et, de ses yeux couleur d'acier, des éclairs sortent. Maman voit le drame et intervient :

– Tu ne sais pas ce que tu dis. Pourquoi n'aimes-tu pas l'Angleterre ?

Et tout en mangeant l'affreuse soupe, Guy explique :

– Parce que dans l'Angleterre il y a des Anglais, et qu'ils ont brûlé Jeanne d'Arc. C'est ma leçon d'aujourd'hui.

La colère de Nurse éclate. D'une voix glapissante, elle explique à M<sup>me</sup> Durnal que Guy insulte son pays. Elle ne supportera pas une chose

pareille ; elle préfère quitter un petit garçon aussi méchant.

M<sup>me</sup> Durnal laisse passer l'orage. Elle a pris des mains de Nurse la cuillère et continue à faire manger Guy en lui disant qu'il a tort et qu'il doit immédiatement faire des excuses à Nurse. Nurse a bien raison d'aimer son pays. Si on disait à Guy de vilaines choses sur la France, est-ce que Guy ne se fâcherait pas ?

Jamais Guy ne résiste à sa maman. Il promet d'obéir, de ne plus parler de Jeanne d'Arc, à condition que Nurse ne crie pas aussi fort.

La soupe finie, maman n'ose laisser l'Anglaise et le petit garçon. Guy a fait des excuses, mais Nurse a refusé de les accepter. Elle sera fâchée toute la journée et annonce qu'elle profitera du mauvais temps pour faire de grands rangements : c'est-à-dire que, même si le brouillard se lève, elle ne sortira pas Guy. Nurse se venge.

Le petit garçon ne dit plus rien. Il se rend compte qu'il est responsable de l'humeur de l'Anglaise et, les yeux pleins de larmes, il accepte les livres qu'elle lui apporte pour apprendre ses

leçons. Il ouvre le précis d'Histoire à la page marquée par Mademoiselle. Jeanne d'Arc apparaît dans toute sa splendeur. Jeanne d'Arc, cause indirecte de la brouille avec Nurse, cette brouille qui l'empêchera de voir Dadou. Une larme, puis une autre tombent sur la belle page de la Vierge guerrière, et bien que maman lise le livre des leçons de choses, elle les aperçoit.

Maman n'aime pas que son petit garçon ait du chagrin, car depuis plus d'un an il n'a pas quitté la planche de bois sur laquelle il reste, nuit et jour, allongé. Elle se rapproche du lit et tout bas, afin que Nurse n'entende pas, lui demande la cause de sa peine. Et Guy avoue :

– C'est en pensant à Dadou qui m'attend avec ses oignons et ses « ça ravigote ». Je lui en avais commandé beaucoup. Alors si personne ne les lui achète, il sera bien malheureux.

Encore une fois maman regarde du côté de la fenêtre : le brouillard est toujours aussi opaque ; c'est impossible que Guy sorte par un temps pareil. Elle comprend sa peine et pense aussi à la déception qu'aura l'autre petit garçon. Elle se

lève et, tout bas, afin d'éviter les questions de Nurse, occupée à ranger son armoire, elle lui dit :

– Ne pleure pas. J'irai voir au marché si ton petit marchand est là, et je lui prendrai tout ce que tu lui as commandé.

Quelle joie dans les yeux de Guy ! Et le baiser qu'il donne à cette maman si bonne, dit toute sa reconnaissance. Les bras autour du cou de M<sup>me</sup> Durnal, il explique que Dadou a une tête noire toute frisée et une combinaison comme un mécano. Maman cherchera, maman trouvera, à moins que Dadou ne soit pas venu à cause du mauvais temps.

\*

Le mardi suivant, le soleil luit dans un ciel sans nuages. Et le marché de Neuilly voit réunis, sur le trottoir de la large avenue, marchands et clients.

Dadou est arrivé de grand matin, et s'il a dans un sac de l'oignon et de l'ail, il promène

fièrement quelques bouquets de minous, ces cocons venus sur les branches noires des arbustes de la forêt, annonçant le printemps.

– Qui veut du minou ? Vingt sous la petite botte, quarante sous la grosse !

Tout en déambulant dans le marché, offrant sa marchandise et surveillant l'arrivée des agents, Dadou n'oublie pas de sortir de temps en temps de l'allée encombrée afin de voir s'il n'aperçoit pas la longue voiture de son client, car son client viendra sûrement aujourd'hui. Le temps est si beau qu'il doit guérir tous les malades ; et c'est impossible que Guy ne vienne pas demander la santé à Monsieur le soleil.

La vente marche. Les minous se vendent bien et les oignons s'en vont aussi. Décidément Neuilly porte bonheur à Dadou : il est presque certain qu'il ne rapportera pas grand-chose de sa camelote, cette camelote que son copain numéro deux s'est permis de critiquer. Et s'il vend tout il achètera pour P'tit Mé un grand bifteck, pas de cheval ; un de ces biftecks qu'on ne se paie que le jour où la recette dépasse toutes les espérances.



Minous en mains, pour la vingtième fois Dadou sort du marché. Il a si peur de faire attendre son client qu'il néglige un peu la vente ; enfin il a la joie d'apercevoir, assez loin encore, la longue voiture. En une course rapide il la rejoint et, tout joyeux, dès qu'il pense être entendu, il crie :

– Bonjour, Guy. Bonjour, Mademoiselle ! Vous voilà enfin... Il y a deux heures que je me casse le cou pour voir si vous n'arrivez pas.

Guy est aussi content que le petit marchand. Depuis quinze jours ils ont tous les deux tant pensé l'un à l'autre, que le plaisir de se revoir les rend muets un instant. Dadou a tendu sa petite main sale à Guy, puis à Nurse, qui l'a acceptée sans aucun plaisir.

Le premier, Guy parle, et montrant les minous :

– Comme c'est joli ce que tu vends aujourd'hui !

– Oui, mais j'ai aussi des oignons.

– Je prends le bouquet pour maman et les

oignons pour moi ; le docteur a dit que cela me ferait beaucoup de bien.

– J’en étais sûr, ça ravigote tout le monde. Combien veux-tu d’oignons ? Dix pour vingt sous, et le bouquet, c’est un gros, je le vends quarante sous ; mais pour toi, je ferai une petite différence : trente sous si tu veux.

– Je ne veux pas.

– Pourtant ça me fait plaisir. Tu n’es pas un client comme les autres.

– Mais si.

– Mais non. Tu comprends, toi, tu es mon client, mais tu es aussi mon copain, mon copain numéro un. J’ai dit au numéro deux qui demandait la place, qu’elle était prise. Alors, à un copain, on ne vend pas aussi cher qu’aux autres.

– Je veux acheter tout ce qui te reste, maman l’a dit. Et, puisque tu n’as plus rien à vendre, je t’emmène avec moi chez le pâtissier et on va manger tous les deux des gâteaux. Tu es mon invité, maman a permis.

Le pâtissier ! des gâteaux ! Dadou n’en revient

pas ! Est-ce possible, ce que son client lui propose ?

Vente finie, ne devrait-il pas rentrer tout de suite après avoir acheté le bifteck pour P'tit Mé ? Mais il n'est que onze heures et P'tit Mé n'ayant pas, elle, de gros clients, ne rentrera pas avant midi, et peut-être bien qu'elle ne sera pas arrivée à se débarrasser de sa camelote. Refuser serait stupide. P'tit Mé, il en est certain, ne sera pas fâchée que Dadou goûte aux gâteaux si souvent admirés, derrière les vitres, à l'étalage des pâtisseries.

– Écoute, mon copain, tu es bien gentil et je ne refuse pas, ah ! non, je ne refuse pas. Mais avant de m'en aller avec toi, comme ma recette est bonne, je vais acheter notre déjeuner : un bifteck de trois francs ! j'en ai vu un superbe. Attends-moi, je reviens. V'là tes minous, v'tà tes oignons, arrange tout cela dans ta cambuse ; le temps de courir jusqu'au boucher et je suis là.

Nurse prend les minous qu'elle trouve jolis et déclare que cela fera très bien dans la nurserie, mais Guy tient à offrir à maman le bouquet. Les

oignons, ces détestables choses qui sentent si mauvais, sont casés au fond de la voiture. Et Nurse déclare qu'elle espère que le petit bohémien ne les fera pas attendre longtemps. Guy riposte que Dadou n'est pas un bohémien et rappelle tout ce que maman a permis.

L'achat du bifteck a été rapidement fait. Dadou revient avec un paquet jaune et de la joie plein les yeux.

– On aura un bon déjeuner. Veux-tu voir le bifteck ?

Guy n'ose refuser, car il devine que Dadou est très fier de son achat. Et il s'extasie sur le morceau de viande crue, bien qu'il lui fasse un peu mal au cœur ; il n'a guère d'appétit et toute nourriture le dégoûte.

En route. Nurse pousse la voiture. Tranquillement, Dadou marche près du lit roulant, et les deux petits garçons reprennent leur conversation. Montrant le Bois de Boulogne, Dadou demande :

– C'est par là que tu habites ?

- Oui, sur le boulevard.
  - Dans une maison ?
  - Oui.
  - Avec ta maman ?
  - Naturellement.
  - Tu as un papa ?
  - Non, il est au ciel.
  - Tu en es sûr ?
  - Maman me l’a dit. Je prie pour lui tous les soirs.
  - Moi, je ne sais pas où il est le mien. P’tit Mé m’a dit qu’il était mort ; mort, tu sais, c’est être dans un cimetière.
  - Pourquoi n’est-il pas au ciel, comme le mien ?
  - Je ne sais pas.
  - Où habites-tu ?
  - Dans une roulotte.
- Plein d’admiration respectueuse, Guy demande :

– Comme celles qu'on voit aux fêtes ?

– Tout pareil.

– Tu as de la chance. Où est-elle ta roulotte ?

– Dans le terrain de la mère Françoise. Je prends le métro jusqu'à Italie, je traverse la place, un bout de l'avenue, et on y est. Tu peux venir me voir si tu veux ; mon copain numéro deux habite tout à côté.

– Je demanderai à maman, mais avec une voiture on ne peut aller dans le métro.

La figure de Guy est devenue triste ; tout ce qui lui rappelle sa maladie lui est pénible. Dadou possède un petit cœur très aimant, il s'en aperçoit.

– Eh bien ! s'écrie-il en riant, c'est moi qui irai te voir, c'est pas plus difficile que ça ; quand on est copains tout s'arrange.

Il s'agit de traverser la place Maillot, particulièrement sillonnée de voitures. Nurse, qui n'a aucun plaisir à se promener avec le petit bohémien, comme elle l'appelle, lui recommande d'un ton dédaigneux de faire attention, car elle

n'entend pas avoir à s'occuper de lui.

Guy prend la main de Dadou et lui dit :

– Ne me quitte pas, surtout.

Voiture, enfants et Nurse arrivent sans encombre avenue Malakoff où se trouve le pâtissier et Dadou, en l'apercevant, ne peut croire qu'il va entrer dans cette boutique comme client. Quand il va chercher du pain pour P'tit Mé, que de fois il a regardé les éclairs, les tartes, tous ces gâteaux qui coûtent, place d'Italie, beaucoup plus cher qu'une livre de pain. Nurse arrête la voiture devant l'étalage et Guy interroge Dadou :

– Dis-moi ce que tu choisis, je mangerai la même chose que toi. Nurse voudra bien aller acheter les gâteaux, car ma voiture ne peut entrer ; c'est très gênant une voiture.

– Mais non, répond Dadou, c'est très commode ; qu'est-ce qu'on aurait fait des oignons et des minous si on ne l'avait pas eue !

– Choisis.

Devant l'étalage, Dadou est bien embarrassé. Il hésite entre l'éclair et le baba, la religieuse, une

tarte ; et comme il n'a jamais goûté à aucun de ces gâteaux, il se décide pour le plus gros : un gros chou débordant de crème au café, sur lequel trois autres petits choux sont posés. Ses doigts sales sur la vitre désignent le gâteau convoité.

Nurse entre dans la boutique et revient avec deux assiettes sur lesquelles sont posées les mêmes pâtisseries. Et face à face, aussi heureux l'un que l'autre, les enfants dévorent les gâteaux.

Ce couple est si étrange que les passants se retournent sur eux. Cette longue et luxueuse voiture où est étendu un enfant blond, si pâle, la Nurse élégante, et le petit Dadou qui, avec sa salopette et sa perruque frisée en désordre, a vraiment l'air d'un bohémien.

Cette curiosité ne plaît pas à Nurse. Et dans son jargon, comme dit Dadou, elle recommande à Guy de se dépêcher. Mais Guy rappelle les ordres de maman. Il faut acheter une belle tarte, en faire un paquet qu'on remettra à Dadou.

Et Nurse, emportant les assiettes, rentre de nouveau dans la pâtisserie pour choisir la tarte. Pendant ce temps, Dadou confie à Guy ses



impressions :

– C’est un velours qu’on vient de manger : je ne pensais pas que c’était si bon. Ah ! que c’est bon ! J’aurais dû en garder un peu pour P’tit Mé, mais j’ai pas pensé, je suis gourmand. T’es rudement gentil de m’avoir offert ce gâteau.

– Ce n’est pas moi, c’est maman.

– Tu lui diras bien merci, car c’était... c’était épatant, j’en ai encore le goût dans la bouche. Et toi ?

– Moi aussi.

Guy n’a jamais mangé un gâteau qui lui ait fait autant plaisir.

Sans aucun sourire, pour se débarrasser d’une corvée, Nurse pose la tarte enveloppée sur la voiture et dit à Guy qu’il faut maintenant aller faire sa promenade au Bois.

La promenade au Bois. Guy sait ce que cela signifie : la marche lente dans une allée où Nurse est certaine de rencontrer ses amies ; les bavardages qui ne se terminent qu’au moment où il faut rentrer. Nurse ne voudra jamais que Dadou

les accompagne. Le petit bohémien, comme elle l'appelle, doit s'en aller. On lui a acheté des choses inutiles ; il a mangé un gâteau, il en emporte un, que veut-il de plus ? Elle est bien décidée à lui faire comprendre qu'elle refuse sa compagnie.

Guy se méfie de l'impatience de Nurse qui, dans son jargon, répète pour la seconde fois :

– Il faut aller faire votre promenade.

– Dadou, dit Guy à son ami, ce paquet rond c'est une tarte que tu vas emporter pour manger après le bifteck.

Émerveillé, Dadou regarde le paquet, Guy, et Nurse qui en a fait l'achat.

– C'est-y possible ce que tu dis là ! La tarte ! C'est pour P'tit Mé et moi !

– Pour toi, bien sûr. Qui c'est P'tit Mé ?

– M<sup>me</sup> Loup, ma maman ! C'est un nom que je lui donne, un nom à moi que j'ai fabriqué !

Guy admire. Fabriquer un nom, ce n'est pas chose facile. Dadou, si débrouillard, Dadou qui sort seul, Dadou qui gagne des sous, Dadou qui

n'est jamais malade ; c'est pour Guy un petit être merveilleux.

– Je comprends, répond-il, tu dois savoir tout faire.

– Tout, non, avoue Dadou flatté ; ainsi je lis très mal. Mon copain numéro deux nous épate à l'école avec sa lecture ; et toi, tu lis bien ?

– Naturellement. J'ai huit ans.

Dadou est un peu vexé. Naturellement, cela veut dire que tous les petits garçons de huit ans doivent savoir lire ; aussi il ne désire pas prolonger la conversation sur ce sujet.

– Moi aussi j'ai huit ans, on est tout pareil.

Tout pareil ! Guy regarde Dadou si maigre, mais qui paraît solide, et il sait avec quelle rapidité Dadou court. Lui, il y a si longtemps qu'il n'a marché !

D'une voix encore plus mécontente, Nurse déclare qu'elle va emmener Guy. Cette fois les deux amis doivent se séparer.

Prenant le paquet rond et pointu des mains de Guy, Dadou déclare :

– Faut se quitter, mon copain. Je te dis merci tant que je peux, t’es rudement gentil et ta maman aussi. Mardi j’apporterai pour elle un beau bouquet et tu ne le paieras pas. On se verra mardi, tu viens ?

– Bien sûr !

– Sauf brouillard.

– Oui. Quand il fait du brouillard, maman ne veut pas que je sorte.

– Tout pareil à moi. Brouillard égale école ; c’est pas amusant.

– Tu n’aimes pas l’école ?

– J’aime mieux le marché de Neuilly et mon copain.

Sur cette gentillesse les deux amis se séparent. Et Guy, dans sa voiture, s’en va vers le Bois.

Marchant lentement, portant avec le plus grand soin son paquet, Dadou se dirige vers le métro et, sans qu’il s’en aperçoive, il sourit en pensant qu’il va offrir à P’tit Mé un déjeuner comme peut en faire M. le Président de la République dans la maison qu’il habite au milieu

des Champs-Élysées, cette belle promenade où les enfants sages, ayant des sous, se promènent sur des ânes et dans des voitures à chèvres.

Dadou n'envie pas ces enfants-là. Aujourd'hui, il est content et dans la roulotte, si pauvre pourtant, avec P'tit Mé, il sera aussi heureux que n'importe quel petit garçon qui a tous les jours un bon déjeuner.

\*

Le printemps s'est installé à Paris. Il a mis des feuilles neuves sur tous les arbres et des fleurs éclatantes et parfumées sur les petites voitures des marchandes de quatre saisons qui sillonnent Paris, mettant dans les quartiers les plus pauvres la joie du renouveau.

Pendant quinze jours Dadou a été un marchand de muguet. Muguet acheté aux Halles par P'tit Mé, en grosses bottes et qu'on séparait en bouquets de vingt sous.

Le Premier Mai, il a offert du bonheur à tout le

monde. Et les gens en ont tellement besoin qu'en moins de deux heures, il a vendu tout ce que P'tit Mé lui avait donné à vendre. Vente laissant un bénéfice intéressant et ce printemps, dans la roulotte grise, les habitants sont moins malheureux. Le propriétaire est payé régulièrement. Au marché aux puces, P'tit Mé a acheté un sommier qui remplace les caisses en bois. Et si les recettes continuent, à la fin du mois, le matelas que la mère François veut vendre sera dans la roulotte ; un vrai matelas avec du crin et de la laine !

Si toutes ces choses contribuent à créer une atmosphère heureuse que P'tit Mé apprécie, – elle paraît moins lasse et son cœur, qui la fait tant souffrir, semble s'apaiser, – Dadou est moins joyeux que cet hiver, alors que la vie de tous les jours était si difficile.

Depuis quatre mardis Dadou n'a pas revu Guy, le copain numéro un. Et bien que Pierrot, le numéro deux, prodigue ses gentillesse, Dadou ne peut oublier son gros client. Chaque semaine, il attend avec impatience le mardi, car il espère

toujours revoir la longue voiture, le petit garçon pâle et blond, et la dame qui ne sait pas sourire. Mais il a beau sortir du marché aussi souvent que possible, écarquiller les yeux pour chercher sur la grande avenue le lit roulant, depuis quatre mardis il a été déçu.

Un jour, où il a fini de bonne heure, il a été du côté du pâtissier, histoire de voir si par hasard il ne rencontrerait pas Guy. Il a retrouvé, à l'étalage magnifique, le même gros gâteau qu'il avait dégusté avec son copain, mais le copain était absent ; le cœur bien gros, il est retourné prendre son métro. Reverra-t-il jamais ce client si gentil qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer ?

Et ce mardi soir où il a été encore une fois déçu, au retour de l'école, – car maintenant il va à l'école chaque après-midi sans se faire prier, ce qui a eu pour résultat de lui faire trouver la lecture intéressante, – devant sa roulotte, assis sur les marches du petit escalier, il lit un livre prêté par Mademoiselle. Un livre où il y a tout plein de belles histoires.

Pierrot lui a dit qu'il viendrait en fin de

journée faire une partie de billes. Pierrot, c'est un camarade très gentil, mais il ne remplace pas l'absent. Dadou pense sans cesse à ce numéro un et, parfois, il se dit qu'il devrait aller chercher le long du bois, actuellement si vert, où peut habiter Guy. Mais le long de ce bois, il s'est rendu compte qu'il y avait beaucoup de maisons. Et il ne peut déranger chaque concierge pour demander si un petit garçon, s'appelant Guy, couché dans une longue voiture, poussé par une demoiselle maigre et désagréable, habite là. Il sait bien que les concierges lui diraient, plus ou moins gentiment, de s'en aller bien vite.

Guy est perdu, perdu. Peut-être n'a-t-il plus voulu de Dadou pour ami et en a-t-il trouvé un autre lui plaisant davantage ? C'est triste, très triste, et Dadou, tout en regardant le livre où il y a des histoires, se rend compte que la plus belle ne le consolera pas de la perte de son copain numéro un.

Et pendant que Dadou songe ainsi à ce camarade qu'il croit ne plus revoir, une jeune et belle dame, très simplement vêtue, mais d'une



élégance discrète, sort de la station du métro, place d'Italie et, arrivée, au haut des marches, ouvre son sac, prend un papier qu'elle lit attentivement : « Métro jusqu'à Italie, je traverse la place, un bout d'avenue et on y est. Terrain de la mère Françoise. »

La dame remet le papier dans son sac puis se dirige vers un agent qui surveille la circulation des voitures.

– Pouvez-vous me dire où il y a une avenue quand on a traversé la place ?

La question semble bizarre à l'agent. Il regarde la personne qui le questionne et pense que, malgré sa toilette élégante et sa jeunesse, elle est un peu « piquée ».

– Il y a des avenues tout autour de la place, répond-il.

– J'en cherche une dont je ne sais pas le nom. Mais dans cette avenue il y a un terrain vague où des roulottes sont remisées.

– Je sais. Traversez la place, juste en face, et marchez jusqu'à ce que vous trouviez à droite le

terrain.

La jolie dame remercie et se met en route. Le renseignement donné était exact. « Je traverse la place, un bout d'avenue et on y est. » Mais le bout d'avenue est assez long. Enfin la dame aperçoit un terrain vague, défendu par une palissade en très mauvais état. Au milieu de ce terrain un hangar, deux cabanes en bois et trois roulottes qui semblent hors d'usage.

Aujourd'hui le soleil met de la gaieté sur toutes ces choses, mais l'hiver, avec la pluie, la neige et le froid, comme on doit souffrir dans ces cabanes et ces roulottes !

Sans hésitation, la dame entre dans le terrain ; le hangar est presque vide. Au fond, deux camions dont les moteurs sont démontés ; aucun ouvrier n'a l'air de travailler à la réparation de ces voitures. La dame s'approche des cabanes dont les portes sont closes et se dirige vers les roulottes garées à l'extrémité du terrain. Devant l'une d'elles, sur une marche d'un petit escalier, Dadou est assis. Livre sur les genoux, il regarde venir l'inconnue. Il se demande ce que cette

dame vient faire ici : elle ressemble si peu aux habitantes des cabanes et des roulottes !

La dame aperçoit le gamin, et rapidement vient vers lui.

– Mon petit, demande-t-elle, pourriez-vous me dire si je suis ici chez la mère Françoise ?

– Oui, répond Dadou si étonné qu’il oublie de dire Madame.

– Connaissez-vous la roulotte où habite un jeune garçon qui s’appelle Dadou ?

– Oui, je la connais !

– Voulez-vous me l’indiquer ?

– Pourquoi faire ?

Un peu étonnée par tant de mauvaise grâce, – elle n’a pas l’habitude d’être reçue ainsi, – la jolie dame répond :

– Je voudrais parler au petit garçon qui s’appelle Dadou.

– Pourquoi vous voulez lui parler ?

– Je viens lui apporter des nouvelles de son ami Guy.

Comme un jeune chevreau, Dadou bondit. Le livre de Mademoiselle, auquel il faut faire si attention, roule par terre et, d'une voix tremblante, il demande :

– C'est-y que vous seriez sa maman ?

– Oui, je suis sa maman.

Très sérieux, Dadou examine la jeune femme et s'écrie ;

– J'aurais dû m'en douter. Vous avez comme lui de la paille sur la tête !

Et se rappelant son chagrin de tous les mardis, il ajoute :

– Pourquoi Guy ne vient-il plus au marché de Neuilly ? Je l'ai attendu, attendu tant, que j'ai eu mal aux jambes.

Tristement, M<sup>me</sup> Durnal répond :

– Guy a été bien malade.

Dadou a quelque chose dans la poitrine qui lui fait mal. Il sent que ça tape d'une façon anormale ; il aimerait mieux s'asseoir si la conversation doit continuer.

– Vous ne voulez pas entrer chez nous ? propose-t-il.

À peine cette proposition faite, Dadou se souvient que chez nous ce n'est pas bien en ordre. P'tit Mé, qui fait un ménage l'après-midi, a laissé la vaisselle pour le soir et Dadou, en rentrant de l'école, n'a pas eu l'idée de la faire. La jolie dame aura une mauvaise impression de chez nous.

– Nous pourrions rester dehors, propose-t-elle, il fait si beau.

Content, Dadou approuve.

– Je vais vous chercher une chaise toute neuve, la mère de Pierrot vient de la rempailler.

Un bond et Dadou est en haut de l'escalier. La porte de la roulotte est ouverte et il revient avec une chaise.

M<sup>me</sup> Durnal s'assied, elle est lasse : la maladie de Guy, le bout d'avenue l'ont fatiguée. Dadou s'assied en face d'elle, sur la marche la plus haute de l'escalier et ses yeux l'interrogent.

– Alors, dit-il, Guy a été malade ? racontez !

– Oui, très malade. C’est seulement depuis deux jours que nous sommes tranquilles.

Tranquilles ! Dadou ne comprend pas très bien ce que cela veut dire. Sa tête bouclée dressée, il demande :

– Tranquilles ? Faites comme à l’école, expliquez !

L’explication doit être bien pénible à donner, car les yeux de la jeune femme s’emplissent de larmes. Montrant le ciel bleu où il n’y a pas un nuage, un ciel plein de promesses, elle répond :

– Le Bon Dieu a eu l’air de vouloir me le prendre.

Dadou devient pâle, tout pâle.

– C’est-y possible ? murmure-t-il. Et dans ses yeux bruns si rieurs, tout comme dans ceux de la maman de Guy, il y a des larmes.

M<sup>me</sup> Durnal s’aperçoit de l’émotion du petit garçon et de sa peine, et cette peine partagée rapproche ces deux êtres que rien ne semblait devoir rapprocher. Maman tend sa main si bien gantée. Dadou la prend, la garde dans les siennes

tâchées d'encre, et comme il ne sait que faire pour exprimer ce qu'il ressent, il penche sa tête bouclée sur la main gantée et l'embrasse fort, très fort.

Un baiser, c'est pour les petits le meilleur moyen d'exprimer leur joie ou leur peine. Ce geste tendre dit si bien ce que Dadou ressent que, vite, M<sup>me</sup> Durnal reprend :

– Depuis deux jours Guy est entré en convalescence. Il lui faut maintenant beaucoup de patience pour guérir tout à fait.

– Il guérira, affirme Dadou. Je dirai à la maîtresse d'école, qui est la cousine de M. le Curé, d'en parler à son cousin ; pendant sa messe M. le Curé en parlera au Bon Dieu, ça s'arrangera très bien.

M<sup>me</sup> Durnal sourit à Dadou et elle commence à comprendre pourquoi son fils trouve ce jeune marchand si gentil.

– Guy a le grand désir de vous revoir, reprend-elle, et...

Peu poliment Dadou l'interrompt.

– Et moi donc. Tous les mardis, bien que le commerce marche, je ne pouvais manger, tant ça me faisait de la peine de croire que mon copain ne reviendrait plus. Je l’ai cherché partout, même sur l’avenue du pâtissier. Faut que je vous dise merci, Madame, pour le gâteau et la tarte. C’était rudement bon. P’tit Mé et moi on s’est régalé.

– Je suis bien contente, répond M<sup>me</sup> Durnal, et quand vous viendrez voir Guy je vous préparerai une tarte que vous emporterez pour votre maman.

– Quand j’irai le voir ?

– Mardi prochain puisque ce jour-là vous venez à Neuilly.

Sérieux, hochant sa tête bouclée, Dadou répond :

– J’ai mon marché.

– Mais après votre marché vous pourrez venir. Nurse ira vous chercher pour vous montrer où nous habitons.

– Nurse, qu’est-ce que c’est que cela ?

– La personne qui accompagne Guy.



– Celle qui jargonne, qui crie, qui ne rit jamais !

– Oui.

– Elle voudra, cette princesse ?

– Elle est très gentille quand on est gentil avec elle.

Dadou comprend la leçon.

– Alors, dit-il en riant, je serai gentil pour qu'elle soit gentille.

– C'est parfait, reprend M<sup>me</sup> Durnal, nous vous attendrons mardi, mais aujourd'hui j'aurais voulu voir votre maman ; rentrera-t-elle bientôt ?

– Pas avant six heures. Elle fait le ménage d'une vieille dame et lui prépare son dîner.

– La vieille dame habite loin d'ici ?

– Sur la place où est le métro : la troisième porte après le grand café.

– Puis-je aller voir votre maman chez cette dame ? vous m'accompagnerez.

– Oui, on peut y aller. P'tit Mé m'a dit que si j'avais quelque chose à lui communiquer, je

pouvais sonner, c'est au rez-de-chaussée à gauche.

Et, regardant M<sup>me</sup> Durnal avec admiration, il ajoute :

– Et j'ai quelque chose à lui communiquer.

M<sup>me</sup> Durnal se lève.

– Allons tout de suite voir votre maman, je ne veux pas laisser Guy trop longtemps. Il attend mon retour avec impatience : il aime beaucoup son ami Dadou.

– Est-ce que par hasard vous croyez que moi je ne l'aime pas ?

M<sup>me</sup> Durnal sourit et affirme qu'elle ne doute pas de l'affection mutuelle des deux amis.

Dadou range la chaise nouvellement rempaillée, et M<sup>me</sup> Durnal peut apercevoir l'intérieur, si pauvre, de la roulotte.

Précautionneux Dadou ferme la porte ; la clé est mise dans la boîte aux lettres : une longue ficelle attachée après permet de la sortir facilement. Les voleurs n'auraient aucune difficulté à entrer dans la roulotte, mais que

trouveraient-ils ? La pauvreté met à l'abri de ces visites désagréables.

Près de M<sup>me</sup> Durnal Dadou marche et bavarde. Naturellement il parle de P'tit Mé, de l'école, des marchés ; il dit tout : tout ce qui fait sa vie. Il n'a rien à cacher : on travaille, on n'est pas tous les jours satisfaits de la vente. L'hiver les clients achètent mal, alors il faut se « ceinturer » et P'tit Mé n'est pas contente. Mais par le beau temps, tout va bien : les marchés rapportent, il ne fait plus froid dans la roulotte ; P'tit Mé est moins fatiguée : son cœur la laisse tranquille. L'été, dans le terrain de la mère Françoise, on est rudement bien.

– Vous n'avez jamais été malade ? demande M<sup>me</sup> Durnal.

– Des rhumes, si, j'en ai au moins un par hiver, alors je tousse, et les jours où il y a du brouillard P'tit Mé ne veut pas que je sorte. Des fois je reste tout seul dans la roulotte, et comme avant ce printemps je ne savais pas bien lire, je m'ennuyais, mais le prochain hiver, si je tousse, avec les livres que Mademoiselle prête, je ne

m'ennuierai plus, maintenant je comprends ce que je lis.

Place d'Italie Dadou se dirige vers le grand café et, avec une imprudence qui fait trembler M<sup>me</sup> Durnal, il traverse, sans se soucier des clous. M<sup>me</sup> Durnal ne peut, comme lui, se glisser entre deux autos, courir devant un camion et, d'un bond, gagner le trottoir pour éviter un autobus.

Arrivé à bon port, Dadou regarde « sa visite » attendre patiemment que M. le Sergent de Ville dresse son bâton blanc ; ce qu'elle est raisonnable la maman de Guy ! Mais cette maman fait au petit imprudent des observations méritées.

– Un jour, monsieur Dadou, vous vous ferez écraser et nous aurons tous beaucoup de chagrin. Vous ne voulez pas me promettre de traverser là où il y a des clous et un sergent de ville ?

Promesse difficile, car Dadou adore entendre l'agent lui crier :

– Sale gosse, si je t'attrape je te tirerai les oreilles.

C'est amusant d'avoir un peu peur et de fâcher

l'homme de la police. Baissant la tête, il répond :

– J'aime pas attendre, et avec les agents faut toujours attendre.

– Aimez-vous mieux aller à l'hôpital et être infirme pour toujours ?

– Infirme, qu'est-ce que cela veut dire ?

– Cela veut dire, explique M<sup>me</sup> Durnal d'une voix grave, qu'on est un petit garçon pas comme les autres : on ne peut plus jouer ni courir, on a des béquilles ou on ne sort plus qu'en voiture. C'est triste, très triste, Dadou, de ne pas être un petit garçon comme les autres.

Dadou comprend que M<sup>me</sup> Durnal pense à son ami Guy et qu'elle a de la peine d'avoir à elle un petit garçon pas comme les autres. Alors il promet, promesse qu'il tiendra, de ne plus traverser que là où il y a des clous et un sergent de ville.

Ils sont arrivés à la troisième maison après le grand café. Dadou entre le premier pour montrer à la dame, passe devant la loge de la concierge sans s'arrêter, et sonne à la porte du rez-de-

chaussée.

C'est P'tit Mé qui vient ouvrir, tout étonnée de voir son fils et cette belle dame. Dadou explique :

– C'est la maman de Guy : elle veut te connaître, alors je l'amène.

P'tit Mé est très embarrassée : elle n'est pas chez elle, la personne qui l'emploie a un caractère difficile, et n'aime guère que la femme de ménage perde son temps. P'tit Mé n'ose offrir à la maman de Guy d'entrer, elle s'avance sur le palier.

M<sup>me</sup> Durnal tend la main et P'tit Mé n'ose la prendre, elle est en train de nettoyer la cuisine, et vraiment elle salirait le beau gant.

– J'ai voulu vous voir, explique M<sup>me</sup> Durnal, pour vous demander une permission. Guy, mon petit garçon, vient d'être bien malade, et il a le grand désir de bavarder avec son ami Dadou. Est-ce que vous permettez que mardi, après le marché de Neuilly, Dadou lui fasse une petite visite ? Il restera, si vous le voulez bien, à déjeuner avec lui.

Cette proposition effraie P'tit Mé, elle répond :

– Merci, Madame, mais... mais... Dadou n'est pas toujours sage, alors je crains qu'il vous ennuie.

Vivement, Dadou intervient :

– Je serai sage, je te le promets. Il faut que tu dises oui, Guy et moi on sera si contents !

M<sup>me</sup> Durnal insiste. Elle est certaine qu'auprès de son ami malade Dadou sera raisonnable, et P'tit Mé ne sait pas refuser. Il est convenu que mardi prochain, dans deux jours, Nurse viendra chercher Dadou à l'extrémité du marché, et vers trois heures elle le reconduira au métro.

M<sup>me</sup> Durnal prend congé de la maman de Dadou et la remercie. L'annonce de la visite de son ami va donner tant de joie au petit malade.

P'tit Mé, bien vite, s'en va reprendre son dur travail chez la vieille dame ; Dadou accompagne M<sup>me</sup> Durnal jusqu'au métro et, pour lui montrer qu'il se souvient de sa promesse, là où il y a des clous et un agent, il attend tranquillement que le

monsieur de la police lève son bâton blanc.

Au haut des marches de l'escalier conduisant à la cage du métro il faut se séparer. Dadou cherche dans sa petite tête ce qu'il pourrait dire de gentil à la maman de Guy, venue de Neuilly pour voir P'tit Mé et Dadou.

Tendant sa petite main tachée d'encre, dressant la tête, ses yeux brillants regardent M<sup>me</sup> Durnal et, sérieux, comme quand il va faire sa prière, il dit :

– Ce soir, avant de nous coucher, on parlera au Bon Dieu de mon copain numéro un, et on lui dira qu'il doit le guérir, et pour qu'il le guérisse tout à fait je lui promettais d'être toujours sage, même à l'école.

M<sup>me</sup> Durnal comprend ce qui se passe dans le cœur de ce petit garçon, elle devine les pensées de Dadou et, pour le remercier de la prière qu'il veut faire, elle se penche vers la tête bouclée et, sur la joue fraîche, met un baiser.

– Au revoir, Dadou, vous remercieriez encore votre maman. Au fait, comment s'appelle-t-elle ?



– Comme moi !

– Dadou ?

– Non, ça c’est le nom que P’tit Mé me donne, je m’appelle Jean Loup, et elle M<sup>me</sup> Loup ; ça s’écrit comme un loup.

– Au revoir, Jean Loup.

– Au revoir, Madame, embrassez mon copain.  
À mardi !

Bien vite M<sup>me</sup> Durnal descend dans la cave, cette cave que Dadou finira par aimer, puisque dedans il y a un train qui vous conduit à Neuilly.

Tranquillement Dadou retourne vers la roulotte, il ne se presse pas : il a tant de choses nouvelles dans la tête ! des choses qui ressemblent à celles lues dans les livres que Mademoiselle prête. Et ce soir de printemps, où il arrive, on ne sait de quel lointain jardin, un mélange de parfums, Dadou, inconscient, respire une brise qui sent le lilas, le muguet, la jacinthe, brise venue d’on ne sait où et qui apporte aux petits et aux grands, aux pauvres et aux riches, une joie dont ils ne se rendent pas compte et qui

s'appelle : la joie de vivre.

\*

Le mardi suivant, dans la roulotte, P'tit Mé et Dadou se lèvent de grand matin. Il faut s'occuper de la toilette du petit garçon et ne rien négliger, chaque coin doit être visité. Que dirait la belle dame si on lui envoyait un Dadou dont les oreilles n'auraient pas été contrôlées et les boucles démêlées ?

Le petit garçon accepte cette toilette des dimanches, il met un chandail beige, tout neuf, que P'tit Mé a acheté hier, et une salopette propre, bien repassée, et le panier où est sa camelote a été lavé par lui-même, afin que ce panier ne le salisse pas.

À huit heures, déjeuner pris et recommandations écoutées, Dadou se met en route si content que, s'il n'avait pas à porter le lourd panier, il danserait, tant sa joie est grande. Il se contente de chanter en descendant l'avenue,

il faut que sa joie sorte, sans cela elle l'étoufferait. Il traverse, comme il l'a promis, aux clous. L'agent est absent, les conducteurs d'auto ne s'occupent guère du passage réservé aux piétons.

Le métro est encombré de voyageurs qui bousculent le petit marchand et son panier. Dadou ne se plaint pas, il s'en va vers Neuilly ; ce coin de la banlieue de Paris est pour lui un coin de paradis.

Le marché est rempli d'acheteurs, les citrons tout frais, bien présentés par Dadou, sont facilement vendus et un peu avant midi le petit marchand attend, à l'extrémité du marché, l'Anglaise. Mais avant son arrivée il veut faire la toilette de ses mains, P'tit Mé le lui a bien recommandé.

Un ruisseau coule le long du trottoir, l'eau en est très propre : un brin de sable jaune nettoie mieux que n'importe quel savon. Il frotte avec vigueur. Dans le panier il y a un chiffon : il essuie ses doigts les uns après les autres. Pour être propres ils sont propres : Guy et sa maman

pourront, sans crainte, lui donner la main.

Fatigué, il s'assied sur un banc au soleil, heureux de s'être débarrassé de toute sa camelote. Près de lui le panier est posé, panier qu'il ne faudra pas oublier. Qu'est-ce qu'elle va lui dire M<sup>me</sup> Nurse ? La maman de Guy a recommandé à Dadou d'être gentil avec elle. Il sera gentil car il veut faire tout ce que M<sup>me</sup> Durnal lui demandera.

Dadou regarde à gauche, à droite, devant, derrière : il ne voit personne qui ressemble à Nurse. Il se rappelle bien comment elle est habillée : un paletot bleu, un chapeau comme les hommes, des gants blancs ; elle est facile à reconnaître et il espère bien qu'elle ne va pas oublier de venir le chercher. Non, elle n'oubliera pas.

L'idée qu'il pourrait ne pas revoir son ami lui donne une étrange sensation : sa gorge est serrée par quelque chose qui l'étrangle et, très vite, s'il ne résistait pas, les larmes viendraient. Non, Nurse va arriver.

Derrière le banc de Dadou une auto s'arrête : une belle auto qui vaut la peine qu'on la regarde,

et voici que de cette voiture Dadou voit descendre celle qu'il attend.

M<sup>me</sup> Nurse aperçoit le petit garçon et, aussi désagréable que d'habitude, elle lui ordonne de monter à côté du chauffeur. Dadou ne demande pas mieux. Il empoigne son panier et s'installe en disant à celui qui conduit :

– Ben, vous en avez une belle voiture. Puis, se souvenant des recommandations de P'tit Mé, il se tourne pour dire bonjour à M<sup>me</sup> Nurse.

Mais une vitre le sépare de l'Anglaise, rien à faire ; elle est dans un bocal, qu'elle y reste. Elle non plus n'a pas dit bonjour.

Maintenant Dadou pense au plaisir qu'il éprouve à rouler dans cette belle auto le long d'un bois que le printemps rend tout vert. Trajet, hélas, trop court. Devant un hôtel dont les murs ont la couleur du bois, l'auto s'arrête ; la grille est ouverte et la voiture entre sous la voûte.

Dadou est invité à descendre, il prend son panier et se met à côté de M<sup>me</sup> Nurse qui se décide à lui parler.

– Guy est très malade, il ne faut pas faire de bruit ; vous ne resterez pas longtemps, tout le fatigue. Laissez le panier dehors, vous n’allez pas entrer près de lui avec cette... cette... affreuse chose, si sale !

Dadou a promis à P’tit Mé d’être gentil, mais appeler son panier, lavé avec tant de soin, une affreuse chose, si sale, ce n’est pas supportable.

– Dites donc, madame Nurse, faudrait voir à être polie et à ne pas insulter mes instruments de travail.

Nurse, qui précède le petit garçon dans le vestibule aux dalles blanches et noires, se retourne en colère :

– Taisez-vous, Guy est malade, vous ne comprenez pas.

Et Dadou riposte :

– Je sais qu’il est malade, j’ai vu sa maman, mais je sais aussi qu’il guérira.

Derrière Nurse Dadou monte d’abord un grand escalier, puis un autre beaucoup plus petit, et l’Anglaise l’introduit dans une grande pièce

blanche et verte. Dadou n'en a jamais vu une pareille. C'est grand, grand comme une classe d'école ; les murs sont blancs, le parquet blanc, et sur ce parquet il y a un tapis vert de la couleur de la laitue : cette salade qu'on mange au printemps et qui est si bonne. Au plafond une grosse boule blanche qui se reflète dans une glace ; les sièges et les rideaux sont verts, et puis dans un vase blanc il y a des fleurs vertes aussi, des fleurs qui ont l'air de ne pas vivre, mais qui sont bien jolies.

Sur une large table il y a un phonographe, un mécano et des bêtes de toutes espèces en caoutchouc, en étoffe, en bois ; on pourrait bien s'amuser dans cette classe blanche et verte, si cette classe n'était pas installée pour un petit garçon étendu sur une planche, auquel le Bon Dieu envoie des maladies qui font pleurer sa maman. Faudrait mieux qu'il n'ait pas une aussi belle classe et tant de jouets et que, comme Dadou, il puisse se servir de ses jambes.

Les mains dans les poches de sa salopette, immobile au milieu de la pièce, le petit marchand inspecte toutes les choses qui s'y trouvent, mais,

très pressé de voir son ami, il s'étonne que M<sup>me</sup> Nurse ne revienne pas avec la voiture où doit être Guy.

Une porte s'ouvre doucement et M<sup>me</sup> Durnal paraît.

– Bonjour, mon petit Dadou. Guy n'est pas très bien depuis hier, vous allez le voir ; venez, il vous attend.

Dadou reconnaît M<sup>me</sup> Durnal, mais il ne la trouve pas comme l'autre jour quand elle est venue dans le terrain de la mère Françoise. Elle a un visage pâle et triste, et ses yeux sont rouges comme si elle les avait frottés très longtemps.

Impressionné, il murmure :

– Bonjour, Madame.

La chambre de Guy est bleue et grise et les rideaux sont tirés, afin que la grande lumière du jour ne fatigue pas le malade.

Intimidé, inquiet, Dadou ne voit rien en rentrant dans cette pièce un peu sombre.

Son nom, prononcé par une petite voix faible, lui fait comprendre où se trouve Guy, et ses yeux,



s'habituant à l'obscurité, découvrent un lit. Mais comme il est changé le copain numéro un, ce copain auquel il a tant pensé ! Sur l'oreiller ses cheveux blonds sont épars, et, au milieu de cette paille, apparaît un petit visage diminué, jaune, terreux ; seules les prunelles sont reconnaissables. Que va-t-il dire à ce copain qui a l'air si malade ?

– Guy, je vais te soigner et tu guériras vite. Je m'ennuie au marché quand tu ne viens pas.

– Je voudrais bien aller te voir, Dadou, mais les médecins, avec leurs piqûres tous les jours, me font mal : je ne veux plus les voir.

M<sup>me</sup> Durnal intervient.

– Guy, tu n'es pas raisonnable. Tu sais bien que si on ne te faisait pas de piqûres tu serais encore plus malade.

– Ce sont les médecins qui racontent cela, je ne les crois plus. Ils m'ont promis que si je me laissais faire gentiment je pourrais sortir, et pendant quatre mardis je suis resté dans ma chambre. Dadou, n'est-ce pas, qu'il y a quatre

mardis qu'on ne s'est pas vus ?

– Oui, mais puisqu'on se voit aujourd'hui, ça rattrape.

– Aujourd'hui, reprend M<sup>me</sup> Durnal, Dadou, vous ne ferez à Guy qu'une toute petite visite, car nous allons... les médecins préfèrent... que Guy... soit pendant quelques jours dans une maison de santé ; nous nous en allons tout à l'heure.

Le malade ignorait cette décision, et comme il souffre beaucoup et que tout l'irrite, maman a attendu pour le prévenir que son ami Dadou, qu'il désirait tant revoir, soit près de lui.

Une maison de santé c'est une chose épouvantable pour un petit garçon qui, deux fois déjà, y a été transporté pour subir des opérations urgentes ; se mettant à pleurer, Guy déclare :

– Je ne veux pas.

M<sup>me</sup> Durnal essaie d'être sévère.

– Guy, tu oublies que les enfants ne doivent jamais dire : je ne veux pas.

– Ça m'est égal, mais je n'irai pas, non, je n'irai pas. Je crierai tout le temps, je ne mangerai

plus, je ne dormirai pas, je serai si malade qu'il faudra bien qu'on me ramène à la maison.

– Guy, tu n'as pas honte de dire tant de vilaines choses devant ton ami ?

– Non, je n'ai pas honte.

– Puisque tu es si peu raisonnable Dadou va s'en aller.

– Je ne veux pas, maman, je ne veux pas. Dadou, reste avec moi, tant que tu seras là on ne m'emmènera pas, car je sais bien que la voiture attend et qu'on va me prendre ; je ne veux pas !

Devant l'agitation croissante de Guy, M<sup>me</sup> Durnal, qui connaît la température de ce matin et la gravité de l'état du petit malade, s'effraie ; elle ne sait que faire et s'adresse à Dadou :

– Dites-lui donc d'être raisonnable.

Dadou s'approche du lit et, saisissant les mains de Guy qu'il trouve pareilles à des pommes de terre sortant du four, lui dit :

– T'es marteau, mon copain : tu refuses une promenade en voiture, eh bien, si tu veux m'emmener, moi j'accepte.

Subitement calmé, Guy répond :

– C’est pas la promenade, c’est la maison de santé. Je ne veux pas y aller.

– La maison de santé, qu’est-ce au juste ? C’est-y une maison où on vend de la santé, alors pourquoi que tu ne veux pas y aller en acheter ?

– C’est pas ça.

M<sup>me</sup> Durnal intervient.

– Dadou ne se trompe pas : le docteur affirme qu’après quelques jours dans cette maison tu seras guéri.

– Je ne le crois pas.

– Pourquoi, tu veux toujours que le docteur dise des mensonges, cela le fâcherait s’il était là. On va aller tous les deux à la Maison de Santé, n’est-ce pas, Madame ?

Guy se retourne vers sa mère et demande :

– Tu veux bien, maman, que Dadou m’accompagne ?

M<sup>me</sup> Durnal consent à ce départ avec Dadou. Elle accepterait n’importe quoi la pauvre

maman : le docteur ne lui a pas caché que Guy était très malade et qu'il fallait l'opérer avant ce soir.

Dadou s'installe près du lit et ses petites mains fraîches caressent celles de son ami.

– C'est convenu, on y va tous les deux, à la maison où on vend de la santé, et on ne se quittera pas avant que tu sois guéri, peut-être que ce soir tu ne seras plus malade.

Épuisé par la colère qu'il vient de faire, Guy répond avec lassitude :

– Si, je serai encore malade. Raconte-moi des histoires, Dadou, des histoires à toi. Le marché va bien ? Tu as vendu des « ça ravigote » ?

– Et beaucoup d'autres choses avec. Un mardi j'ai eu du beau muguet qui sentait bon, j'en avais mis un gros bouquet de côté pour toi et ta maman, un bouquet que tu n'aurais pas payé, c'était un cadeau et puis tu n'es pas venu le chercher. J'étais colère comme toi tout à l'heure : je ne savais pas que tu étais malade, alors je croyais que tu ne voulais plus être mon copain, et

tu sais ça me faisait de la peine. Quatre mardis je t'ai attendu, et puis ta maman est venue, elle m'a tout raconté et me v'là chez toi maintenant. Ça, c'est une belle histoire.

Les yeux clos, assoupi, Guy répond :

– Oui, c'est une belle histoire.

– Tâche de dormir un peu, je te réveillerai quand il faudra s'en aller en voiture.

Tenant la main de Dadou bien serrée, cette main fraîche qui lui semble si agréable, Guy répond :

– Ne me quitte pas, surtout, j'ai moins mal quand tu es là.

Dadou affirme qu'il ne bougera pas, et M<sup>me</sup> Durnal voit avec plaisir que le petit malade s'endort. Toute la nuit il a souffert, toute la nuit il a crié tant son dos était douloureux, et rien n'a pu le calmer.

Dadou se tourne vers la maman de Guy et, avec un sourire, se rendant compte du bien qu'il a fait, il lui dit :

– Ça va, on le soignera tous les deux et il ne

sera plus malade.

M<sup>me</sup> Durnal essaie de sourire, montrant la pendule, tout bas, elle répond :

– Dans un quart d’heure il faut nous en aller. Je vais tout préparer pendant qu’il se repose.

Elle quitte la chambre et Dadou voit apparaître M<sup>me</sup> Nurse, il avait bien besoin de celle-là. Elle va faire du bruit et réveiller son malade, car Guy, maintenant, est le malade de Dadou. Il a apaisé sa grande colère et l’a endormi ; c’est pas M<sup>me</sup> Nurse qui pourrait faire cela.

Dadou regarde l’Anglaise et l’Anglaise regarde Dadou, aucun échange de sympathie ; les yeux du petit garçon sont pleins de malice : ce sont des yeux qui déclarent la guerre ! Ceux de Nurse méprisent et ont l’air de dire : Petit bohémien, qu’est-ce que vous faites ici ?

Comprenant cette question indiscreète, important, Dadou dit :

– Pas de bruit, surtout.

Ah ! comme Nurse aurait envie de répondre ! mais sa voix est perçante, elle réveillerait Guy, il

n'a pas dormi de la nuit et M<sup>me</sup> Durnal serait très mécontente. Elle se taira. On quitte la maison dans quelques minutes et le petit bohémien va s'en aller pour, espère-t-elle, ne jamais revenir.

Tout se précipite. M<sup>me</sup> Durnal revient, apportant une grande couverture de voyage ; le chauffeur et le concierge la suivent.

Guy est réveillé, enveloppé dans la couverture, mais il refuse de quitter la main de Dadou, ce qui est très peu pratique pour descendre l'escalier. Dadou s'arrange et arrive à ne pas gêner les porteurs. Et quand Guy pousse un cri, tout mouvement lui fait mal, il l'encourage :

– Ça va, mon copain, encore quelques marches et la belle auto nous attend pour la balade.

Guy est installé dans la voiture, sur des coussins, Dadou s'assied par terre, tout près de lui, et maman sur le strapontin. Nurse attend que Dadou s'en aille pour prendre sa place mais, stupéfaite, elle entend M<sup>me</sup> Durnal dire au chauffeur :

– Fermez la porte, allez doucement, évitez les



pavés.

Le chauffeur fait ce que M<sup>me</sup> Durnal lui dit et la voiture s'en va. Blême de rage, comprenant enfin qu'on ne l'emmène pas, Nurse aperçoit la tête brune de Dadou et son sourire moqueur qui semble lui dire :

– Je suis à ta place : on n'a plus besoin de toi. Guy, c'est mon malade.

Préoccupée, très inquiète, M<sup>me</sup> Durnal oublie Nurse. Guy ne pleure pas : elle redoute tant ses larmes qu'elle est reconnaissante à ce petit Dadou qui lui a fait accepter le séjour dans la maison de santé où, en un an, on le ramène pour la troisième fois.

Trajet court. Un brancard, des hommes en blanc, des hommes comme Dadou n'en a jamais vus, attendent sur le perron de la maison devant laquelle l'auto s'est arrêtée. Guy se souvient et a déjà peur.

– Dadou, tu ne me quittes pas ; maman, il va rester ? Et Dadou, très impressionné, répond d'une voix étranglée :

– Je suis ton copain, c’est moi qui te soigne, tu le sais bien.

À côté du brancard, si étrange dans sa salopette, Dadou marche, tenant la main de Guy. L’ascenseur les mène au premier étage, et le brancard ayant été mis sur un chariot roulant Guy est conduit dans une chambre toute blanche, où une dame en blanc, Dadou sait que c’est une infirmière, attend avec M<sup>me</sup> Durnal.

Installé dans le lit, Guy, fiévreux, dit :

– J’ai soif.

Guy va être opéré tout à l’heure, maman se tait et attend que l’infirmière réponde à la demande du malade.

« J’ai soif ! » Ces mots Dadou les a entendus, et immédiatement il s’est aperçu que, lui aussi, avait soif et faim : le café au lait de ce matin est rudement loin et son estomac réclame quelque chose.

L’infirmière dit :

– Le docteur va venir, et dès qu’il sera passé nous vous donnerons à boire. Voulez-vous une

orangeade ?

Guy n'a envie de rien et fait la grimace. Dadou intervient.

– Dis donc oui, une orangeade, c'est joliment bon.

– Alors, répond Guy, deux orangeades. Tu as soif, Dadou ?

– Ben oui, et faim aussi.

M<sup>me</sup> Durnal entend l'exclamation du petit garçon et se rend compte que l'heure du déjeuner est passée. Elle n'y a pas pensé. Pour elle cela est sans importance, son inquiétude lui a enlevé tout désir de manger, mais Dadou, qui a couru dans le marché toute la matinée, doit avoir grand-faim !

– Mon pauvre Dadou ! nous sommes partis si vite, et je n'ai pas pensé que je vous avais invité à déjeuner, mais ici, c'est chose facile, et vous allez descendre à la salle à manger avec l'infirmière.

– Non, répond Dadou, quand le docteur sera passé on nous donnera deux orangeades, et avec un morceau de pain ça fera le déjeuner, je ne quitte pas mon malade.

Guy a un petit sourire : le premier depuis tant de jours, aussi M<sup>me</sup> Durnal n'ose imposer sa volonté. Quand le docteur sera venu on emportera Guy vers la salle d'opération et Dadou pourra aller déjeuner, puis la voiture le reconduira chez sa maman. Après son opération Guy n'aura plus besoin de son ami, il aura sa maman et l'infirmière, et comme il sera endormi il ne s'apercevra pas du départ de Dadou.

– Attendons, dit-elle.

L'infirmière s'étonne de la présence de ce petit garçon si drôlement habillé, mais elle ne se permet pas de demander une explication, elle sait que Guy est très malade, pour une infirmière c'est la seule chose intéressante.

Deux docteurs entrent, grands médecins qui, depuis des années, soignent Guy ; ils s'étonnent de la présence de Dadou et le plus âgé demande à M<sup>me</sup> Durnal :

– Qui est-ce ?

Bien qu'il soit fatigué, Guy répond :

– Mon ami.

– Oui, confirme Dadou, on est copains et je suis venu avec lui à la maison de santé parce que c’est moi qui vais le soigner.

– Vraiment, reprend le médecin, et comment le soigneras-tu ?

– Je ferai ce que vous direz, ça ne doit pas être difficile.

– Tu crois cela, mon bonhomme, eh bien on verra.

Les deux médecins s’approchent du lit de Guy et Dadou est obligé de changer de côté, mais il n’abandonne pas son malade, et pendant que les docteurs examinent ce pauvre dos qui fait tant souffrir, Dadou l’encourage :

– Ça va être fini, ils ont mis un téléphone sur ton dos et il y en a un qui a des serpents dans les oreilles et ces serpents communiquent avec l’appareil. Fais donc allô, ils entendront. Ça y est, ils vont te laisser tranquille.

Les deux médecins s’éloignent du lit et, près de la fenêtre, à voix basse, ils discutent.

M<sup>me</sup> Durnal s’est rapprochée de son fils, elle

attend avec anxiété ce que les médecins vont dire au petit malade : elle a refusé de lui annoncer qu'il fallait l'emporter à la salle d'opération.

Les docteurs se rapprochent, et le plus âgé dit à Guy :

– Écoute, mon petit, il faut avoir encore de la patience : tu vas mieux, mais ce n'est pas tout à fait fini. Nous reviendrons te voir ce soir, en attendant demande tout ce que tu veux, et puisque tu as un ami avec toi, tu ne t'ennuieras pas.

Dadou a écouté avec la plus grande attention, comme il écoute Mademoiselle lorsqu'elle raconte l'Histoire de France. D'une voix claironnante, il pose une question :

– Peut-il boire de l'orangeade ?

– Sûrement, tout ce qu'il voudra, et soigne-le bien surtout, car ton malade a l'air de t'écouter, et il n'est pas tous les jours commode.

– Avec moi, riposte Dadou vivement, il est tout plein gentil.

– Eh bien, fais-le manger, boire, dormir, et nous reviendrons ce soir.

M<sup>me</sup> Durnal et les deux médecins quittent la chambre et l'infirmière annonce qu'elle va chercher le déjeuner de Guy.

– Et celui de Dadou, réclame le malade, il mangera avec moi, car je ne veux pas qu'il descende.

L'infirmière consent. Elle a bien compris que les médecins n'osaient tenter une opération. Il ne faut pas contrarier un petit garçon si gravement malade.

M<sup>me</sup> Durnal rentre dans la chambre, et elle a un si triste visage que Dadou, en la regardant, a envie de pleurer. Mais que va-t-il donc se passer dans cette maison où on devait acheter de la santé pour son copain.

– Mon petit Dadou, dit M<sup>me</sup> Durnal d'une voix brisée, vous allez déjeuner et puis il faudra aller retrouver votre maman.

Très fatigué par la fièvre, Guy a les yeux fermés, mais il a entendu ce que sa maman vient de dire, sa main cherche celle de son ami et s'y cramponne. Dadou comprend ce que cette

étreinte demande.

– Non, dit-il, je reste avec Guy, je ne le quitterai pas, je le lui ai promis, et le docteur m’a recommandé de le bien soigner.

– C’est impossible, répond M<sup>me</sup> Durnal, votre maman ne voudra pas.

– Si, elle voudra. Faut envoyer M<sup>me</sup> Nurse lui expliquer la situation, elle lui dira que Guy est malade et qu’il faut que je reste. P’tit Mé permettra, elle sait bien que c’est mon copain, et quand la mère Françoise a été malade, deux nuits elle est restée près d’elle et j’ai couché deux nuits tout seul dans la roulotte. Dites à M<sup>me</sup> Nurse qu’elle trouvera P’tit Mé chez la vieille dame, troisième maison après le grand café, rez-de-chaussée, porte à gauche.

– Maman, murmure Guy, envoie Nurse.

Et M<sup>me</sup> Durnal, prévenue par les médecins que son cher petit garçon n’a peut-être plus que quelques jours à être avec elle, n’ose refuser. Nurse va être envoyée à P’tit Mé pour lui expliquer la situation...



Le soir est venu, et dans la chambre blanche de la maison de santé l'angoisse est grande, les médecins ont fait la visite qu'ils avaient annoncée, mais visite courte, pour ce malade ils ont tenté tout ce que la science humaine pouvait pour lui, et que dire à une pauvre maman qui n'ose plus espérer ?

La fièvre a complètement abattu Guy et, par moments, il délire, disant des choses incompréhensibles. Tout à coup il appelle Dadou, ce Dadou qui ne le quitte pas, surveillant son malade, approchant la petite tasse au long bec, – que l'infirmière appelle un canard, – chaque fois que Guy réclame à boire, et toutes les cinq minutes ce malade qui souffre demande quelque chose. Avec une douceur et une patience qui surprennent M<sup>me</sup> Durnal, Dadou essaie de le contenter.

Minuit, à l'agitation de Guy succède une période d'abattement telle qu'elle est effrayante. La pauvre mère s'inquiète, réclame les médecins, et l'infirmière répond que c'est inutile.

Dadou, dont les yeux malgré lui se ferment, ne

comprend pas ce que l'infirmière veut dire, mais le calme du malade qui paraît ne plus rien entendre lui fait peur.

Dans un coin de la chambre M<sup>me</sup> Durnal s'en est allée et, toute secouée par de grands sanglots silencieux, elle pleure comme Dadou n'a jamais vu pleurer.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Guy ne va pas mourir comme le petit frère de la grande Zirna qu'un mauvais rhume a emporté l'hiver dernier.

M<sup>me</sup> Durnal et l'infirmière ne font rien, c'est extraordinaire, et les médecins, pourquoi ne va-t-on pas les chercher ? Mais il faut agir et ne plus attendre, Guy est pâle, si pâle que c'est effrayant. Il ne va pas s'en aller chez le Bon Dieu et de vilains hommes ne viendront pas le prendre pour l'emporter à l'église, puis au cimetière.

Si personne ne lutte, Dadou va lutter. Au petit catéchisme où Mademoiselle le conduit, M. l'Abbé leur a dit que Jésus pouvait tout faire. Il a une maman ce Jésus, une maman qui est venue sur la terre de France, à Lourdes, il n'y a pas bien

longtemps, et c'est une petite fille qui l'a vue ; une petite fille pas beaucoup plus grande que Dadou. C'est à cette maman qu'il faut parler.

Quittant le lit de Guy, Dadou s'approche de M<sup>me</sup> Durnal.

– Faut pas pleurer, dit-il, mon malade n'aime pas qu'on pleure. On va faire une prière, ça vaut mieux.

M<sup>me</sup> Durnal regarde l'enfant et elle est si désespérée qu'elle va l'écouter. Quand les hommes ne peuvent plus rien, Dieu est toujours là.

Dadou s'agenouille. Maman et l'infirmière en font autant.

– Madame la Sainte Vierge, dit le petit garçon d'une voix claire, voulez-vous être bien gentille. Regardez de notre côté, car nous avons bien besoin que vous vous occupiez de nous. Guérissez Guy, mon copain ; guérissez-le vite parce qu'il est bien malade et que les médecins ne savent plus le soigner. Quand il sera guéri on ira tous les trois à Lourdes, on vous le promet ;

on fera le voyage pour vous porter un beau bouquet et pour vous dire merci. Madame la Sainte Vierge, vous qui êtes venue dans une grotte, parler à une petite fille, écoutez-nous. On vous aime bien tous les trois ; guérissez Guy.

La prière finie, – prière fervente, – Dadou se relève, et comme M<sup>me</sup> Durnal est encore à genoux, il met ses bras autour de son cou et lui dit en l’embrassant :

– Faut plus pleurer, puisque M<sup>me</sup> la Vierge va s’occuper de nous.

La prière et ce baiser redonnent du courage à M<sup>me</sup> Durnal. Elle se relève avec un peu d’espoir.

La veillée continue. Dadou, qui n’en peut plus, s’est assis sur une chaise au pied du lit ; il a posé sa tête sur la couverture et, malgré lui, il s’endort. Mais, de temps en temps, il se réveille, entrouvre les yeux, et comme Guy ne réclame plus rien, les referme, pris par un sommeil contre lequel il ne peut plus lutter.

Le jour arrive, et dans la chambre le silence règne. Brisée par cette nuit d’angoisse, M<sup>me</sup>

Durnal regarde le petit malade et Dadou ; les deux ont l'air de dormir aussi paisiblement l'un que l'autre. Est-ce possible ? Et ce sommeil si calme de Guy n'est-il pas un danger ?

Elle ne sait plus, elle attend l'infirmière-major qui va venir prendre la température ; cette température, depuis des semaines, n'a cessé de monter, enlevant chaque jour au malade de ses forces. Guy est-il mieux ? Guy est-il plus mal ? M<sup>me</sup> la Vierge de Lourdes, comme dit Dadou, a-t-elle eu pitié ?

L'infirmière-major entre doucement et sourit en apercevant Dadou qui dort si profondément, et elle est surprise que le malade en fasse autant.

– Comment s'est passée la nuit ? demande-t-elle à M<sup>me</sup> Durnal.

– Très mauvaise jusqu'à minuit : le délire, puis tout à coup un abattement effrayant, et maintenant il a l'air de dormir, mais... mais... ce doit être la faiblesse qui le fait dormir ainsi.

L'infirmière-major s'approche du lit et observe attentivement le malade. Sa main

s'approche de celle de Guy, cherche le pouls, et regardant sa montre elle compte les pulsations puis, se tournant vers M<sup>me</sup> Durnal, elle lui dit :

– Pouls faible, mais très régulier, on dirait qu'il n'a plus de fièvre.

– Ce n'est pas possible, répond M<sup>me</sup> Durnal, la nuit a été si mauvaise.

Le murmure des voix a réveillé Guy. Il ouvre les yeux et murmure : Maman, Dadou.

M<sup>me</sup> Durnal s'approche :

– Comment vas-tu, mon chéri ?

– Mais, répond Guy encore assoupi, je n'ai pas mal.

Apercevant Dadou qui continue à dormir, il demande :

– Il ne s'est pas couché ?

– Non, il a refusé de te quitter.

– Pauvre Dadou, il est gentil, maman.

– Très gentil, répond M<sup>me</sup> Durnal qui pense à la prière faite cette nuit, alors que Guy était si mal.

L'infirmière-major profite de la conversation de la mère et de l'enfant pour examiner le petit malade. Elle pousse un cri :

– L'abcès est percé extérieurement, dit-elle, il ne doit plus avoir de fièvre, le docteur va être bien content.

M<sup>me</sup> Durnal ne comprend pas, elle a eu si peur qu'elle doute et n'ose croire ce que l'infirmière lui dit. Dadou s'est enfin réveillé, et il entend les paroles de l'infirmière.

– Le docteur, affirme-t-il avec force, ne s'est pas occupé de Guy depuis hier soir, c'est M<sup>me</sup> la Vierge de Lourdes qui a tout fait ; faut pas nous en raconter, vous n'étiez pas là quand on lui a parlé cette nuit parce que ça n'allait pas. Nous, nous savions bien qu'Elle nous écouterait, n'est-ce pas, Madame ?

Et avec ferveur et une immense reconnaissance, rendant à Dadou le baiser qu'il lui a donné cette nuit, M<sup>me</sup> Durnal répond :

– Oui, Dadou, nous espérions qu'Elle nous écouterait.

\*

Huit jours durant, avec Guy, Dadou est resté à la maison de santé. P'tit Mé, étant venue le voir, lui en avait donné la permission, et pendant ces huit jours, avec une patience et une douceur surprenantes, Dadou a aidé l'infirmière à soigner Guy. Il ne faisait pas grand-chose mais pendant les pansements, particulièrement douloureux, il encourageait son ami, et les repas pris ensemble étaient pour le malade le plus grand amusement de la journée.

Dans cette clinique on servait des mets que Dadou n'avait jamais mangés et, pour avoir le plaisir de voir son ami les déguster et les critiquer, Guy réclamait les entremets les meilleurs qu'ils partageaient. Dadou rappelait toujours à Guy que pour guérir il fallait beaucoup manger, les médecins l'avaient ordonné.

M<sup>me</sup> Durnal s'étonnait de voir que Guy acceptait si facilement ce que Dadou proposait, et



combien elle était reconnaissante au petit garçon de savoir, mieux que n'importe qui, consoler le malade, le distraire et lui faire prendre les médicaments les moins agréables. L'huile de foie de morue, cette huile que Guy n'avait jamais voulu avaler, était prise par les deux enfants, le docteur ayant dit que Dadou, lui aussi, en avait grand besoin. On jouait à celui qui la boirait le plus vite, sans faire la grimace, et le gagnant recevait dix sous de M<sup>me</sup> Durnal.

Bien des fois Dadou avait gagné et les dix sous n'allaient plus dans la blague à tabac qui sentait si mauvais, mais dans un vrai porte-monnaie, pareil à celui de Guy, avec fermeture éclair, cadeau de M<sup>me</sup> Durnal en souvenir des bons soins de Dadou.

Pendant ces huit jours, Guy avait dû recevoir les visites de Nurse, visites qui ne lui faisaient aucun plaisir. L'Anglaise, bien qu'elle ne fût pas méchante, avait le caractère si difficile que Guy ne savait jamais ce qu'il fallait lui dire pour qu'elle fût de bonne humeur, et il redoutait sa voix perçante et ses observations.

La première fois qu'elle vint à la Maison de Santé le petit malade était encore très faible ; afin qu'elle ne prolongeât pas sa visite il avait à moitié fermé les yeux, et il faut avouer que, pendant cette visite, il s'était beaucoup amusé. Dadou avait reçu l'Anglaise et lui avait donné des explications sur la maladie de Guy.

Tête dressée, debout près du lit, ressemblant à un jeune coq, ses mains dans les poches de sa salopette, Dadou lui avait dit :

– Bonjour, madame Nurse, mon malade va beaucoup mieux, seulement il ne parle pas beaucoup parce que ça le fatigue, et le médecin est sévère.

– Je ne vous demande rien, petit ; où est M<sup>me</sup> Durnal ?

– Elle se promène dans le jardin, on y va chacun son tour, on se soigne aussi, faut pas tomber malade.

– Guy, my darling, my boy comment vous sentez-vous ?

– Je vais mieux, Dadou me soigne si bien.

Cette réponse, naturellement, exaspéra Nurse. Levant les épaules elle s'écria :

– Ce stupid boy veut faire quelque chose de bien !

Guy se fâcha.

– Dadou n'est pas stupide.

Important, Dadou avait conclu :

– On ne va pas se disputer, nous on s'occupe du thermomètre, et si tu te fâches ça n'ira pas ce soir. Madame la Nurse faut se taire, ici le silence est recommandé, nous voulons guérir.

M<sup>me</sup> Durnal, rentrant de sa courte promenade, interrompit la discussion. Elle donna à Nurse tous les renseignements qu'elle désirait, et Nurse n'osa plus provoquer Dadou qui, debout près du lit de Guy, était prêt à défendre son malade si Nurse voulait l'ennuyer. Et il faut avouer qu'il aurait été très content de montrer la solidité de ses poings à cette Anglaise qui l'avait appelé : stupid boy.

La première visite fut courte, et celles qui suivirent ne durèrent jamais longtemps, car

Dadou était toujours là et Nurse ne pouvait supporter cet enfant qui avait pris sa place : un bohémien venant on ne savait d'où ! Elle ignorait la visite que M<sup>me</sup> Durnal avait faite à sa maman, elle ignorait que les renseignements les plus favorables avaient été donnés sur la mère et sur l'enfant. P'tit Mé et Dadou étaient honnêtes, travailleurs, mais très pauvres, l'absence de travail, le terrible chômage rendaient tout difficile, et comme tant d'autres ils en souffraient.

Le matin où le docteur déclare que Guy peut retourner chez lui est un beau matin, et tout de suite M<sup>me</sup> Durnal décide qu'on s'en ira immédiatement après le déjeuner.

– Avec la belle voiture ? demande Dadou.

– Mais oui.

– Encore une balade, et puisque tu es guéri, mon copain, ce soir j'irai retrouver P'tit Mé.

Guy ne s'attendait pas à ces paroles, il s'imaginait que maintenant Dadou allait rester avec lui et qu'il aurait chaque jour ce gai petit

compagnon. Comme tous les enfants très malades Guy avait été beaucoup gâté, et quand Nurse disait que certains jours Guy était insupportable, elle avait parfaitement raison.

– Je ne veux pas que tu t’en ailles, je ne veux pas.

– Et P’tit Mé, dit Dadou, et le marché, et l’école, tout ça, mon copain, on ne l’abandonne pas.

Tourné contre le mur, rageur, Guy se contente de répondre.

– Je ne veux pas, je ne veux pas.

M<sup>me</sup> Durnal intervient.

– Guy, tu n’es pas raisonnable, Dadou viendra te voir très souvent, c’est ton ami, tu le sais bien.

Et méchant, sachant parfaitement qu’il va faire de la peine à maman, Guy dit :

– Je ne veux pas qu’il s’en aille, et s’il me quitte je ne mangerai plus, et jamais je ne boirai de l’huile de foie de morue, voilà !

Maman essaie d’être sévère.

– Guy, tu es un méchant petit garçon.

– Ça m'est égal.

– Écoute, mon copain, reprend Dadou, si tu n'avais pas vu ta maman depuis huit jours, est-ce que tu ne voudrais pas la voir ?

– Tu fais la mauvaise tête, comme dirait la maîtresse à l'école, et tu ne veux pas me répondre. P'tit Mé est toute seule pour faire les marchés, c'est dur, faut payer le propriétaire, deux billets de cent francs, et P'tit Mé a des marchés qui ne valent pas grand-chose, seulement on la connaît et souvent ses clientes lui donnent du travail. On rentre dans ta grande maison tous les deux et puis on se quitte, mais je reviens demain puisque c'est le marché de Neuilly.

Tout ce que Dadou vient de dire surprend Guy. Il ignore ce que cela représente d'avoir un propriétaire à payer, des marchés qui ne rapportent pas grand-chose et des clients qui donnent de l'ouvrage. S'il est surpris il est aussi furieux, car il se rend parfaitement compte que Dadou n'abandonnera pas tout cela pour lui.

Dadou ne l'aime pas comme il l'aime, voilà tout. Et, injuste, oubliant les dix jours que son petit ami a passés avec lui dans la chambre de la Maison de Santé, il répond :

– Eh bien va-t'en !

– Tout de suite ? demande Dadou vexé.

– Si tu veux.

– C'est entendu. Je prend le métro et j'arrive chez nous pour déjeuner ; c'est P'tit Mé qui va être contente.

M<sup>me</sup> Durnal a écouté la discussion des petits garçons et elle se rend compte que Guy, égoïste comme le sont souvent les malades, est bien peu gentil. Il n'a pas un mot de reconnaissance pour Dadou, ce petit oiseau ivre de liberté, qui a accepté d'être en cage pendant une semaine, cage où il ne s'est pas amusé tous les jours. M<sup>me</sup> Durnal est obligée de reconnaître que Guy, trop gâté, ne pense qu'à lui et à ce qu'il désire. Il oublie complètement le bonheur des autres.

Fièrement, mais le cœur gros, – Dadou aime beaucoup Guy, – il dit à M<sup>me</sup> Durnal :

– Au revoir, Madame, et merci. Vous avez été bien gentille. J'emporte le beau porte-monnaie et je suis sûr qu'il me portera chance.

M<sup>me</sup> Durnal n'insiste pas pour que Dadou reste. Elle trouve que Guy a besoin d'une leçon.

– La voiture est en bas, Dadou, elle va vous reconduire.

La voiture, une balade, ça ne se refuse pas.

– Je veux bien, Madame, mais je voudrais aller là où est votre maison, j'y ai laissé mon panier, et demain j'en aurai besoin ; P'tit Mé n'en a pas d'autre à me donner.

– Vous irez chercher votre panier.

– Avec la voiture ?

– Naturellement.

– Ça c'est une affaire. Je suis bien content.

Dadou tend sa petite main propre, très propre. Dans le cabinet de toilette de la Maison de Santé, on a de l'eau chaude et de l'eau froide à volonté, alors c'est agréable de se laver. Chaque matin, plusieurs fois de suite, Dadou se frottait dans tous



les coins, afin d'avoir le plaisir de faire mousser le savon parfumé. M<sup>me</sup> Durnal attire l'enfant dans ses bras et l'embrasse avec tendresse.

– À demain, Dadou, et merci ; vous m'avez aidé si gentiment à soigner Guy que je ne l'oublierai jamais. Dites à P'tit Mé qu'elle a un petit garçon bien gentil, et dès que je pourrai j'irai la remercier de nous l'avoir prêté pendant quelques jours.

Dadou a de la peine. Il sent que très facilement il pleurerait, et il ne veut pas pleurer devant ce méchant copain qu'il aime de tout son cœur, mais qui est parfois bien désagréable. Il est malade, très malade, c'est son excuse. Mais quand il sera guéri, Dadou n'acceptera plus ses caprices.

– Au revoir, Guy. Je ne suis plus fâché, tu sais.

Dadou a tendu sa petite main, mais furieux d'être dans son tort, furieux de voir partir son ami, Guy met les mains sous sa couverture et se tourne du côté du mur.

– Au revoir, répond-il, j'ai sommeil.

Cet affront, Dadou ne l'attendait pas. Sa main

se crispe et devient un poing. Avec quel plaisir il l'enverrait dans la figure de ce malhonnête, mais Guy est malade.

– Dors bien.

Il crie cela de toutes ses forces. Il veut crier pour que Guy n'entende pas qu'il a des sanglots dans sa gorge.

Ah ! si M<sup>me</sup> Nurse était là, elle serait contente. Elle aurait raison de dire que Guy est un naughty boy. Dadou sait déjà que cela veut dire, dans le jargon de l'Anglaise : un méchant garçon.

Avec rapidité, Dadou ouvre la porte. Il ne veut plus voir Guy, la chambre, M<sup>me</sup> Durnal, il a de la peine, trop de peine. Il descend l'escalier comme s'il était poursuivi et ne s'arrête que dans le jardin. Là il peut pleurer tout à son aise, cela le soulagera. Et il pleure comme un enfant qu'il est encore ; puis il se mouche en murmurant : « P'tit Mé ». Tout à l'heure il sera près de sa maman, de cette maman qui a toujours su consoler ses peines.

Mouchoir dans sa poche, yeux secs, tête

relevée, il se dirige vers la grille. M<sup>me</sup> Durnal s'y trouve et, avec tant de tendresse elle sourit, que Dadou ne pense plus à son chagrin.

– Le chauffeur est prévenu, lui dit-elle. Il vous mène à la maison, vous prenez votre panier et on vous reconduit chez votre maman. Merci, mon petit ami, merci. Et craintive, elle demande en hésitant un peu : Vous viendrez demain ?

Ah ! comme Dadou a envie de se venger ! Avec quel plaisir il crierait qu'il ne veut plus pour copain numéro un ce méchant Guy.

Mais M<sup>me</sup> Durnal le regarde si gentiment. Et il se souvient qu'elle lui a donné ce beau porte-monnaie à fermeture éclair, si pratique pour les marchés. À elle il ne veut pas faire de peine ; alors... alors... c'est dur de ne pas avoir de rancune. Enfin il se décide à répondre :

– Je viendrai demain, après le marché.

Il ne faut pas lui en demander plus. Dadou est très fier, il se rend parfaitement compte qu'il n'a aucun tort.

Le chauffeur tient la porte de la voiture

ouverte. Dadou saute dedans sans s'occuper du marchepied et, installé dans l'auto, il réalise la belle promenade qu'il va faire. Il sourit de tout son cœur à M<sup>me</sup> Durnal, restée dans le jardin de la Maison de Santé, et quand la voiture démarre il lui envoie un baiser comme font les tout petits : il n'a pas trouvé meilleure manière d'exprimer sa joie.

Vers midi, Dadou se trouve devant le terrain de la mère Françoise et il revoit, non sans un certain plaisir, la roulotte grise. Mais de loin cette roulotte, la sienne, a un petit air pimpant, tout neuf, qui le surprend. Est-ce le soleil qui la rend si jolie, ou bien l'avait-il oubliée dans la cage blanche où il a été enfermé ?

Au lieu de courir comme il en a l'habitude, il marche lentement, retrouvant avec plaisir tout ce qu'il aime dans ce terrain de la mère Françoise : le grand hangar où les mécaniciens démontent et remontent des moteurs, la cabane en bois du copain numéro deux, la maison en briques de la mère Françoise qui s'orne de deux plates-bandes où des iris vont fleurir. Dadou aime ce coin qui

lui semble sien ; ce coin est son petit village à lui dans la grande ville.

P'tit Mé sera-t-elle là ? La fumée qui sort de la cheminée le renseigne. Sa maman est là, il ne s'agit plus de marcher lentement et de s'extasier sur la beauté de la roulotte. Dadou court de toutes ses forces pour embrasser plus tôt P'tit Mé.

Porte ouverte, deux cris : « Dadou, P'tit Mé », et mère et enfant se serrent l'un contre l'autre puis s'embrassent plusieurs fois de suite.

Quittant les bras qui le retenaient, Dadou regarde autour de lui. Et voici qu'il ne reconnaît plus l'intérieur de la roulotte ; comme l'extérieur, tout est joli. Peinture neuve, fourneau neuf et, dans le fond, deux vrais lits : des divans comme on en voit chez le grand marchand de meubles de la place d'Italie. Mais qu'est-ce qui est arrivé ? Dadou ne comprend pas et interroge.

– P'tit Mé, dit-il en montrant les divans, d'où ça vient tous ces trucs et les belles casseroles et une table qui a quatre pieds et un réveil pas cabossé et puis un pot-au-feu sur le fourneau ? C'est-y qu'on serait devenu tout à coup des

richards ?

– Non, Dadou.

– Alors ?

– C’est la dame, la maman de Guy. Elle m’a dit que c’était pour te remercier parce qu’il paraît que tu as si bien soigné son petit garçon. C’est elle qui a tout fait faire, tout commandé. Ah ! mon Dadou, ce qu’on est bien maintenant dans notre roulotte, c’est pas croyable ! Tu verras ton lit ce soir, un vrai lit ; et on a deux couvertures chacun et des draps. Je n’en reviens pas chaque fois que je me couche !

Gravement, Dadou répond :

– Ce qu’elle est gentille la maman de mon copain. Et oubliant le grand chagrin que Guy lui a fait, il ajoute : J’espère bien que son petit garçon, quand il ne sera plus malade, sera aussi gentil qu’elle, n’est-ce pas, P’tit Mé ?

P’tit Mé ignore la dispute et ne peut s’imaginer qu’une maman aussi bonne n’ait pas un bon petit garçon. Elle répond :

– Sûrement, mon chéri, les fils ressemblent

toujours à leur maman.

Cette affirmation achève de consoler Dadou. Et tout content il se met à faire le tour de la roulotte devenue pendant son absence une roulotte presque aussi belle que celle du propriétaire.

\*

Chagrin, larmes, regrets, remords, tout a consolidé l'amitié de Dadou et de Guy. Guy a compris que le despotisme, l'ingratitude étaient des sentiments dont on devrait avoir honte. Dadou s'est rendu compte qu'il fallait toujours avoir pitié des malades, exaspérés par la souffrance. Ils n'étaient pas responsables de leurs actes. La rancune, c'est un défaut affreux. M. l'Abbé, au catéchisme, recommande de s'en débarrasser au plus vite. Dadou a obéi.

La convalescence de Guy se poursuit normalement : il est redevenu ce qu'il était avant la mauvaise période, un malade allongé pour un

temps indéterminé.

Dadou a repris les marchés, l'école, le jeudi et le dimanche il déjeune avec Guy, et malgré l'antipathie que Nurse ressent pour lui, il passe toute la journée avec son ami, sur la grande terrasse face au Bois. Les joujoux de Guy ne sont plus abandonnés. Dadou, très habile de ses mains, apprend au petit malade à se servir du mécano, et à eux deux ils construisent des ponts, des grues, des avions, et pendant qu'ils s'amuse ils bavardent et se préoccupent de l'avenir.

Quand ils seront grands Guy sera guéri, que feront-ils ? Dadou a bien les marchés qui l'intéressent, mais s'il pouvait construire de vrais avions ce serait mieux. Guy pourrait les piloter, et on ferait des voyages comme les grands pilotes, car Dadou, qui maintenant lit très bien, découvre dans les livres de Guy des histoires lui faisant désirer les plus belles aventures. Traverser l'Atlantique comme Lindberg, inventer un avion à ailes mobiles, volant comme un oiseau, construire des autos qui ne se casseraient pas et ne tueraient personne, ça ce sont de plus belles



choses que de faire de grosses ventes et de réaliser des bénéfices.

Un après-midi où Dadou et Guy étaient très occupés par une construction monumentale, M<sup>me</sup> Durnal est venue les retrouver et leur a annoncé une grande nouvelle. Ce matin le docteur avait enfin donné la permission, Guy était assez fort pour pouvoir voyager. La semaine prochaine M<sup>me</sup> Durnal comptait l'emmener à Lourdes et, de Lourdes, pour tout l'été, ils iraient à la campagne comme chaque année.

Guy adorait les voyages, et maman s'attendait à ce que le petit garçon lui dise sa joie, mais le départ c'était la séparation avec Dadou. Guy ne pouvait se réjouir, car maintenant il connaissait la joie que donne une véritable amitié.

Avant Dadou il avait eu bien des camarades : enfants des amies de sa maman, mais, très vite, ces enfants se lassaient des jeux tranquilles qu'ils étaient forcés d'avoir avec un malade. Ils ne revenaient pas ou, si leurs parents les obligeaient à revenir, ils avaient tant l'air de s'ennuyer que Guy désirait ne plus les revoir.

Avec Dadou il n'avait jamais connu cela, car Dadou, pour son copain numéro un, était prêt à tous les sacrifices, ne l'avait-il pas prouvé en restant enfermé une semaine dans une chambre de maison de santé.

Jusqu'à ce jour Guy avait été, il faut bien le dire, très égoïste, ne pensant qu'à sa maladie ; dès qu'il connut Dadou il se rendit compte que tous les petits enfants n'étaient pas, comme lui, comblés par une maman ayant la possibilité de lui donner tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Dadou, à huit ans, travaillait déjà pour gagner de l'argent. Quelle leçon pour un petit garçon qui ne se doutait pas de la misère !

– Guy, avait demandé M<sup>me</sup> Durnal en souriant, tu ne parais pas content, cela m'étonne, habituellement tu aimes tant voyager.

Le petit garçon regarda sa maman, puis Dadou. Il ne pouvait dire tout haut ce qu'il pensait ; mais les mamans comprennent leurs enfants, et M<sup>me</sup> Durnal reprit :

– Dadou, je suis certaine, se réjouit que tu puisses aller remercier Notre-Dame de Lourdes

qu'un soir à la Maison de Santé, nous avons tant priée.

Dadou était en train d'ajuster une aile d'avion. Il releva la tête et, franchement, comme il en avait l'habitude, dit toute sa pensée.

– Oui, je suis bien content que Guy aille à Lourdes parce que j'espère que M<sup>me</sup> la Vierge le guérira tout à fait, mais je perds mon copain, alors j'ai un peu de peine ; ça se mélange, vous comprenez.

M<sup>me</sup> Durnal souriait toujours et n'avait pas du tout l'air de comprendre la peine de Dadou.

– Mais reprit-elle, vous ne perdez pas votre copain.

– Je sais bien, il reviendra. Un été, c'est tout de même long, et puis P'tit Mé et moi on aura peut-être quitté Paris. Les marchés, ça ne va pas, on ira voir en province si on réussit mieux. La grande Zirna va essayer et P'tit Mé, qui est bien fatiguée, parlait l'autre jour d'en faire autant.

– Je ne crois pas que votre maman essaiera cet été, car elle a d'autres projets.

Ces mois surprirent Dadou. P'tit Mé avait des projets qu'il ne connaissait pas, et il demanda un peu vexé :

– Vous les connaissez vous, Madame, ces projets ?

– Oui, je les connais.

Cette fois Dadou posa l'avion sur la table, et, stupéfait, s'écria :

– Et moi, alors !

Il ne pouvait s'imaginer que P'tit Mé avait raconté des choses à M<sup>me</sup> Durnal qu'il ne savait pas. P'tit Mé disait tout à son Dadou, était-ce possible qu'elle lui eût caché ses projets ?

– J'ai demandé à votre maman de ne rien vous dire.

Furieux, presque en colère, Dadou demanda :

– Pourquoi ?

– Parce que je voulais vous annoncer à vous et à Guy ce que, cet été, vous allez faire tous les deux.

Et rageur, peu poliment, Dadou répondit :

– Je ferai ce que P'tit Mé voudra.

– Je n'en doute pas, reprit M<sup>me</sup> Durnal en riant, et c'est avec son consentement que je vous parle. Nous quittons Paris samedi, monsieur Dadou, et Guy ne s'en va pas sans son copain.

– C'est-y vrai ? s'écria Dadou, ne croyant pas ce qu'il entendait.

– Maman ! ah que je suis content, dit Guy.

– C'est vrai, Dadou, vous deviez être du voyage car c'est vous le premier qui avez pensé à la Vierge de Lourdes, nous ne pouvions aller la remercier sans vous.

– Et P'tit Mé ?

– Votre maman, pendant ce temps, installera sa roulotte à la campagne, dans un grand jardin qui entoure notre maison. Après Lourdes nous l'y retrouverons.

– Et les marchés, comment on les fera ?

– Les marchés, cet été, votre maman les abandonnera, elle est très fatiguée et a besoin de repos. Autrefois, elle était lingère, et j'ai une lingerie très en désordre dont elle s'occupera.

Toutes ces nouvelles ont stupéfié Dadou : le voyage, la roulotte dans un jardin, l'été avec Guy, vraiment il ne pouvait s'imaginer que tant de belles choses puissent arriver à la fois et, au lieu de remercier la dispensatrice de ces bienfaits, il répétait :

– C'est-y possible, c'est-y possible ?

Et cela avait été possible.

Le samedi suivant, à six heures du soir, les deux amis, M<sup>me</sup> Durnal, P'tit Mé et Nurse arrivent sur le quai de la gare d'Orsay. Dadou a dû renoncer à sa salopette : il a un petit costume marin bleu foncé qui le rend si gentil que sa maman ne cesse de le regarder.

L'installation de Guy, attaché sur sa planche, est peu facile, et comme Nurse donne des ordres incompréhensibles aux porteurs, les inévitables secousses fatiguent le malade.

Dadou regarde le long compartiment où il va être enfermé toute la nuit. Dadou n'a jamais pris un train. Il n'a vu les locomotives et les wagons que du haut des ponts, et souvent s'attardait à les

regarder s'en aller vers ces villes qui n'étaient sur les cartes de géographie de l'école que de petits points noirs. Et voilà qu'il est devenu un voyageur : il s'en va vers ces petits points noirs.

Il a bien envie d'aller visiter les autres compartiments, mais sa P'tit Mé le retient. Elle va être toute seule pendant une semaine, huit longs jours, il ne doit la quitter qu'à la dernière minute.

Un employé crie : « En voiture ! » et il faut bien avouer que si Dadou embrasse avec tendresse sa maman, il rit en même temps.

Un premier voyage, c'est pour un petit garçon de huit ans le commencement d'une belle aventure. Il saute dans le train, escaladant les hautes marches et se met à la portière pour dire un dernier adieu à P'tit Mé qui a un peu de peine, mais elle ne le montrera pas. Huit jours sont vite passés, et Dadou est si heureux.

Le train, doucement, se met en route. P'tit Mé n'est plus visible. Dadou quitte la portière et vient près de son ami. Tout ce qu'il voit dans le compartiment l'émerveille : le lit confortable où

est étendu Guy, le petit cabinet de toilette, la table pliante, c'est une vraie chambre installée dans un train. En face du lit de Guy, il y a celui de M<sup>me</sup> Durnal, et Dadou décide qu'il dormira par terre, entre les deux lits, mais il apprend que le compartiment proche est réservé pour lui et Nurse.

À l'idée d'avoir, comme Guy, un bon lit et un cabinet de toilette, Dadou est ravi, mais il va falloir partager la chambre, avec Nurse, cela est beaucoup moins agréable. Il se rappelle heureusement qu'il a promis à P'tit Mé d'être toujours bien poli, aussi il ne fait aucune réflexion désobligeante, mais il pense avec joie que Nurse, doit être aussi mécontente que lui.

Un long moment les deux enfants bavardent ensemble, puis M<sup>me</sup> Durnal leur déclare que pour ne pas être fatigué le lendemain il faut dormir, et Dadou est invité à aller se coucher dans le compartiment où Nurse l'attend.

Dadou obéit, il dit bonsoir à Guy et M<sup>me</sup> Durnal lui fait traverser elle-même le petit couloir.



Dans le compartiment voisin Nurse lit un journal anglais. Elle annonce tout de suite à M<sup>me</sup> Durnal qu'elle ne peut garder Dadou car elle a la toilette de Guy à faire.

Immédiatement Dadou réplique qu'il n'a pas besoin d'être gardé, et M<sup>me</sup> Durnal répond à Nurse qu'elle fera elle-même la toilette de Guy : elle désire que Dadou ne reste pas seul dans le compartiment.

Discuter avec M<sup>me</sup> Durnal c'est impossible, sa douceur est pleine de fermeté. Nurse reprend son journal qu'elle ne quittera pas de sitôt, et M<sup>me</sup> Durnal recommande à Dadou de se coucher tout de suite et de ne pas oublier sa prière.

Quand on va à Lourdes pour dire merci et demander la guérison de Guy on ne l'oublie pas, M<sup>me</sup> Durnal peut être tranquille.

Resté avec Nurse, Dadou, assis en face d'elle, l'examine, et il trouve bien ennuyeux que son ennemie soit de mauvaise humeur, il aurait aimé bavarder, mais M<sup>me</sup> Durnal a dit qu'il fallait se coucher. Désobéir le premier soir serait vilain, et quand on part en pèlerinage, car M<sup>me</sup> Durnal,

Guy, Dadou et Nurse font un pèlerinage, il ne faut pas faire de péché.

Comme P'tit Mé l'a recommandé, Dadou enlève son beau costume et le plie soigneusement, puis il revêt un pyjama à raies jaunes, cadeau de M<sup>me</sup> Durnal, présent qui l'a comblé de joie.

Il est si content qu'il est obligé de le dire à quelqu'un. Se plantant devant l'Anglaise, il l'interpelle :

– Regardez, madame Nurse, je suis beau ?

Dédaigneuse, l'Anglaise répond :

– Ridicule !

« Ridicule ! » Ah ! comme Dadou aurait envie de lui dire quelque bonne sottise, mais il ne le fera pas, on est en pèlerinage.

Le cabinet de toilette est inauguré. Que c'est amusant d'avoir du savon liquide, et comme cela mousse bien, cela mousse tant que Dadou a envie de se laver la tête. L'occasion est excellente : l'eau est chaude, agréable, et le savon parfumé.

Les cahots rendent ce lavage plutôt difficile, et

Dadou, qui veut absolument le faire, met de l'eau et du savon non seulement sur sa tête, mais sur le lavabo, sur le parquet, sur les murs. Sa toilette est si longue que Nurse, désirant se coucher, se décide à venir voir ce que le petit bohémien, comme elle continue à l'appeler, peut faire dans le cabinet de toilette.

Les boucles de Dadou, devenues toutes blanches, la mousse de savon par terre, l'inondation du lavabo, la mettent hors d'elle.

– Stupid boy, s'écrie-t-elle, j'étais sûre que vous faisiez des bêtises. C'est intenable un enfant comme vous, s'il faut vous garder, je m'en vais tout de suite ; ce soir même je préviens M<sup>me</sup> Durnal.

Dadou a parfaitement conscience qu'il a fait une bêtise, le lavage de sa tête, sans P'tit Mé, est plutôt difficile.

– Aidez-moi, s'il vous plaît, madame Nurse, à me débarrasser de la mousse, et puis je nettoierai, j'ai l'habitude. Faut pas déranger M<sup>me</sup> Durnal, Guy doit dormir, et puis le train ne s'arrêtera pas pour que vous descendiez. Vous vous en irez

demain si vous voulez, ce soir, impossible, faut mieux m'aider à finir mon lavage.

– Je ne vous aiderai pas, arrangez-vous tout seul, mais ne prenez pas toute l'eau, pour moi il n'y en aura plus.

– C'est-y comme chez nous, l'eau au compte-gouttes parce qu'on va la chercher de l'autre côté de la rue ? Je croyais, moi, que dans le train, par je ne sais quel moyen, on avait la Seine à domicile, sans cela, madame Nurse, je ne me serais pas lavé les cheveux. Faut tout de même que je me rince, et si vous ne m'aidez pas je serai peut-être obligé de prendre toute l'eau.

Le raisonnement de Dadou paraît à l'Anglaise exact et puis il faut en finir, elle a besoin du cabinet de toilette. Elle s'approche de la tête blanche et dit sèchement :

– Penchez-vous, je verse l'eau sur votre tête et vous vous séchez vous-même, mais M<sup>me</sup> Durnal saura votre méchanceté.

Et pendant que Dadou reçoit sur la tête un jet d'eau trop fort qui lui envoie du savon dans les

yeux, chose vraiment désagréable, il répond :

– Madame Durnal saura, je lui dirai moi-même.

Serviette sur la tête, cheveux mouillés, Dadou est renvoyé du cabinet de toilette, et ce maudit savon continue à faire des siennes : il pleure comme s’il avait du chagrin.

Il a fait une grosse bêtise et Nurse a eu raison de se fâcher. À l’avenir il saura qu’il ne faut pas faire une toilette des dimanches dans un train. Il frotte ses cheveux puis, quand ils sont à peu près secs, il se décide à se coucher dans un des beaux lits préparés

Lequel voudra Nurse : ce serait poli de le lui demander, et cela rétablirait peut-être les relations. On va passer la nuit ensemble, mieux vaut ne pas se disputer.

– Madame Nurse, cric Dadou, quel plumard voulez-vous ?

– Ploumard, qu’est-ce que c’est ?

Dadou rit de tout son cœur. Une Anglaise ça ne sait rien.

– Plumard, répond-il, c'est où il y a de la plume, un lit avec un matelas pour que vous compreniez. Voulez-vous celui de droite ou de gauche ?

– Droite.

Dadou s'installe. Ah ! comme on est bien. Un lit avec matelas et sommier : il n'y a pas longtemps qu'il en connaît la douceur. Jusqu'à ces dernières semaines il avait toujours couché sur des caisses en bois, mises à côté l'une de l'autre, sur lesquelles une paille était posée. Un lit, c'est vraiment quelque chose d'extraordinaire. Mais Dadou pousse un cri et fait un bond qui le met par terre : le pèlerin oubliait sa prière.

Agenouillé, recueilli, il prie avec ferveur, sans distraction, dans ce train qui l'emmène à toute allure vers M<sup>me</sup> la Vierge de Lourdes.

Quand Nurse sort du cabinet de toilette où elle a remis tout en ordre, Dadou, cheveux séchés, bouclés plus que d'habitude, paraît dormir, et bien que Nurse ait horreur du petit bohémien, elle ne peut s'empêcher de reconnaître que Dadou,

dormant, est un joli petit garçon.

Nurse n'a pas envie de se coucher tout de suite ; elle ouvre la porte du compartiment et s'en va dans le couloir. Afin de ne pas mécontenter l'Anglaise, Dadou feint de dormir. Mais troublé par tant de choses nouvelles, le sommeil ne l'a pas encore emporté de ce monde. Il voit Nurse sortir et se demande où elle peut aller.

Dans le couloir il y a de grandes fenêtres ; on doit voir passer les villes, la campagne. Nurse a tout fermé dans le compartiment, il n'ose lever les stores et il aimerait tant pouvoir regarder ! Il n'a pas envie de dormir : un premier voyage c'est trop beau.

Nurse rentre dans le compartiment. Dadou referme les yeux. Il ne fait pas un mouvement, il faut que Nurse le croie endormi. Il a un grand projet, exécutable seulement quand Nurse, à son tour, reposera.

Nurse se couche, éteint l'électricité, et dans le petit compartiment tout est noir ; seuls quelques rayons de lumière réussissent à traverser le rideau bleu de la porte. Ah ! comme ces rayons ont l'air

d'appeler Dadou. Ce couloir, il veut y aller.

Les yeux grands ouverts Dadou guette tous les mouvements de l'Anglaise et bientôt, il entend un souffle calme et régulier, un peu fort ; souffle indiquant que Nurse s'est endormie.

Alors Dadou se lève et, pieds nus pour ne pas faire de bruit, il se dirige vers la porte qui donne dans le couloir ; ce fameux couloir où il y a de grandes fenêtres permettant de voir les villes, la campagne que le train traverse, tout ce que Dadou a fort envie de connaître et que Nurse a contemplé.

Porte ouverte sans bruit, – Dadou est très adroit –, le voici dans le couloir. Ah ! la belle lune qui éclaire le ciel.

– Bonsoir, madame la Lune, comme c'est gentil de venir avec nous à Lourdes, je ne vous avais jamais si bien vue. Vous êtes superbe : des yeux, une bouche, un nez, et des joues toutes rondes ; vous manquez de cheveux, par exemple, et vous avez l'air de vous moquer de moi. Ce n'est pas poli, madame la Lune, moi je vous dis très gentiment bonsoir.



Après la lune, Guy veut voir autre chose : il quitte la première fenêtre, s'en va vers la seconde. Voici des arbres, une forêt, on a à peine le temps de les entrevoir, le train va si vite ! Voici de l'eau, un fleuve, lequel ? Ça ne doit plus être la Seine, on est déjà loin de Paris. Et dans ce fleuve M<sup>me</sup> la Lune, très coquette, se regarde dans l'eau.

Une autre fenêtre afin de se rendre compte si on voit la même chose. Une porte au bout du couloir succède aux fenêtres. Où va-t-elle cette porte ? Il essaie de l'ouvrir, follement imprudent, ne se rendant pas compte que la porte donne sur la voie du chemin de fer ; cette voie où passent tant de trains et où un cahot, plus fort que les autres, peut le précipiter.

Le train est en pleine vitesse : cent à l'heure. Si le petit Dadou tombe, on ne retrouvera pas grand-chose de lui.

Arc-bouté sur ses pieds nus, qui adhèrent facilement au sol, Dadou saisit la poignée de la portière. Une main ne suffit pas, il met la seconde, et tirant de toutes ses forces, il est

maintenant certain de réussir et de voir ce qu'il y a de l'autre côté de la porte. Un grincement, puis un effroyable coup de vent. Dadou est renversé et, au moment où il va rouler dans le vide, une main de fer le saisit et une autre lui donne une retentissante claque. Puis il est emporté dans le compartiment qu'il a quitté et jeté sur le lit. À côté de lui, cheveux en désordre, visage, bouleversé, menaçante : Nurse !

Dadou a bien l'impression qu'il lui est arrivé quelque chose d'effrayant : il se rappelle le coup de vent, sa chute, et cette porte ouverte sur la voie où il a bien cru qu'il allait tomber.

Nurse a eu si peur et est tellement en colère qu'elle ne peut encore parler. Dadou a bien mal à la joue, mais cette claque était méritée, il doit s'excuser.

– J'ai fait une bêtise, murmure-t-il tout penaud. Celle-là, faudra pas la dire à M<sup>me</sup> Durnal.

– Une bêtise ! répond l'Anglaise hors d'elle. Vous devriez être tué, stupid chose, méchant garçon, bohémien, diable venu on ne sait d'où ! Je ne voulais pas vous garder et j'avais bien

raison. Demain, je dirai à M<sup>me</sup> Durnal que si je ne vous avais pas ramassé, vous seriez écrasé. Comprenez-vous enfin ? Mort, disparu pour toujours !

Tenant sa joue qui le brûle, Dadou réalise seulement le danger qu'il a couru. Tué, mort, disparu pour toujours, P'tit Mé et Guy, qu'auraient-ils dit ? Si Nurse n'était pas arrivée, alors c'était fini de Dadou, fini. On n'aurait même pas pu le conduire à l'église et au cimetière puisqu'il aurait été disparu pour toujours, écrasé par tous les trains. Et c'est Nurse, Nurse qui a empêché cela.

Tendant ses bras à l'Anglaise qui continue à l'invectiver, il essaie de l'interrompre :

– Alors, madame Nurse, vous m'avez, comme on dit, sauvé la vie. C'est beau, savez-vous ?

Un peu calmée, l'Anglaise répond :

– Je ne pouvais pas faire autrement.

– Je comprends. Mais un ennemi qu'on sauve, c'est encore plus beau. Je voudrais vous dire un grand merci, mais avant faut qu'on fasse la paix.

Voulez-vous ?

L'Anglaise a un détestable caractère, mais elle a bon cœur. C'est ce cœur qui l'a fait se précipiter dans le couloir quand elle a aperçu la porte du compartiment ouverte et le lit vide. La peur qu'elle a eue lui a fait comprendre que l'insupportable bohémien ne lui était pas aussi antipathique qu'elle le croyait. Elle s'est rendu compte du danger que l'enfant courait et elle est arrivée juste à temps. Un retard, moins de précipitation, et Dadou ne serait plus là. Elle frissonne et, dans ses yeux, en pensant à ce qui aurait pu être, il y a des larmes.

– Naughty boy, répond-elle d'une voix tout enrouée qui étonne Dadou, maintenant il faut dormir.

Dadou se dresse sur son lit et, de tout près, regarde Nurse. Elle pleure, oui, elle pleure ! Honteuse, l'Anglaise explique :

– J'ai eu peur.

Les bras de Dadou se nouent au cou de Nurse et mettant sa petite joue contre la sienne, froide et

mouillée, il dit :

– On est amis maintenant, puisque si je suis encore là, c’est de votre faute. Fallait laisser s’en aller le méchant Dadou, il ne vous aurait plus ennuyée.

– Taisez-vous et couchez-vous.

– Pas avant que vous ayez dit qu’on est amis.

– ...

– Répondez, Nurse.

– Si vous voulez.

– Alors, on ne se disputera plus ?

– Non, mais vous êtes insupportable.

– Je tâcherai d’être sage toujours. Je suis un pèlerin, mais j’ai mal débuté, aussi je vais réparer. Pardon d’être sorti de la roulotte-compartiment sans votre permission, je ne savais pas que dans le couloir il y avait une si vilaine porte ; M<sup>me</sup> la Lune aurait bien pu me prévenir.

Les yeux de Dadou se ferment. Il est tard, très tard. Cette fois le sommeil l’emporte. Et dans les bras de Nurse, il n’est plus qu’un grand bébé

endormi qui répète :

– Madame la Lune, bonsoir.

Nurse le couche, le borde bien serré, comme si elle avait encore peur qu’il s’échappe. Puis regardant tout autour d’elle afin de s’assurer qu’elle est bien seule, sur la joue encore rouge de la claque, elle met un baiser, un vrai baiser de maman, comme elle n’en a jamais donné. Elle s’étonne de ce geste. Elle ne comprend pas encore que le petit bohémien, arraché par elle à la mort, lui est devenu très cher. Va-t-elle aimer Dadou, venu on ne sait d’où ! Est-ce possible ?

\*

Lourdes. C’est dans le couloir, ce fameux couloir qui le jour n’a rien d’extraordinaire, que Dadou entend le nom de la ville où une petite fille a vu M<sup>me</sup> la Vierge il y a quelques années. C’est une belle histoire que Dadou aime particulièrement, et il se réjouit à la pensée de connaître la maison où cette petite fille a vécu, la

grotte où la Vierge lui est apparue et les grandes prairies où elle s'amuse avec ses compagnes.

Fatigué par une nuit d'insomnie, Guy a les yeux clos. Il pense avec effroi à la descente du compartiment qui sera certainement aussi pénible que la montée.

Le train ralentit. Dadou voit d'abord de la verdure, une rivière toute bleue, il sait que c'est le Gave ; des maisons blanches, et sur un rocher une église blanche avec une flèche qui se dresse vers le ciel.

Très ému en pensant que c'est peut-être là que Guy va guérir, il se rapproche de son ami et, pèlerin plein de ferveur, il lui dit :

– Le pèlerinage commence pour de bon. Cette fois, on ne peut plus faire de bêtises, c'est fini. Il va falloir être tout le temps sage pour que tu guérisses.

Énervé par une mauvaise nuit, Guy répond :

– Je ne guérirai pas.

L'arrivée préoccupe M<sup>me</sup> Durnal. Elle n'a pas entendu les paroles de Guy, heureusement, car

elle en aurait de la peine.

– Tais-toi, reprend Dadou, tu ne sais pas ce que M<sup>me</sup> la Vierge décidera. Elle peut faire tout, tu entends, tout. Seulement, M. l'Abbé me l'a bien expliqué, il faut le lui demander avec son cœur et prier en pensant tout le temps à ce que l'on dit, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Mais on priera tous les deux, ça ira mieux.

– Si tu veux, répond Guy avec lassitude.

Le train s'arrête. La descente du malade se fait plus facilement et Nurse, qui est d'une humeur charmante, aide au transport ; et nul mieux qu'elle ne sait arranger le malade pour l'empêcher de souffrir.

L'automobile, la traversée de la ville, l'arrivée à l'hôtel, sont pour Dadou une série de choses merveilleuses, et il lui semble qu'il n'a pas assez d'yeux pour tout voir.

– Mon copain, je ne m'imaginai pas que ça serait si beau. Derrière l'église blanche, il y a les montagnes, cela ne ressemble pas à ce qu'on voit sur les cartes de géographie, ça se dresse dans le



ciel et, accrochés après, il y a des champs tout verts, des arbres et des maisons. On ira avec ta voiture voir de près les montagnes.

L'installation à l'hôtel se fait sans difficulté. M<sup>me</sup> Durnal ayant retenu trois chambres se communiquant. Dadou sera seul dans une, M<sup>me</sup> Durnal, connaissant l'antipathie de Nurse pour le petit garçon, ne veut pas lui imposer pendant plusieurs jours sa présence.

Mais voici que Nurse propose de mettre dans la même chambre les enfants ; ce sera plus agréable pour les deux amis et, en laissant la porte ouverte, elle les surveillera.

M<sup>me</sup> Durnal est stupéfaite. Mais regardant Dadou elle s'aperçoit que le petit garçon a un sourire plein de malice qui en dit long. Que s'est-il donc passé cette nuit pendant laquelle les deux ennemis ont dormi dans le même compartiment ?

Après le déjeuner, repos obligatoire. Puis Guy dans sa voiture, M<sup>me</sup> Durnal, Nurse et Dadou s'en vont vers la basilique, la grotte, le rocher, la rivière bleue, les prairies, tout ce qu'il faut voir.

Il fait un temps de mai délicieux. De nombreux pèlerins se promènent dans les rues et Dadou s'étonne qu'il y ail tant de marchands vendant la même chose, une camelote, ni belle ni laide, et que dans les marchés de Paris on ne vendrait guère.

Devant les boutiques les gens s'arrêtent, – et les pèlerins de Neuilly, comme Dadou appelle leur groupe, – en font autant. Que de chapelets, que de médailles, que d'objets de toutes sortes pour tous les usages et par milliers des portraits de Bernadette, la petite fille qui a vu la Vierge.

Un globe de verre, dans lequel une petite Bernadette est agenouillée, attire l'attention des deux amis, car chaque fois que l'on touche à ce globe presse-papier, la neige, une vraie neige, tombe sur Bernadette. C'est joli, et ce serait un beau souvenir à rapporter pour P'tit Mé, mais Dadou pense que cela doit coûter très cher, et dans son porte-monnaie rouge il n'y a que dix francs. P'tit Mé a bien recommandé de ne pas faire de dépenses inutiles. Un cierge pour la guérison de Guy, un gros cierge, cela écornera

déjà la pièce. On verra ce qui restera quand le cierge sera payé. Et Dadou, afin de ne pas être tenté, ne regarde plus le globe de verre contenant Bernadette et la neige.

La grotte. C'est le moment où il faut se recueillir, descendre en son particulier, comme dit M. l'Abbé, et ne plus penser qu'à la grâce qu'on vient demander. Dadou se, rapproche de la voiture de son ami et, les mains croisées, recueilli, il regarde.

Un rocher que les flammes des cierges ont noirci, un tas de vieilles béquilles et d'instruments que l'enfant ne connaît pas, une statue de la Vierge que Bernadette, la petite fille Sainte, n'a pas aimée parce qu'elle ne ressemblait guère à la Dame entrevue. L'autel est peut-être riche, mais Dadou ne l'aime pas. Il pense qu'au temps de Bernadette et des visites de la Vierge, il n'y avait là que des arbres et des fleurs et que cela devait être bien plus joli.

Comme tous ceux qui peuvent le faire, Dadou se met à genoux et, oubliant les prières apprises, il parle à la Vierge de Lourdes, à cette Vierge qui

a choisi la plus pauvre de toutes les petites filles du pays pour lui faire des visites et lui donner des ordres. Il dit à Celle qui a vécu sur la terre, comme tout le monde, qu'il faut guérir Guy et il promet que pour remercier de la guérison, les deux amis, devenus grands, feront de belles choses ; des choses qui compteront pour la gloire de leur pays.

Près de la grotte, des prêtres arrivent. Et M<sup>me</sup> Durnal, sachant l'heure à laquelle les malades doivent se trouver devant la basilique pour la bénédiction du Saint-Sacrement, dit à Nurse qu'il faut gagner l'Esplanade où une place leur est réservée.

Au premier rang, à côté des malades couchés, la voiture de Guy est installée et Dadou, M<sup>me</sup> Durnal et Nurse se mettent derrière.

Dadou a saisi la main de M<sup>me</sup> Durnal et s'y agrippe. Il ne pouvait s'imaginer qu'il y aurait tant de malades. Sur l'Esplanade, ce ne sont que visages ravagés, mains décharnées qui se lèvent. Et dans ce coin réservé aux enfants, le spectacle est encore plus affreux ; les petits sont peu

raisonnables et, comme ils souffrent, ils pleurent. Tous les brancardiers récitent le Rosaire et Dadou s'efforce de le réciter avec eux. Mais sa petite voix est tremblante, et il a plus envie de pleurer que de prier.

Des étendards et des bannières s'avancent. Puis des jeunes filles voilées, des prêtres en surplis précèdent le Saint-Sacrement. Tenu par un évêque l'ostensoir brille et s'approche des malades.

Des invocations se font entendre : « Seigneur, ayez pitié de nous », « Seigneur, votre serviteur souffre, guérissez-le », « Seigneur, faites que je voie », « Seigneur, faites que je marche », « Seigneur, faites que j'entende. »

Avec quelle ferveur Dadou mêle sa petite voix. Il comprend que l'heure des miracles est venue et que si on prie, comme on doit prier, peut-être que quelques-uns de ces pauvres malades seront guéris. Et pensant à Guy, cet ami si cher, il crie avec les autres, de toutes ses forces :

– Seigneur, Seigneur, n'oubliez pas mon

copain numéro un ; faites qu'il marche et qu'il ne soit plus jamais malade.

Et comme l'évêque approche de Guy l'ostensoir, imitant M<sup>me</sup> Durnal et Nurse, Dadou se met à genoux et se tait car l'émotion, cette fois, est trop forte. Le Bon Dieu est là et il ne l'a jamais senti si près de lui.

Le Saint-Sacrement passé, Dadou relève la tête et regarde Guy. Son camarade est pâle, ses yeux sont clos et ses mains jointes, il prie.

Dadou n'ose lui demander s'il est guéri, c'est une chose qu'il ne faut pas faire. Pour s'en rendre compte, il faudrait enlever Guy de la planche et lui dire de marcher. Toutes les voitures qui l'entourent rendent cet essai impossible. Et faut-il faire cet essai ? Si Guy s'aperçoit que la guérison, tant espérée n'est pas venue, il aura une peine affreuse. Ah ! comme Dadou est troublé, malheureux ! Il voudrait que M<sup>me</sup> Durnal et Nurse disent quelque chose, mais à genoux elles continuent à prier avec la même ferveur que Guy.

Dadou a tort de penser à tant de choses. À Lourdes, il faut s'en rapporter entièrement à M<sup>me</sup>

la Vierge. Elle fait tout pour le mieux ; elle guérira Guy si elle veut, si c'est pour son bien. C'est elle qui décide et non pas Dadou.

La cérémonie terminée, M<sup>me</sup> Durnal se relève et s'apercevant de l'émotion de son fils, décide qu'il faut aller se reposer dans la campagne.

Derrière la basilique, il y a un chemin ombragé. Les pèlerins de Neuilly le prennent, passent devant le château de l'évêque et trouvent enfin une grande prairie pleine de fleurs. Au fond, dans le lointain, les montagnes sombres, ces montagnes que Dadou aimerait tant à explorer. Mais à Lourdes il faut être sage, et Nurse lui a fait promettre de ne pas sortir sans permission. Et comme maintenant on est amis, Dadou a promis.

Dans la prairie il se jette par terre et s'y roule comme un jeune chien, tout content de trouver une herbe qui sent bon et des fleurs ; il décide, tout de suite, qu'il va faire deux bouquets : un pour Notre-Dame de Lourdes et l'autre pour Bernadelle. Il cueillera les fleurs et Guy fera les gerbes.

Mais Guy répond qu'il désire ne rien faire. Il

voudrait seulement que maman leur raconte, encore une fois, l'histoire de Bernadette.

– Tu la connais, s'écrie Dadou.

– Oui, mais je voudrais l'entendre ici. Tu comprends, Dadou, Bernadette s'est peut-être reposée là où nous sommes. Alors, à Lourdes, il faut bien parler d'elle, et c'est comme si on lui faisait un bouquet.

Avec un certain respect, Dadou regarde Guy. Il sera peut-être un miraculé de Lourdes, alors Guy n'est plus un enfant pareil à Dadou. L'évêque est venu près de lui avec le Saint-Sacrement, il a eu une bénédiction particulière, tout cela vous change, c'est certain. Sagement, Dadou s'assied près de M<sup>me</sup> Durnal et dit :

– Tu as raison, Guy. Ici, il faut raconter l'histoire de Bernadette.

Et pour leur faire plaisir, M<sup>me</sup> Durnal commence.

– Il était une fois, dans un des villages échelonnés au nord de Lourdes, une petite fille qui s'appelait Bernadette. Elle était l'aînée de six



enfants. Faible, chétive, toujours malade, ses parents, très pauvres, ne pouvaient lui donner l'alimentation substantielle que nécessitait son état. Elle avait cinq frères et sœurs, tous de gros mangeurs, et souvent la fillette leur donnait le pain qu'elle recevait, car le pain était la principale nourriture de cette famille qui, quelquefois, en manquait. À douze ans, Bernadette s'en alla comme bergère chez sa nourrice, à quelques kilomètres de Lourdes, et elle conduisait au pâturage un petit troupeau de brebis et d'agneaux.

– Comme Jeanne d'Arc, dit Dadou.

– L'éducation de Bernadette était très négligée et, à quatorze ans elle n'avait pas encore fait sa première communion. Sa nourrice essaya de lui apprendre le catéchisme, mais la petite fille, dont la mémoire n'avait jamais été exercée, ne retenait rien. Et sur les conseils d'un prêtre, Bernadette fut renvoyée à Lourdes afin qu'elle pût suivre régulièrement le catéchisme.

« Un jeudi de février, par un temps froid et sombre, comme il y en a quelquefois dans ce

pays de montagnes, la petite Bernadette reçut l'ordre de sa maman d'aller ramasser du bois mort, car il n'y en avait plus à la maison. Elle emmena sa sœur...

– Qui s'appelait Toinette, s'écrie Dadou.

– Oui, elle s'appelait Toinette, et une de leurs petites amies, Jeanne, vint les rejoindre. Elles trois s'en allèrent vers la décharge de bois où souvent elles trouvaient des copeaux abandonnés. Ne trouvant rien ce jour-là, elles descendirent vers le Gave, cette rivière que nous avons vue tout à l'heure. Et pour la gagner elles prirent un chemin à travers la forêt.

« Elles arrivèrent dans une prairie où se trouvait la grotte que vous avez vue, et qui s'appelait la grotte de Massabielle. Mais pour arriver à cette grotte, il fallait traverser les eaux du canal qui alimentaient un moulin. Toinette et Jeanne n'hésitèrent pas : sabots en mains elles sautèrent dans l'eau ; mais Bernadette savait que la plus petite imprudence la rendait malade, aussi hésita-t-elle un long moment. Puis, comme elle voulait aider son amie et sa sœur à ramasser le

bois mort, elle commença à se déchausser.

« Tout à coup, la petite fille entendit un grand bruit comme si tout près l'orage éclatait. Elle regarda autour d'elle ce qui se passait. Tout était calme, prairie, rivière, forêt. Elle crut s'être trompée et continua à se déchausser. Un second bruit pareil au premier vint la troubler ; elle eut peur et se redressa, regardant cette fois du côté de la Grotte. Et derrière un buisson qui remuait comme s'il faisait grand vent, elle vit une dame jeune et belle qui lui souriait et l'appelait.

« La petite fille ne comprit pas et se frotta les yeux, les ferma, les rouvrit, se demandant ce qui se passait. Et sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle prit dans la poche de son tablier son chapelet et se mit à prier.

« Bernadette s'aperçut alors que cette dame avait, elle aussi, un chapelet de grains blancs retenus par une chaîne d'or brillante. Quand le chapelet fut récité par Bernadette la dame rentra dans l'intérieur de la Grotte et la petite fille ne la vit plus.

– Elle aurait dû la suivre, dit Dadou.

– Bernadette resta encore un moment à prier devant la grotte, puis Jeanne et Toinette vinrent la rejoindre et se moquèrent de cette petite fille qui priait devant des pierres comme si elle était dans une église.

« Bernadette se releva et les enfants firent trois fagots qu’elles emportèrent. Sur le chemin du retour, Bernadette, très impressionnée, interrogea sa sœur et son amie :

« – N’avez-vous rien remarqué à la Grotte ? demanda-t-elle.

« – Non. Pourquoi nous fais-tu cette question ?

« – Je ne sais pas.

« Mais quand Jeanne les eut quittées, Bernadette apprit à sa sœur la chose extraordinaire qui était arrivée à la Grotte et lui recommanda de ne pas en parler. Le soir, en faisant la prière de famille, Bernadette se mit à pleurer et Toinette raconta ce que sa sœur prétendait avoir vu à la Grotte.

« La maman se fâcha et défendit de retourner à

Massabielle. Mais la Vierge voulut revoir l'enfant privilégiée et dix-huit fois elle apparut à Bernadette, à la Grotte, à l'endroit exact où vous avez vu tout à l'heure la statue de la Vierge.

– Que Bernadette, conclut Dadou, trouvait si laide en pensant à la dame du ciel.

– C'est exact. Dadou, vous connaissez très bien l'histoire de Bernadette, et je crois que vous auriez pu la raconter à ma place.

– Peut-être, mais ça n'aurait pas été aussi beau, car c'est une belle histoire. C'est bien vrai, j'en suis sûr ; Bernadette a connu les arbres qui nous donnent de l'ombre, et dans cette prairie elle est venue ramasser du bois mort avec Toinette et Jeanne. Guy, tu ne trouves pas que c'est superbe d'être dans la même prairie que Bernadette ? »

Guy ne répond pas à son ami. Il pense à cette Bernadette chétive et malade, mais qui pouvait marcher et ramasser du bois mort. Ah ! si un jour la dame, venue à la Grotte pour parler à une pauvre petite fille, pouvait penser à lui. Mais il n'est pas pauvre, sa maman lui donne tout ce dont il a besoin et il habite à Neuilly un bel hôtel ne

ressemblant guère à la maison délabrée où vivaient Bernadette et sa famille, une maison qui était un vieux pénitencier que personne n'avait voulu louer ; à Lourdes on l'appelait le cachot. C'est de cette demeure obscure, malsaine, que Bernadette partait pour aller voir la Vierge. Et Bernadette, pour recevoir ces belles visites, était vêtue de robes rapiécées, usées, et chaussée de sabots.

Guy est ce qu'on appelle un petit garçon riche. Et le Bon Dieu et la Vierge choisissent parmi les enfants les plus pauvres ceux qu'ils comblent de grâces. Dadou l'a dit tout à l'heure : Jeanne d'Arc, comme Bernadette, étaient de pauvres bergères qui gardaient les troupeaux ; bergères ignorées de tous et maintenant vénérées par tant de peuples.

Guy a peur que la Vierge de Lourdes ne s'occupe pas du petit garçon riche. Mais, tout à l'heure, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, il a promis de ne plus être égoïste et de penser aux enfants qui n'ont pas, comme lui, une belle maison, des jouets, et de bons repas

tous les jours. S'il guérit, et même s'il ne guérit pas, il demandera à maman de donner beaucoup d'argent à ceux qui s'occupent des enfants malades, comme était Bernadette, afin qu'ils aient tous les jours ce dont ils ont besoin pour guérir.

M<sup>me</sup> Durnal, Nurse et Guy se taisent. Dadou, se rendant compte que personne ne veut bavarder, se souvient qu'il désire faire deux bouquets ; cueillir des fleurs dans cette prairie ce sera un amusement digne d'un roi.

Un roi, pour Dadou, c'est un monsieur qui a une couronne sur la tête et un beau palais où il y a des armoires avec tout plein d'argent à sa disposition. Et Dadou, qui a une imagination magnifique, croit qu'il est devenu le roi de la prairie, et toutes les fleurs, des trésors beaucoup plus beaux que ceux de n'importe quel souverain, lui appartiennent. C'est une marguerite, un coquelicot, une chandelle, une scabieuse, toutes ces fleurs des champs poussant sans jardinier ; le vent ou le caprice d'un oiseau a amené des graines qui ont germé.

Dadou se rappelle très bien tout ce que Mademoiselle, à l'école, a dit sur ce sujet. Mais Mademoiselle aurait dû faire sa classe au milieu d'une prairie, cela aurait rendu ce qu'elle disait plus intéressant...

Le soir, après le dîner, M<sup>me</sup> Durnal exige que les enfants se couchent immédiatement : la nuit dernière, ils l'ont passée dans le train et les émotions de la journée les ont fatigués ; ils auront le droit de bavarder cinq minutes ; après, il ne faudra plus qu'on les entende.

Prière et toilette faites, les deux amis restent seuls dans leur chambre commune. Et dès que Nurse et M<sup>me</sup> Durnal les ont quittés, ils profitent des cinq minutes accordées. Dadou voudrait bien savoir si Guy est toujours aussi malade, mais il n'ose le lui demander tant il a peur de lui faire de la peine. Pourtant, il ne peut s'empêcher de l'interroger ; mais il le fait avec prudence.

À voix basse, – les grandes personnes n'ont pas besoin d'entendre leur conversation – il demande :

– Tu n'es pas fatigué, mon copain ?



– Non.

– Ton dos ne te fait pas mal ?

– Non.

– Alors... tu es... comme les autres jours ?

– Oui.

Et avec philosophie, mais un peu déçu, Dadou reprend :

– Ça ne viendra pas tout de suite ta guérison. Ça n'est pas venu tout de suite ta maladie ?

– Je ne sais plus.

– Faut attendre et avoir confiance, M. l'Abbé l'a bien recommandé.

– J'ai confiance., mais...

– Après, pourquoi tu t'arrêtes ? Ton moteur est en panne ?

– Non. Mais vois-tu, Dadou, je crois que je ne guérirai pas. Il ne faudra jamais le dire à maman, ça lui ferait trop de peine.

– Et moi donc, crois-tu que j'en ai pas de la peine ? Tu es mon copain, alors je veux que tu

guérisses. J'irai parler en particulier à M<sup>me</sup> la Vierge et je lui prometterai tant de choses, des choses qui m'ennuient, qu'elle m'accordera la guérison, j'en fais mon affaire.

Dadou est si confiant que Guy reprend courage.

– Mais crois-tu qu'elle me guérira ? Aujourd'hui, je suis comme hier. Et on m'avait raconté que parfois des malades, après la bénédiction du Saint-Sacrement, se levaient et marchaient.

– Est-ce qu'on a essayé de te lever et de te faire marcher ?

– Non, mais je crois que je n'aurais pas pu.

– Tu n'en sais rien.

– Si on essayait ? propose Guy en tremblant.

Quelle tentation pour Dadou ! Lever Guy, le mettre sur ses jambes, le voir marcher, être le premier à constater le miracle. Puis appeler M<sup>me</sup> Durnal, Nurse, leur montrer le petit garçon guéri ; quelle fête pour tous !

Mais... mais... si la Vierge n'a pas encore

accordé la guérison et que Guy tombe et se fasse mal, Dadou sera responsable de l'accident et M<sup>me</sup> Durnal, Nurse, sans parler de la petite Bernadette, seront très fâchées.

À Lourdes il ne faut faire aucune imprudence. Dadou se rappelle encore celle qui a failli l'envoyer, la nuit dernière, sur la voie du chemin de fer où il passe tant de trains qu'au matin on n'aurait pas retrouvé une parcelle de Dadou pour l'envoyer à P'tit Mé. Non, la sagesse est à l'ordre du jour.

– Guy, il ne faut pas essayer. Quand M<sup>me</sup> la Vierge le voudra elle te guérira et trouvera moyen de nous le dire, mais il faut bien croire qu'elle peut te guérir.

Guy n'insiste pas. Si Dadou avait accepté sa proposition il eût eu très peur, depuis plus de deux ans il n'a pas marché, et il croit bien que ses jambes ne le porteraient pas.

– Bonsoir, Dadou, j'ai sommeil.

– Bonsoir, Guy.

Les enfants se taisent. Nurse n'aura pas à

intervenir, mais si Guy s'endort tout de suite tant il est las, Dadou, lui, ne cherche pas à dormir. Il a vu trop de choses nouvelles depuis vingt-quatre heures pour vouloir les oublier, et puis la conversation qu'il vient d'avoir avec son ami l'a troublé. Il se rappelle les paroles de Guy : « Dadou, je crois que je ne guérirai pas. » Alors pourquoi est-on venu à Lourdes ? Dadou sait qu'il fallait dire merci à la Vierge pour avoir sauvé Guy à la maison de santé, mais ce n'est qu'une moitié de sauvetage s'il doit rester toujours sur une planche qu'on met dans un lit ou dans une voiture.

Dadou ira parler à la Vierge en particulier et la prier bien fort, avec tout son cœur. Sur l'Esplanade, entouré de tant de malades, il a eu des distractions. Demain, de grand matin, il se réveille toujours avec les oiseaux, il ira tout seul à la Grotte prier pour son ami.

Mais voici qu'il se rappelle la promesse faite à Nurse de ne jamais sortir seul à Lourdes. Ah ! que c'est ennuyeux une promesse, mais c'est une chose sacrée qu'il faut tenir.

Sans réfléchir plus longtemps Dadou quitte son lit et, pieds nus, marchant sans faire de bruit afin de ne pas réveiller Guy, il se dirige vers la chambre de Nurse.

L'Anglaise est à la fenêtre et regarde le paysage. Dadou aperçoit dans le ciel une église entourée de lumières et tout autour de l'église une immense chaîne de vers luisants qui remuent sans arrêt, et des chants arrivent jusqu'à lui : « Ave Maria, ave, ave... »

Que se passe-t-il ? Dadou se souvient, ce doit être la procession dont M<sup>me</sup> Durnal leur a parlé et à laquelle, un soir, les petits garçons assisteront.

À Lourdes il y a beaucoup de choses à faire, et Dadou sait que demain des messieurs, qu'on appelle des brancardiers, prendront Guy sur sa planche et le plongeront dans un grand baquet plein d'une eau qui guérit les malades. Seulement l'eau est, paraît-il, très froide, et Dadou s'est aperçu que lorsqu'on a parlé à Guy de ce bain obligatoire, il a pâli ; mais Dadou sera près de lui, et bien qu'il déteste l'eau froide, s'il faut prendre un bain pour encourager Guy, il le prendra aussi.

Dadou est bien décidé à tout faire pour que son ami guérisse. La Vierge l'a empêché de mourir à la maison de santé, Elle ne l'abandonnera plus. Elle veut qu'il vive pour faire de belles et grandes choses, des choses qui rendent une maman fière pour toujours de son petit garçon.

C'est très amusant de regarder ces vers luisants, comme ils sont nombreux, et avec quelle lenteur ils s'agitent, tournant dans le même sens autour de l'église qui, entourée de lumières, est superbe.

L'Anglaise ne s'est pas aperçue de la présence de Dadou, le spectacle est si beau qu'elle oublie un peu les deux enfants qui doivent dormir, ne le leur a-t-elle pas ordonné avant de les quitter, et Nurse entend être obéie.

– Nurse, dit tout à coup Dadou, je voudrais vous demander une permission.

Brusquement Nurse se retourne, et comme elle n'aime pas à être dérangée, elle demande :

– Qu'est-ce qu'il y a, quelle bêtise voulez-

vous faire ?

– Cette fois ce n'est pas une bêtise. Je voudrais m'en aller, demain matin, dès que les oiseaux m'auront réveillé, à la Grotte. Je voudrais m'en aller, tout seul, parler à M<sup>me</sup> la Vierge de Guy et de sa maladie. Il croit qu'il ne guérira jamais, alors il ne faudrait pas que la Dame de Lourdes lui fasse attendre trop longtemps sa guérison. À cause de la promesse que je vous ai faite je ne peux pas sortir seul, alors je suis venu vous mettre au courant, vous comprenez.

Nurse a très envie de se fâcher, à cette heure Dadou devrait dormir et laisser les grandes personnes tranquilles, mais avec ce diable d'enfant on ne sait jamais ce qu'il va inventer. Pour s'en débarrasser, elle répond :

– Nous irons tous demain à la Grotte.

– Ce n'est pas ça, Nurse, je veux y aller quand il n'y a personne pour faire une grande prière sans distraction. Et puis il y a un chemin de croix dans la montagne et un escalier en pierres que les pèlerins montent entièrement à genoux, c'est tout ça que je veux faire pour que mon copain

guérisse.

– Et encore une fois vous vous casserez la tête et je ne serai pas là pour vous ramasser. Non, non, je ne vous donne aucune permission, et pour être tranquille je vais vous enfermer dans la chambre.

– Ça ne servirait à rien, Nurse, il y a la fenêtre, et si je voulais sortir je partirais par là.

– Qu'est-ce que vous osez raconter, insupportable garçon ?

– Une chose que je ne ferai pas, Nurse, puisque vous avez ma promesse.

– C'est bien que vous vous en souveniez.

– C'est bien, mais cela n'arrange pas les affaires de Guy. Si vous vouliez, Nurse, tout serait facile. Vous viendriez avec moi demain matin, vous, vous ne me donnerez aucune distraction et vous m'empêcherez de me casser la tête sur l'escalier de pierre, tout comme vous l'avez fait hier dans le train. Dites oui, Nurse, puisqu'on est amis.

Et Nurse ne sait pas comment cela se fait,



mais elle dit oui à cet insupportable garçon qui, tout content de sa victoire, regagne son lit, et cette fois, s'endort.

\*

Cinq matins de suite, Nurse et Dadou ont été à la Grotte entendre la Messe de six heures, les oiseaux réveillaient le petit garçon qui s'empressait d'appeler Nurse et, toilettes faites, ils s'en allaient tous les deux vers le rocher où Bernadette avait vu la Dame. Quelques pèlerins peu nombreux étaient là, et Dadou pouvait prier comme il le voulait, sans distraction. Prière courte, mais fervente, il implorait la Vierge, lui demandant de guérir son ami. Après la Grotte ils allaient dans la montagne faire le chemin de la croix, et devant toutes les stations Dadou et Nurse s'arrêtaient, priant encore.

Il y avait la grande épreuve de l'escalier : ces marches de pierre qu'il fallait monter à genoux, en récitant des Ave Maria. C'était pénible, très

pénible, et Dadou avait cru, le premier jour, qu'il n'arriverait jamais en haut, mais, aidé par Nurse, il réussit à gravir toutes les marches.

Au sommet de la montagne, chemin de croix fait, l'Anglaise et l'enfant redescendaient vers la ville en se donnant la main. Ils ne parlaient pas, ils écoutaient, ils regardaient, ils respiraient. Les cantiques chantés par les pèlerins les entouraient, et les oiseaux se mêlaient à ce concert sacré, la montagne était en fleurs et la brise toute parfumée. Dadou s'étonnait qu'on pût être malade quand il faisait beau. Ce ciel bleu, ce grand soleil, toute cette nature en fête semblait au petit Parisien, n'ayant jamais quitté Paris, la plus belle chose du monde, une chose qui faisait tant de plaisir à voir, que ce plaisir-là aurait dû guérir.

Nurse, elle aussi, éprouvait une grande joie à aller prier le matin près de la Grotte et dans la montagne, Nurse changeait de caractère, elle était parfois si gentille avec Dadou et Guy que les petits garçons pensaient que la Dame de Bernadette y était pour quelque chose.

Un matin où l'Anglaise et Dadou rentrent à

l'hôtel plus tard que d'habitude, ils trouvent M<sup>me</sup> Durnal dans la chambre de Guy, et tout de suite, elle annonce à Nurse qu'il faut s'occuper des bagages. Elle a reçu une lettre qui la rappelle à Fontainebleau, elle a décidé de partir par le train de dix heures.

Ce départ ne plaît pas à Nurse. Pourquoi ce changement de programme : on devait encore rester huit jours à Lourdes. Il va falloir se presser, emballer tout rapidement, sans ordre, et Nurse déteste cela. Son humeur, qui était excellente, change immédiatement et elle déclare qu'il lui est impossible de tout préparer en si peu de temps.

M<sup>me</sup> Durnal ne discute pas, mais elle prie Nurse de venir lui parler dans sa chambre.

Aussi dépité que l'Anglaise, Dadou demande à Guy :

– C'est ennuyeux de s'en aller, tu ne trouves pas ?

Et Guy, très grave, répond :

– Il faut que nous rentrions le plus tôt possible à Fontainebleau.

– Fontainebleau, c’est là où on va retrouver P’tit Mé et la roulotte, et notre roulotte sera dans un jardin tout près de la maison où tu habites. C’est-y une chose qu’on peut croire vraie, moi je n’en serai sûr qu’après avoir vu notre roulotte et ta maison. Fontainebleau, est-ce aussi joli que Lourdes ?

– Ce n’est pas pareil. Il y a une grande forêt où on fait des promenades tous les jours.

– Des promenades, mais je veux travailler, on verra ça avec P’tit Mé. Y a-t-il des marchés à Fontainebleau ?

– Oui, je crois, mais je n’y ai jamais été, je suis toujours dans le jardin ou dans la forêt.

– Qu’est-ce qu’on vendra à Fontainebleau ? Enfin P’tit Mé décidera. J’espère qu’elle a bien reçu mes cartes postales. Je lui rapporte un chapelet et une photo de Bernadette, je suis sûr qu’elle sera contente.

Nurse revient, et la courte conversation qu’elle a eue avec M<sup>me</sup> Durnal lui a fait changer d’avis, elle se met à tout emballer, demandant à Dadou,

si adroit, de l'aider.

M<sup>me</sup> Durnal n'a pas discuté avec Nurse, elle lui a simplement donné à lire la lettre qu'elle venait de recevoir du jardinier, gardien de la propriété de Fontainebleau.

« Madame, la roulotte que Madame nous avait annoncée est arrivée lundi dernier, je l'ai fait mettre dans l'allée qui conduit au petit bois, à l'ombre. Tout s'est très bien passé. La personne qui est venue avec la roulotte, M<sup>me</sup> Loup, nous a demandé tout de suite du travail, on lui a donné, comme Madame l'avait dit, le linge à vérifier. Elle raccommode bien, ma femme était très contente, c'est une bonne aide pour elle. Mais voilà qu'hier M<sup>me</sup> Loup, en rapportant les draps, a eu chez nous une faiblesse, elle est restée quasi morte pendant une heure. On a été chercher le médecin qui lui a fait une piqûre, cela a remonté M<sup>me</sup> Loup, mais le docteur a prévenu ma femme que cette dame était très malade, elle a le cœur usé, elle a dû avoir beaucoup de misère et il n'y a pas grand-chose à faire. M<sup>me</sup> Loup est couchée

dans sa roulotte et le docteur a dit qu'il fallait écrire à Madame tout de suite, car si M<sup>me</sup> Loup avait une autre crise elle pourrait passer. Si Madame ne revient pas, que Madame envoie ses instructions. Faut-il transporter la malade à l'hôpital ?

« Je prie Madame de recevoir toutes mes salutations. »

Pendant l'absence de Dadou M<sup>me</sup> Durnal a montré cette lettre à Guy, et elle a voulu se rendre compte du cœur de son petit garçon. Elle lui a dit :

– Je vais envoyer Dadou avec Nurse et nous deux, puisque tu aimes tant ce pays, nous resterons à Lourdes encore quelques jours.

Les yeux clairs de Guy ont exprimé ce qu'il pensait, ces yeux étaient étonnés, pleins de reproches :

– Maman, nous n'allons pas laisser Dadou repartir à Fontainebleau tout seul, que fera-t-il ? On ne va pas envoyer sa P'tit Mé à l'hôpital ?

Bienheureuse, M<sup>me</sup> Durnal a souri. Si la Vierge de Lourdes ne guérissait pas le corps de Guy, elle avait déjà un peu guéri son cœur. Il y a quelques mois Guy, trop gâté, sa maladie en était la cause, ne pensait qu'à lui-même, et ses caprices se succédaient. Chaque jour il devenait plus despote, plus personnel. Nurse avait raison quand elle disait qu'il était insupportable. Sa rencontre avec Dadou, voulue probablement par Celui qui dirige nos destinées, avait commencé à changer son cœur. Un enfant pauvre, un enfant qui ne possédait rien, ne se plaignait jamais, et ce nouvel ami lui avait témoigné pendant sa maladie une si grande amitié que cette amitié l'avait transformé : Guy n'était plus le même. Heureuse de le constater, M<sup>me</sup> Durnal avait embrassé son fils avec tendresse et répondu que tout le monde partirait le matin même.

Et à dix heures, Guy est installé dans le compartiment, installation faite sans douleur. Serait-il plus fort ? M<sup>me</sup> Durnal ne veut pas le croire, elle n'ose espérer qu'il guérira. À Lourdes, tout comme Dadou, sans vouloir l'avouer, elle avait espéré le miracle et le miracle

ne s'était pas produit. Guy est toujours sur sa planche et rien ne fait espérer qu'un jour il pourra la quitter.

Le voyage se passe bien et Dadou peut, tout à son aise, regarder par la fenêtre du couloir le paysage. Il regarde aussi la porte que, pendant la nuit, il a voulu ouvrir, afin de voir où elle conduisait. Et quand il se rend compte de la vitesse du train, il a de petits frissons de peur et il éprouve pour Nurse une immense reconnaissance.

Le déjeuner dans le train, servi par les garçons du restaurant, est un grand plaisir, et Guy, bien silencieux depuis le départ de Lourdes, se réjouit avec Dadou. L'après-midi les deux petits garçons dorment, ce qui rend le voyage moins long, et quand le soir vient, et qu'il n'y a plus qu'une demi-heure de route, M<sup>me</sup> Durnal appelle Dadou.

– Mon petit ami, lui dit-elle, nous allons arriver à Fontainebleau, votre maman ne sera probablement pas à la gare.

– Sûrement elle y sera, une semaine qu'on ne s'est pas vu, ça compte.



– Oui, mais depuis notre départ elle a eu beaucoup à faire, le déménagement et son installation l’ont un peu fatiguée.

– P’tit Mé est souvent fatiguée, mais elle ne s’arrête jamais. C’est comme moi, après les marchés, je ne peux plus remuer les jambes, une heure de plumard et ça va.

– Cette fois sa fatigue a été très grande, elle est couchée dans sa roulotte et a vu un médecin.

– Fallait lui mettre de l’ail dans ses bas, ça la remonte tout de suite, le médecin lui aura donné de mauvais médicaments qui la rendront encore plus malade. Une fois elle a essayé de faire ce qu’il y avait d’écrit sur un bout de papier, trois jours elle a été couchée avec du mal, je lui donnais tout le temps à boire, ça a passé, mais elle a dit qu’elle n’écouterait plus jamais un médecin. Vous avez bien vu, Madame, ce qu’ils ont fait pour Guy, si M<sup>me</sup> la Vierge ne s’en était pas mêlée, nous n’aurions jamais été à Lourdes. Non, faut pas qu’un médecin s’occupe de P’tit Mé.

M<sup>me</sup> Durnal est désolée. Il est difficile de

raisonner avec Dadou, et pourtant elle veut le prévenir qu'il va retrouver sa maman bien malade.

– Écoutez, mon petit Dadou, il faut que je vous explique ce qui est arrivé à votre maman. Pour vous élever, depuis quelques années, elle a beaucoup travaillé, elle était toute seule, puisqu'elle a perdu votre papa alors que vous étiez un bébé de quelques mois. Pour une femme, actuellement, c'est très difficile de trouver un travail qui rapporte assez pour faire vivre une maman et son enfant. Et quand le soir, lasse de sa journée, la maman reprend le bébé à la crèche, il faut qu'elle s'occupe de lui, de sa maison, du blanchissage, du raccommodage, alors souvent elle travaille la nuit au lieu de dormir, et cela use les santés les plus fortes. Vous allez trouver votre P'tit Mé fatiguée, nous allons la soigner.

Tout à coup Dadou a peur : il devine que M<sup>me</sup> Durnal sait des choses qu'elle ne dit pas, et c'est peut-être pour le préparer à trouver une maman très malade qu'elle parle ainsi. Elle a dit : nous allons la soigner, et Dadou se rappelant les

mauvaises heures de la maison de santé, demande :

– Mais... mais... nous allons la guérir ?

M<sup>me</sup> Durnal n'a pas le courage de dire la vérité à ce petit garçon si anxieux, et puis un médecin peut se tromper, elle en fera venir un autre, un grand, de Paris, et on guérira P'tit Mé ; maintenant qu'elle ne va plus connaître la misère elle se rétablira, et M<sup>me</sup> Durnal répète les mots de Dadou :

– Oui, nous allons la guérir.

Dadou ne demande plus rien, mais il quitte la place qu'il occupait près de M<sup>me</sup> Durnal et s'assied par terre, à côté de la banquette où est posée la planche de Guy. Il a peur, il a de la peine, il se réfugie près de son ami qu'il aime. Guy devine le chagrin de Dadou, sa main se pose sur la tête bouclée, et comme une maman le ferait il caresse les cheveux toujours en révolte et que Nurse trouve beaucoup trop jolis pour un garçon.

Pauvre Dadou, il ne veut pas pleurer, non il ne pleurera pas, mais ses yeux le piquent comme s'il

épluchait des oignons.

C'est le soir, au moment où le soleil se couche, que la voiture, dans laquelle est étendu Guy et où M<sup>me</sup> Durnal, Nurse et Dadou ont pris place, entre dans le parc qui entoure la maison appartenant à la famille de M<sup>me</sup> Durnal depuis des années. Dadou ne regarde pas le jardin qu'il aurait tant admiré un autre jour, ni la grande forêt si proche. Non, il cherche où peuvent être P'tit Mé et la roulotte. La voiture s'arrête devant la maison et il n'a rien découvert.

Le jardinier et le valet de chambre sont là pour porter Guy et M<sup>me</sup> Durnal laisse à Nurse le soin de s'occuper du petit malade. Elle prend la main de Dadou et se dirige vers le bois, sachant où trouver la roulotte. Elle a posé une question au jardinier et Dadou a bien entendu la réponse : « Ça ne va pas. » Est-ce de P'tit Mé qu'il s'agit ? Ah ! comme les jambes du petit garçon tremblent, et quelle difficulté il éprouve à marcher aussi vite que M<sup>me</sup> Durnal !

La roulotte fraîchement repeinte, toute pimpante, est au milieu d'une allée, de grands

arbres l'entourent. Dadou est heureux de revoir sa maison, son nid. Le grand hôtel de Lourdes, palace avec ascenseur et cabinet de toilette bien installé, ne lui a jamais semblé si beau que sa roulotte depuis que M<sup>me</sup> Durnal l'a faite réparer. Il serait bien content s'il n'avait pas entendu ces mots qu'il répète : « Ça ne va pas. » Il a peur, horriblement peur. Est-ce possible que sa P'tit Mé, si vaillante, soit dans son lit couchée, malade, très malade, comme Guy l'a été.

Tenant Dadou par la main, M<sup>me</sup> Durnal monte le petit escalier, sur la terrasse précédant la voiture, elle dit à Dadou :

– Attendez, je vais voir si votre maman ne dort pas et si on l'a prévenue de notre retour.

Doucement, M<sup>me</sup> Durnal ouvre la porte et Dadou aperçoit P'tit Mé, sur son lit, soutenue par des oreillers, une P'tit Mé si changée que Dadou comprend immédiatement qu'elle est très malade, autant que Guy à la maison de santé. Une femme que Dadou ne connaît pas est assise près d'elle. Il n'attend pas, il bouscule M<sup>me</sup> Durnal, traverse en courant la salle à manger et tombe à genoux près

du lit de sa maman ; cette fois c'est plus fort que lui, il sanglote en demandant :

– P'tit Mé, P'tit Mé, qu'est-ce que tu as ?

La malade l'a vu entrer, elle attendait son enfant, elle savait qu'il allait arriver d'un instant à l'autre. Ayant compris qu'aucun médecin ne pouvait la guérir, depuis ce matin elle demandait au Bon Dieu que son cœur ne s'arrêtât pas, ce cœur qui depuis tant d'années lui fait mal, avant l'arrivée de Dadou.

Et le Bon Dieu l'a exaucée. Il est près d'elle son cher petit garçon, revenu avec la maman de Guy, cette maman qui acceptera peut-être de s'occuper de Dadou, car il n'a plus personne sur la terre, ses grands-parents sont morts depuis longtemps et P'tit Mé n'a ni frère ni sœur. Rassemblant ses forces la malade parle :

– Dadou, ne pleure pas, nous n'avons plus beaucoup de temps à être ensemble, et j'ai tant de choses à te dire. M. le Curé est venu cet après-midi, il m'a promis de veiller sur toi, et M<sup>me</sup> Durnal voudra peut-être aussi t'aider à devenir un travailleur, un honnête garçon.

Très émue, M<sup>me</sup> Durnal répond :

– Je l’aiderai, il ne nous quittera pas.

Le visage de P’tit Mé devient si paisible que les larmes de Dadou s’arrêtent, et il regarde sa maman. Elle lui paraît plus belle qu’elle ne l’a jamais été.

– Un travailleur, répète la mourante, un chrétien, un honnête homme. Promets, Dadou, promets de faire toujours ton devoir.

La gorge serrée, les mains jointes, le pauvre Dadou répond :

– Je promets, P’tit Mé, je promets, mais ne laisse pas ton Dadou, emmène-moi avec toi, il ne peut pas rester seul, tout seul dans la roulotte. P’tit Mé, emmène-moi.

La main de la malade cherche celle de son enfant, et avec effort l’approche de ses lèvres. Après l’avoir longuement embrassée elle regarde M<sup>me</sup> Durnal qui comprend cet appel. À son tour elle prend la petite main de Dadou et affirme :

– Je le garde.

Plusieurs fois de suite la mourante répète :

– Merci, merci. Puis hantée par l’avenir de son fils, elle redit encore : Un chrétien, un travailleur, un honnête homme.

Elle essaie de joindre ses mains blanches, si blanches que tout le sang paraît s’en être retiré, et elle ne regarde plus que son enfant.

Près de Dadou M<sup>me</sup> Durnal s’agenouille, tout haut elle se met à prier, et P’tit Mé suit la prière, mais ses forces s’en vont, et au moment où M<sup>me</sup> Durnal dit : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l’heure de notre mort », les yeux de P’tit Mé se ferment pour toujours...

Ce qui s’est passé ce jour-là et les autres Dadou ne sait plus, mais il s’est, tout à coup, trouvé un matin dans une église inconnue entre M<sup>me</sup> Durnal et Nurse, et il assistait à une chose qu’il ne réalisait pas : l’enterrement de P’tit Mé. C’était pour elle qu’on priait, il fallait le croire, mais croire aussi qu’il ne la verrait plus.

Dès qu’il est rentré de l’église et du cimetière il a demandé à M<sup>me</sup> Durnal, bien poliment, de le laisser aller chez lui. Il ne comprenait pas encore tout à fait, il voulait attendre dans la roulotte P’tit



Mé, comme il l'attendait les jours de marché quand il rentrait avant elle. L'attendre, l'attendre, et si elle n'arrivait pas, alors il serait certain que le Bon Dieu l'avait prise avec Lui.

M<sup>me</sup> Durnal a hésité à donner la permission : le retour dans cette roulotte d'où P'tit Mé était partie serait trop douloureux pour l'enfant, mais Dadou insista avec tant de calme et d'une manière si raisonnable qu'elle consentit.

Permission donnée, Dadou s'échappa et se mit à courir de toutes ses forces comme il le faisait à Paris quand, marché fini, il rapportait à P'tit Mé une bonne recette.

Deux par deux il monta les marches du petit escalier, ouvrit la porte, et puis comme la clé était là il ferma cette porte à double tour, ne voulant pas être dérangé. Guy, M<sup>me</sup> Durnal, Nurse, il n'aimait plus personne ; son désespoir le rendait ingrat, il voulait P'tit Mé, sa P'tit Mé, ce n'était pas possible qu'elle l'eût abandonné.

La salle à manger, toute neuve et qui avait à peine servi, était en ordre, et dans la seconde pièce les deux divans, ces lits où P'tit Mé et

Dadou avaient eu tant de plaisir à se coucher, étaient vides, ils attendaient leurs propriétaires.

C'était un mensonge, un cauchemar, Dadou n'était pas à Fontainebleau, dans un parc inconnu, la roulotte se trouvait dans le terrain de la mère Françoise et Pierrot, le copain numéro deux, allait siffler pour appeler Dadou, proposant une partie de billes.

Debout au milieu de la roulotte, Dadou réfléchit, puis il fit quelques pas et s'assit par terre, près du divan où il avait vu sa maman si malade. C'était là qu'elle avait fermé les yeux pendant que M<sup>me</sup> Durnal priait, et elle ne les avait pas rouverts. De cela il se souvenait, et les mots qu'elle avait dits, il les entendait encore : « chrétien, honnête homme, travailleur ».

Dadou savait ce que ces trois mots voulaient dire, mais sans P'tit Mé ces mot-là étaient trop grands pour lui. Jamais tout seul il ne pourrait devenir un chrétien, un honnête homme, un travailleur. P'tit Mé n'avait pas pensé à cela en l'abandonnant.

Il se jeta sur le divan et, dans une colère

douloureuse, il appela celle qui était partie, lui reprochant son abandon, oubliant que notre vie ne nous appartient pas, et qu'un autre la dirige. Il pleura longtemps, longtemps. Il entendit qu'on frappait à la porte de la roulotte, il n'ouvrit pas, il voulait être seul avec son chagrin ; seul, car ce chagrin M<sup>me</sup> Durnal, l'Anglaise, Guy, ne pouvaient le partager. Ils avaient à peine connu P'tit Mé, ils ne l'aimaient pas, alors ils ne pouvaient la regretter.

Ses larmes finirent par s'arrêter, ses sanglots qui lui déchiraient la poitrine s'apaisèrent, la figure gonflée, les yeux rouges et meurtris, il quitta le divan où P'tit Mé se trouvait si bien. Il vint dans la salle à manger et s'assit sur une chaise, près de la table toute neuve qui avait remplacé celle que trois pieds rendaient bancal et là, il réfléchit.

Cette fois, c'était fini, P'tit Mé ne reviendrait plus. Dadou, son Dadou, avait pu pleurer si longtemps sans qu'elle accourût pour le prendre dans ses bras et le consoler, cela disait mieux que tout ce qui était arrivé. Dadou était devenu un

orphelin, et il allait falloir maintenant que, tout seul, il gagnât sa vie. Ça serait dur, heureusement que la roulotte était finie de payer et qu'il n'aurait qu'à s'occuper de sa nourriture.

Qu'allait-il faire ? Rester à Fontainebleau, près de Guy, cela lui semblait assez difficile, il ne devait pas y avoir ici des marchés tous les jours, tandis qu'à Paris, on pouvait, chaque matin, travailler. Il faudrait demander à M<sup>me</sup> Durnal de faire reconduire la roulotte dans le terrain de la mère Françoise et là, ayant ses habitudes, il pourrait plus facilement se débrouiller. Il n'y avait pas autre chose à faire, et il fallait bien que Dadou vive, on ne peut pas mourir de faim.

« Mourir », ce mot, le petit garçon le répéta, après tout ce serait une bonne solution, et si le Bon Dieu voulait venir le prendre, comme cela arrangerait les choses ! Mourir, ça ne devait pas être bien difficile quand votre maman vous a précédé chez le Bon Dieu. P'tit Mé avait fermé les yeux et ça avait été fini, mais elle était malade et Dadou ne l'était pas.

Une seconde fois, très fort, on tapa à la porte

de la roulotte et Dadou, qui ne pleurait plus, voulut bien demander :

– Qui est là ?

– Nurse. Pourquoi vous êtes-vous enfermé, insupportable garçon ?

– Je veux qu'on me laisse tranquille.

– Ouvrez tout de suite.

– Non.

– Vous voulez faire de la peine à tout le monde, on en a déjà assez pourtant.

Nurse, Guy, M<sup>me</sup> Durnal, avaient donc aussi de la peine ? et l'idée que dans la grande maison on pleurait P'tit Mé, cela fit du bien à Dadou. Il ouvrit la porte et Nurse, très en colère, entra ; mais quand elle vit le pauvre visage tout gonflé de l'enfant elle n'osa se fâcher.

– Pourquoi restez-vous là ? demanda-t-elle.

– Mais c'est ma maison.

– Vous ne l'habitez plus, vous viendrez chez nous.

– Non.

– Mais si, vous avez un lit préparé dans la chambre de Guy.

– Je n’irai pas.

– Pourquoi ?

– Je veux rester chez P’tit Mé, je coucherai là, ce soir... comme... avant.

– Non.

– Si, Nurse, je vous en prie, on est amis n’est-ce pas, alors vous allez comprendre. Chez nous, dans notre roulotte, je peux encore croire que P’tit Mé reviendra. Je pense à elle, je la vois partout, je sais ce qu’elle faisait, où elle se mettait et je ne l’ai pas tout à fait perdue ; dans la grande maison je ne la retrouverai pas et cela me ferait trop mal. Je coucherai ce soir dans mon lit comme si P’tit Mé était là.

– C’est impossible.

– Pourquoi ?

– Vous pleurerez tout le temps et demain vous serez malade.

– Je ne pleurerai pas.

– Mais vous ne pouvez rester seul dans cette roulotte.

– Pourquoi ?

– Vous aurez peur.

– J’ai l’habitude. Quant P’tit Mé lavait la vaisselle du restaurant, le samedi et le dimanche, elle ne rentrait qu’à minuit.

– M<sup>me</sup> Durnal ne voudra pas.

– Vous lui demanderez, vous lui expliquerez qu’il faut me laisser chez P’tit Mé. Je ne peux pas tout perdre d’un coup.

– Mais vous serez beaucoup mieux dans la chambre de Guy.

– Ce n’est pas ma maison.

– Enfin j’ignore ce que M<sup>me</sup> Durnal va décider, mais Dadou, si vous vous entêtez à rester ici, je viendrai ce soir coucher dans cette roulotte, je ne vous laisserai pas tout seul, non je ne vous laisserai pas tout seul.

Ce que Nurse vient de dire c’est une chose si extraordinaire qu’elle n’en revient pas de l’avoir

dite. Elle, une fille d'Angleterre, offrir à un petit bohémien de venir habiter dans sa roulotte, parce que ce petit bohémien pleure sa maman, ce n'est pas croyable, et pourtant Nurse sait qu'elle viendra. Ce Dadou, cet insupportable gamin, ce petit Parisien, elle s'est mise à l'aimer comme elle n'aurait jamais cru qu'elle pût aimer un petit Français.

\*

Une semaine après l'enterrement de P'tit Mé, un matin où M<sup>me</sup> Durnal écrit dans sa chambre, elle entend frapper à sa porte et, après avoir donné la permission d'entrer, elle regarde qui vient la déranger de si grand matin. Il est sept heures, Guy dort encore, c'est le moment choisi par elle pour régler les comptes de la maison et faire son courrier.

Dadou est là sur le seuil de la porte, vêtu de noir, il semble avoir grandi, et son gentil visage a une expression triste qui ne lui est pas habituelle.



– Bonjour, Madame, est-ce que je vous dérange ?

– Non, mon petit Dadou, mais vous êtes bien matinal aujourd’hui.

– Je me lève toujours quand les oiseaux me réveillent et il y en a beaucoup dans votre jardin. Madame, j’ai quelque chose à vous dire.

– Venez vous asseoir près de moi, je vous écoute.

– Madame... d’abord je voudrais que vous ne me disiez plus vous, ça me gêne, et ça m’empêche de vous parler.

– C’est entendu.

– Alors, je suis venu vous dire que je serai raisonnable, je coucherai, si vous le voulez, dans la grande maison parce que... parce que Nurse ne peut pas toujours rester dans la roulotte ; je sais qu’elle a fait cela pour moi et qu’elle n’aime pas notre maison.

– C’est très bien, Dadou.

– Et puis, Madame, je veux vous dire aussi que je ne coucherai pas longtemps dans la grande

maison. Faut que je travaille, vous me comprenez, et ce n'est pas ici que je peux travailler.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Faut que je m'en retourne, Madame, la roulotte et moi dans le terrain de la mère Françoise, je ferai les marchés le matin et l'école l'après-midi, P'tit Mé voulait que j'aille à l'école, j'irai, et puis je veux apprendre des choses que je ne sais pas. Quand je serai grand j'aurai besoin de les savoir, la maîtresse me l'a bien expliqué.

– Mais, Dadou, demande M<sup>me</sup> Durnal surprise, tu ne veux donc plus rester avec Guy ?

– Je ne peux pas, Madame.

– Pourquoi ?

– J'ai pas de sous, Madame, et il faut que j'en gagne. Ça coûte cher de manger tous les jours.

– Mais ici tu n'as pas à t'occuper de cela.

– Pourquoi donc ?

Les yeux du petit garçon interrogent et ces yeux sont si fiers que M<sup>me</sup> Durnal comprend que

l'enfant n'acceptera pas facilement son hospitalité.

– Je suis là, Dadou, pour toutes ces questions. Guy et toi, c'est pareil.

– Non, Madame. Guy, c'est votre petit garçon, moi je ne vous suis rien.

– Tu es mon petit ami.

– Ce n'est pas la même chose.

– Mais enfin, Dadou, que veux-tu donc faire ?

– Travailler, faire les marchés... comme avant.

– Ce n'est pas possible.

– Pourquoi ?

– Un petit garçon de huit ans...

– J'aurai neuf ans le mois prochain.

– C'est la même chose, un petit garçon de neuf ans ne peut habiter seul, tu as déjà vu des enfants tout seuls dans une maison ?

– Mais quand ils n'ont plus de papa ni de maman, alors qu'est-ce qu'on en fait ?

M<sup>me</sup> Durnal ne dira pas ce qu'on en fait, c'est

trop triste. Les petits enfants qui n'ont plus de parents sont envoyés à l'Assistance Publique, ils deviennent des numéros qu'on place à la campagne dans les fermes où ils n'ont pas toujours de bons patrons. Jusqu'à vingt et un ans ils appartiennent à cette Assistance et doivent rester où ils ont été placés. M<sup>me</sup> Durnal reprend :

– Quand les enfants n'ont plus de papa ni de maman le Bon Dieu leur envoie quelquefois une amie, et cette amie s'occupe d'eux jusqu'à ce qu'ils soient grands. Dadou, tu ne veux pas de la maman de Guy pour amie ?

– Si, je suis même bien content, mais... Dadou ne sait comment exprimer sa pensée.

– Mais... achève, Dadou.

– Je ne veux pas que ce soit vous qui gagniez les sous pour ma nourriture.

– Dadou, j'ai beaucoup de sous, ne t'inquiète pas de cela.

– Où les prenez-vous ?

– J'ai eu un papa et une maman qui m'en ont beaucoup donné.

– Pour vous et pour Guy.

– Et aussi pour tous les petits garçons qui, comme toi, en ont besoin.

Cette réponse ne satisfait pas Dadou. P'tit Mé lui a recommandé d'être un travailleur.

– Moi je veux travailler.

– Tu travailleras quand tu seras plus grand.

– P'tit Mé ne l'a pas dit.

– P'tit Mé a pris la main de Dadou et l'a mise dans la mienne, elle le donnait à moi, ne crois-tu pas ?

À ce souvenir les yeux du petit garçon se remplissent de larmes.

– Si, répond-il, mais P'tit Mé ne voulait pas que je sois un fainéant.

– Mais tu travailleras, Dadou, tous les jours avec Guy. Il travaille bien mieux quand tu es là.

– L'école, l'après-midi, ça va, mais le matin je pourrais peut-être faire les marchés, et je vous rapporterais les sous comme à P'tit Mé.

M<sup>me</sup> Durnal comprend que Dadou n'acceptera

pas de ne rien faire, il est fier, il veut gagner sa vie et ne pas tout lui devoir.

– Écoute, Dadou, tu pourrais le matin travailler avec le jardinier, il est un peu âgé et a besoin d'un aide ; je crois que cela t'intéresserait de voir comment on fait pousser les légumes et les fleurs.

La figure de Dadou s'éclaire.

– Je veux bien, mais je serai payé à l'heure comme P'tit Mé était payée.

M<sup>me</sup> Durnal ne peut s'empêcher de sourire, et pense que Dadou est vraiment un petit garçon très pratique.

– Oui, vingt sous l'heure, cela te plaît-il ?

Dadou calcule :

– Vingt sous, dit-il, je peux faire cinq heures le matin, ça fera cent sous, je vous les donnerai, Madame, pour le bifteck, les pommes de terre, le pain, pour tout ce que je mange, enfin. Ça va-t-il ?

M<sup>me</sup> Durnal ne sourit plus, elle admire cet enfant de huit ans qui veut gagner sa vie, il est

fier et courageux, deux des plus belles qualités humaines !

– C’est entendu, mon petit Dadou, tu commenceras quand tu voudras.

– Demain matin, Madame, et ce soir, à cause de Nurse qui a été si gentille, je coucherai dans votre maison, mais la roulotte de P’tit Mé on n’y touchera pas, et chaque fois que je serai libre je pourrai y aller, vous le permettrez, Madame ?

– Mais oui, mon petit Dadou.

– Et vous voudrez bien que Guy vienne, nous voulons travailler là à notre avion, celui qui marchera avec des ailes remuantes comme celles des oiseaux. P’tit Mé sera contente de voir Guy avec moi dans notre roulotte.

– C’est promis, Dadou.

Et attirant vers elle le petit garçon, M<sup>me</sup> Durnal l’embrasse tendrement en lui disant :

– Reste ce que tu es, mon petit Dadou, et je remercie le bon Dieu que tu sois l’ami de Guy.

Et dans les bras de M<sup>me</sup> Durnal, Dadou dit sa grande inquiétude :

– Vous m’aidez, Madame, à être un chrétien, un travailleur, un honnête homme ; j’ai promis, vous savez, et ça me semble si difficile.

– Je t’aiderai, Dadou, et toi tu aideras Guy à être comme toi : un chrétien, un travailleur, un honnête homme.

Et avec un sourire qui éclaire son petit visage triste, Dadou répond :

– À deux, vous verrez, tout cela sera facile. Quand Guy marchera, on fera de grandes choses tous les deux.

– Guérira-t-il ? dit M<sup>me</sup> Durnal avec tristesse.

Cette fois les rôles sont changés. C’est Dadou qui met ses bras autour du cou de M<sup>me</sup> Durnal, et il l’embrasse avec tout son cœur.

– Il guérira, j’en suis sûr. P’tit Mé est chez le Bon Dieu et elle verra sûrement la Dame de Bernadette ; alors la Dame ne l’oubliera plus, Guy guérira.

C’est sur cette affirmation que Dadou quitte M<sup>me</sup> Durnal, la conscience en paix.



\*

La vie de Dadou s'est arrangée comme il avait voulu. À six heures, tous les matins, il est dans le jardin, et le jardinier trouve que ce petit aide, plein de bonne volonté, est débrouillard et adroit ; il fait de ses mains tout ce qu'il veut, mais il semble être spécialement doué pour la mécanique.

Dès qu'un instrument est détraqué, Dadou réclame d'aller à l'atelier pour le réparer. Et le mécanisme de la tondeuse, qui joue toujours de mauvais tours au jardinier, ne se détraque plus depuis que Dadou l'a lui-même remonté.

Dadou a expliqué au jardinier que dans le terrain de la mère Françoise il y avait un hangar où on réparait les voitures. Bien souvent il avait regardé les mécaniciens travailler et, sans s'en douter, il avait appris. Cela lui servait pour construire l'avion qui devait voler avec des ailes mobiles et dont Guy serait le pilote.

Toutes les semaines Dadou touchait sa paye,

et chaque fois, il remettait l'argent à M<sup>me</sup> Durnal qui l'acceptait. Dadou aurait été très malheureux si elle avait refusé ; il était content de gagner des sous pour sa nourriture, ainsi il n'était pas un mendiant recueilli par charité. Il travaillait chez une amie, c'était une chance qu'on n'avait pas souvent. Et il remerciait tous les jours le Bon Dieu de lui avoir fait rencontrer Guy et sa maman.

L'après-midi, c'était l'école : un professeur venait de Fontainebleau faire travailler les enfants et, à deux, tout paraissait amusant. Dadou entraînait Guy et Guy entraînait Dadou. Jamais on n'avait plus besoin de se fâcher pour que les leçons fussent apprises et les devoirs faits.

Quand l'école était liquidée, comme disait Dadou, ils avaient le droit de jouer ; alors on portait Guy dans la roulotte. S'il faisait beau on installait la planche sur la terrasse et là, tous les deux, travaillaient à leur avion.

La roulotte était devenue leur atelier. Un cher atelier où on enfermait les trésors ; les trésors, c'étaient les ailes remuantes que sans cesse ils

recommençaient, car ils n'arrivaient pas à leur donner la mobilité de celles des oiseaux. Copier ce que le Bon Dieu a fait c'est bien difficile, et ils s'en rendaient compte tous les jours.

Quelquefois les petits garçons, très pris par leur travail, demandaient la permission de dîner dans la roulotte, et quand cette permission était accordée, on s'occupait du dîner. Comme Dadou l'avait fait si souvent, il allumait le petit fourneau et lui-même cuisait les légumes qu'il demandait au jardinier. Avec du lait et des œufs frais de la basse-cour, devant Guy émerveillé, il faisait une crème à la vanille. Quand le tout était réussi on invitait M<sup>me</sup> Durnal et Nurse ; et ces dîners à quatre, pris sur la terrasse, étaient pour les enfants les plus joyeux repas. Guy dévorait la cuisine de Dadou, la trouvant bien meilleure que celle du cuisinier de maman.

Quand le soir venait et qu'il fallait aller se coucher, Dadou trouvait toujours un prétexte pour rester le dernier dans sa roulotte. Il voulait y faire sa prière pour parler un peu avec P'tit Mé. Il lui racontait les incidents de sa journée, s'accusait

de ses petites fautes et lui promettait d'être meilleur. Il terminait sa prière en lui demandant de ne pas oublier son ami.

La guérison se faisait attendre. Pourtant Guy engraissait, n'avait plus de fièvre, mais on ne parlait jamais de le faire quitter la vilaine planche où il devait être si mal.

Septembre est venu : la forêt commence, dit Dadou, à changer de robe. Et le petit Parisien s'extasie de voir qu'une forêt peut avoir des robes différentes pour toutes les saisons : vert clair au printemps, vert foncé l'été ; l'automne jaune et rouge, et l'hiver toute noire. Que de choses il a découvertes dans cette forêt. Jamais il n'aurait cru qu'elle pouvait offrir des amusements si différents. Pour les aventures, les énormes pierres sont un décor unique ; les Peaux-Rouges, en Amérique, ne peuvent en avoir de plus belles. Il y a des plateaux sablonneux, bien découverts, qui peuvent servir de champ d'atterrissage et de départ pour les avions ; il y a des fleurs de toutes sortes et des fruits délicieux, ces mûres que les abeilles défendent et qui sont si bonnes à manger.

Guy se rend bien compte que jusqu'à l'arrivée de Dadou il ne s'était jamais aperçu de tout ce qu'une forêt peut vous offrir. Autrefois, pendant les promenades, toujours fatigué, il fermait les yeux, ne regardant pas, ne cherchant pas ; son état maladif en était la cause. Depuis que sa santé s'était améliorée, il trouvait tout différent. Et avec Dadou qui, lui, ne connaissait rien, il avait découvert les merveilles que contient une forêt.

Un jour de septembre, à déjeuner, M<sup>me</sup> Durnal annonce que le médecin de Guy, revenu de vacances, viendra cet après-midi voir son petit malade. Et comme elle s'aperçoit que cette nouvelle attriste son fils, elle ajoute qu'il sera bien étonné des progrès de Guy.

Un peu inquiet, Dadou demande des renseignements :

– Qu'est-ce qu'il va faire le médecin ?

– Examiner Guy.

– Je sais, dit Dadou, j'ai été avec P'tit Mé à un dispensaire. On vous fait tirer la langue au médecin, paraît que ce n'est pas impoli ; et puis

on vous met un téléphone dans le dos et le docteur vous dit tout le temps : « Respirez ». C'est pas difficile, moi j'aurais pu examiner Guy.

– Et que m'aurais-tu dit, Dadou ? demande M<sup>me</sup> Durnal.

– Qu'il va bien mieux depuis que le médecin ne s'occupe plus de lui !

– Dadou, tu as des idées assez révolutionnaires sur la médecine et les médecins. Il ne faudra pas les dire au docteur de Guy.

– Soyez tranquille, Madame, je me tairai. Mais qu'est-ce que nous allons manquer, aujourd'hui ? Est-ce l'école ou l'atelier ? L'école ce serait regrettable, mais l'atelier c'est impossible ! Nous avons presque trouvé le moyen de faire marcher les ailes de notre avion et quand nous aurons tout à fait trouvé, on sera de grands inventeurs ! N'est-ce pas, Guy ?

Moins affirmatif, Guy rappelle qu'on n'a pas encore trouvé. Et Dadou affirme à M<sup>me</sup> Durnal qu'un jour leur avion étonnera tous les constructeurs. Sans moteur, sans essence, rien

qu'avec des ailes, il s'en ira dans le ciel où on voudra. Ce jour-là, Guy et Dadou seront des hommes, comme Lindberg ; et on pavoisera tout Fontainebleau en leur honneur !

Dadou aime la gloire. M<sup>me</sup> Durnal le lui dit et il répond que la gloire ça rapporte à la France et que Guy et lui sont des Français qui veulent lui en donner beaucoup.

À trois heures, comme les petits garçons sont dans la salle d'étude, – une salle bien aérée par deux larges portes-fenêtres donnant sur le jardin, – Nurse vient demander au professeur de bien vouloir terminer sa leçon, le docteur vient d'arriver. Sa consultation sera assez longue et M<sup>me</sup> Durnal désirant qu'il examine les deux enfants, aujourd'hui ils ne pourront plus travailler.

Le professeur accepte de leur donner congé, et dès qu'il s'en est allé, M<sup>me</sup> Durnal arrive avec le médecin.

Dadou s'est mis près de la voiture de son ami. Il reconnaît le docteur, c'est celui qui venait à la Maison de Santé pour dire toujours que Guy

n'allait pas. Est-ce qu'il va recommencer aujourd'hui, alors qu'on est si tranquille et que tout va bien ?

À quoi ça sert les médecins ? Quand on est seulement un peu malade, on guérit bien tout seul, et quand on l'est vraiment, comme P'tit Mé, et que le Bon Dieu vous appelle au Paradis, c'est pas eux qui vous empêchent d'y aller. Alors pourquoi viennent-ils vous ennuyer avec de grands airs importants comme s'ils savaient quelque chose ?

– Bonjour, Guy, bonjour, bonhomme ! Mais vous avez tous les deux de superbes mines, on ne vous reconnaît plus ni l'un ni l'autre. Qu'avez-vous donc fait cet été ?

Et bien que Dadou ait promis de ne pas parler, il ne peut s'empêcher de répondre :

– On a travaillé pardi, on est des constructeurs !

– On a construit quoi ? demande le docteur, amusé par ce gamin qui paraît disposé à lui tenir tête.



– Un avion comme personne n'en a jamais fait.

– C'est parfait. Et si ce sont ces travaux qui vous donnent des mines pareilles, continuez-les.

– On en a bien l'intention, reprend Dadou.

– Alors, monsieur le fabricant d'avions, avance ici. Je t'examinerai avant ton camarade.

La main posée sur la voiture de Guy, Dadou reste où il est.

– Je ne suis pas malade.

– Tant mieux, je le constaterai. Allons viens, sois assuré que je ne te ferai pas de mal.

– J'ai pas peur, répond Dadou vexé, mais c'est pour Guy que vous venez.

M<sup>me</sup> Durnal se décide à intervenir.

– Pour toi aussi, Dadou, je désire que le docteur se rende compte de ton état de santé, tu ne vas pas discuter et faire perdre son temps au docteur.

Dadou ne résiste jamais à M<sup>me</sup> Durnal, c'est comme si P'tit Mé parlait.

– Je veux bien, Madame.

Et, docilement, il s’approche du médecin.

Ce qu’il avait prévu arrive : il faut se déshabiller, tirer la langue, permettre qu’on vous regarde la gorge, les dents et respirer à fond quand on a le téléphone sur le dos.

– Tu vas très bien : bonne nourriture, grand air, et à dix-huit ans tu seras un gaillard qui n’aura peur de rien. Gymnastique respiratoire tous les matins, c’est la seule chose que je t’ordonne, tu vois que je ne suis pas bien méchant.

Et en se rhabillant Dadou répond :

– J’ai pas dit que vous étiez méchant.

– Non, mais tu avais l’air de trouver ma visite plutôt ennuyeuse.

– C’est pas vous qui êtes ennuyeux, explique Dadou, mais quand vous venez j’ai toujours peur que la maladie revienne, c’est la maladie qui est méchante et ennuyeuse.

– Très bien, dit le docteur en riant, tu t’expliques à ta manière et j’aime cela ; à ton

camarade, maintenant.

L'examen de Guy c'est tout autre chose, et cet examen est habituellement si douloureux que le petit malade le redoute. Malgré lui, quand il voit approcher le docteur, son visage change de couleur.

– Vous allez regarder mon dos ? demande-t-il avec crainte.

– Mais oui, mon petit bonhomme, et je ne te ferai pas de mal, je te le promets.

Guy se souvient et, tristement, répond :

– Vous me le promettez toujours et chaque fois vous me faites mal.

– Allons, un peu de courage, tu es un grand garçon, maintenant.

Rhabillé, Dadou est venu se remettre près de la voiture de Guy et lui dit :

– N'aie pas peur, je suis là.

– Dis donc, toi, mon bonhomme, tu ne vas pas me sauter dessus, tu as l'air d'un jeune chien décidé à défendre son maître !

– C’est pas mon maître, c’est mon copain, et je ne veux pas qu’on lui fasse mal.

Presque sévèrement, le docteur regarde Dadou et lui dit :

– Et si ce mal est nécessaire pour lui faire du bien ?

Dadou réfléchit, puis il répond :

– Alors nous deux on le supportera.

– C’est parfait, je vois que tu es un garçon raisonnable.

Nurse et M<sup>me</sup> Durnal déshabillent Guy qui, résigné, se laisse faire. Avec le même téléphone le docteur l’ausculte, et après une auscultation longue, minutieuse, il dit que les poumons et le cœur sont en parfait état : aucune inquiétude de ce côté-là.

M<sup>me</sup> Durnal sourit, mais c’est un pauvre sourire si craintif, que Dadou s’en apercevant ne peut s’empêcher de lui dire :

– Ça va et ça ira tout à fait bien.

L’examen des jambes c’est ce que le malade

redoute le plus ; chaque fois que le docteur veut essayer de les lui lever il ressent des douleurs affreuses dans le dos. Malgré lui il tremble en voyant les mains du docteur s'approcher de ses chevilles.

– Pas trop vite, supplie-t-il, pas trop haut.

– Laisse faire, dit Dadou, faut bien que le docteur se rende compte que tu es guéri.

Un grand silence. M<sup>me</sup> Durnal et Nurse attendent les cris de Guy, ses cris perçants, si douloureux, qui suivent tout examen. Le docteur a pris la jambe droite à la hauteur de la cheville et, lentement, avec la plus grande douceur, il commence à lever le membre, attendant, lui aussi, le cri indiquant que le mal est toujours là.

La jambe est à quelques centimètres de la planche et Guy n'a pas encore réagi. Son petit visage anxieux prouve qu'il attend l'élancement pour protester et supplier qu'on le laisse tranquille. Maintenant la jambe est plus haute, et le malade ne ressent rien. Que se passe-t-il ? Il ne comprend pas, son dos ne lui fait aucun mal, on dirait que personne ne touche à sa jambe.

Aussi étonné que le malade le docteur repose le membre droit puis, sans dire un mot, il saisit la jambe gauche, et moins doucement, cette fois, il lui fait faire le même mouvement. Aucun cri de Guy n'arrête ce second examen. Maintenant ce sont les deux jambes à la fois que le docteur élève, puis il les écarte et Guy reste impassible, ne comprenant pas lui-même pourquoi il ne ressent aucune douleur.

Visiblement anxieux, d'une voix brève, le médecin demande :

– Une épingle.

Nurse la lui donne et voici qu'il commence à piquer les jambes de Guy en lui demandant :

– Sens-tu que je te pique ?

Dadou n'en revient pas, peut-on faire une chose pareille à un malade pour s'assurer de sa guérison ? Ah ! si Dadou n'avait pas promis à M<sup>me</sup> Durnal d'être sage, il arracherait au docteur cette épingle.

– Sens-tu que je te pique ? Réponds donc, répète le docteur impatienté.

– Mais je sens très bien, seulement ce sont des piqûres qui ne font pas mal.

– Heureusement, s'écrie Dadou.

Le docteur n'a plus le même calme ni la patience qu'il avait au début de l'examen. Il commande à Nurse, d'un ton qui n'admet aucune discussion :

– Mettez-moi cet enfant sur le ventre.

– Cela lui fait très mal, répond l'Anglaise. Et le méchant docteur ose dire :

– Mettez-le quand même.

M<sup>me</sup> Durnal laisse faire, Dadou n'en revient pas. Guy redoute cette position, dès qu'il essaie de relever la tête tout son dos lui fait mal, et il sait bien que le docteur va recommencer l'examen des jambes. Pauvre Guy ! tant de médecins ont examiné son dos qu'il connaît toutes les péripéties des consultations.

– Écoute-moi bien, Guy, dit le docteur, tu vas essayer seul de lever tes jambes l'une après l'autre, c'est un grand effort que je te demande, mais si important, que tu dois vouloir. Tu as de la

volonté, je le sais, même si cela te fait mal, très mal, essaie.

Guy hésite, il n'ose, ce dos dont il ne souffre plus l'a tant fait souffrir que tout mouvement pouvant éveiller les douleurs d'autrefois l'épouvante. Mais Dadou est là, du moment que le docteur ne pique plus les jambes de Guy il faut lui obéir. Mettant sa tête près de celle de son ami il lui dit tout bas :

– Allons-y, mon vieux, faut qu'on s'assure de ta mécanique, c'est toi qui seras le pilote de notre avion, alors si tes jambes ne marchaient pas, impossible de piloter. Une, deux, trois, en avant.

Et Guy obéit à la petite voix qui rappelle la belle espérance. Avec difficulté, il y a si longtemps que ses muscles ne se sont contractés, il essaie de soulever une jambe, il attend pour s'arrêter le coup de couteau qui traverse habituellement tout son dos. Rien, il ne ressent rien, la jambe est lourde, mais seul il la lève.

– L'autre, ordonne le docteur. Et Guy peut obéir.



– Les deux ensemble.

Le mouvement est fait, lentement, mais il est fait.

– Mon marteau, crie le docteur.

Et Dadou voit que Nurse met dans les mains du médecin un marteau tout brillant. Que va-t-il en faire ? Est-ce pour taper sur Guy ? Avec les médecins il faut s'attendre à tout.

– Tiens-toi tranquille, répond le docteur, et tu m'avertiras quand tu ressentiras la plus petite douleur. Je te permets d'être douillet.

Et voici que Dadou, stupéfait, voit le docteur taper sur le dos de Guy là où on a une quantité de petits os qui forment comme un chapelet.

– As-tu mal ? As-tu mal ? Réponds donc !

– Mais non, docteur. Je sens bien que vous tapez avec votre marteau mais ça ne me donne pas d'élancements. Non, je n'ai pas mal, non, pas du tout.

– Ah ! mon gaillard, reprend le médecin, je n'en reviens pas, non je n'en reviens pas, trois mois seulement et tu n'es plus le même. Écoute,

Guy, tu es courageux, et puis ce bonhomme-là t'aidera, on va te mettre debout et si tu tiens tu essaieras de marcher.

– Quitter ma planche ! s'écrie Guy, non, je ne peux pas, je vais tomber.

– Je suis là, reprend le docteur, et je ne te laisserai pas tomber. Je ne trouve plus rien dans ton dos, alors pourquoi ne marcherais-tu pas ? Allons, c'est décidé, je te sors de ta planche.

Debout, très pâle, si peureuse, M<sup>me</sup> Durnal dit :

– Il n'y a pas de danger, docteur, vous en êtes sûr ?

– Est-ce prudent ? murmure Nurse.

– Ne discutons pas je vous prie, je suis là, je prends toutes les responsabilités. Viens, Guy.

Sur la planche le docteur se penche. Dadou se recule un peu : il est comme M<sup>me</sup> Durnal et Nurse, il a peur qu'on casse Guy tout à fait.

Posé sur ses pieds, le petit malade se plaint :

– Ça tourne autour de moi, je ne suis pas solide.

– Je m'en doute, mais ferme les yeux un instant et ton vertige passera. Cela va mieux ?

– Oui, maintenant, rien ne tourne plus.

– Appuie-toi sur tes pieds, n'aie pas peur, je ne te lâche pas ; on va faire ensemble quelques pas. Tu ne sais plus, c'est naturel, tu es comme un petit bébé auquel on apprend à marcher. Dadou, viens ici, tout à côté de ton ami. Guy, mets ton bras autour de son cou, appuie-toi sur ses épaules. Une, deux, nous commençons.

Guy hésite, ah ! comme il hésite, mais Dadou, à côté de lui, répète :

– Une, deux, mon copain, une, deux.

Et Guy avance une jambe, puis l'autre.

– Madame Durnal, s'écrie le docteur, allez vous mettre à l'extrémité de la pièce et ouvrez les bras, je vous amène un petit garçon qui n'est plus malade, chaque jour il pourra marcher un peu, et dans quelque temps on remisera au grenier planche et voiture.

M<sup>me</sup> Durnal obéit à la voix triomphante qui commande, mais elle doute encore, elle ne peut

croire à la guérison de son enfant. Il y a des années que les médecins, avec tous les ménagements possibles, lui ont dit que Guy serait toute sa vie un infirme. Mais pourtant il vient vers elle, le docteur ne le soutient plus, et quand il ne reste que quelques pas à faire pour être dans les bras de sa maman, Dadou est repoussé et Guy, seul, rejoint M<sup>me</sup> Durnal.

Quelle émotion ! M<sup>me</sup> Durnal pleure, son fils aussi, et Nurse qui n'aime pas montrer sa sensibilité, rassemble les vêtements de Guy pendant que, tout content, le médecin se frotte les mains.

– De la patience, dit-il, le grand air, une bonne nourriture, des soins intelligents, avec cet ensemble de choses on guérit les plus redoutables maladies. Vous voyez, Madame, que j'avais raison de vous dire qu'il faut toujours espérer. Je crois que Guy, maintenant, ne vous donnera plus de soucis.

Près de ce médecin triomphant, Dadou s'approche : il y a des injustices qu'on ne peut laisser faire.

– Monsieur le Docteur, vous avez dit la vérité, Guy est guéri ?

– Oui, mon petit bonhomme.

– Et vous croyez que vous êtes pour quelque chose dans sa guérison ?

– Mais ne sais-tu pas qu’il y a six ans que je soigne ton ami ?

– Possible, mais c’est pas vous qui l’avez guéri. J’étais à la Maison de Santé et j’ai idée qu’à ce moment-là vous et votre camarade vous ne saviez pas quoi faire. Alors M<sup>me</sup> Durnal et moi on a parlé à la Vierge de Lourdes et puis on a été la voir, et P’tit Mé, qui est au ciel, s’est occupée aussi de la guérison de mon copain. C’est un miracle, Monsieur le Docteur, et je tiens à vous dire avec politesse que c’est pas vous qui l’avez fait.

Le docteur regarde ce bout d’homme qui lui rappelle des choses qu’il était en train d’oublier. C’est vrai, au printemps dernier, à la Maison de Santé, lui et son camarade, comme dit Dadou, avaient condamné le petit Durnal, il ne devait pas

guérir, et s'il sortait de la crise qu'il traversait, toute sa vie il ne serait qu'un infirme.

Ce diagnostic, lui et d'autres médecins l'ont fait, aucun d'eux ne croyait à une guérison possible, et voilà que l'enfant condamné n'a plus trace de, maladie. Dadou a parlé de miracle, il a raison, mais ce miracle-là aucun homme ne pouvait le faire.

– Tu dis la vérité, gamin, la guérison de ton ami ne nous appartient pas.

Et content, Dadou précise :

– Je le savais bien.

Par prudence, Guy est recouché sur sa planche. Demain il la quittera une heure, il marchera un peu plus qu'aujourd'hui et, dans une huitaine de jours, il pourra se promener avec son camarade dans le jardin. Mais il devra rester à la campagne, près de la forêt, le plus longtemps possible, et tout ira bien.

M<sup>me</sup> Durnal ne réalise pas encore que son fils est guéri, elle veut des explications, des précisions et emmène le docteur pour

l'interroger ; l'affreuse maladie ne peut-elle pas revenir ?

Nurse va chercher le goûter, toutes les émotions ont dû donner faim aux enfants : elle-même a été si bouleversée qu'une tasse de thé, réconfort de toute Anglaise, lui semble indispensable pour lui rendre son équilibre habituel. Guy pouvant marcher, Guy guéri, c'est pour elle une chose imprévue.

Les deux enfants restent seuls et leur joie, si profonde, les rend silencieux. Dadou a les jambes comme cassées, il s'est assis près de la voiture de son ami, cette voiture qui, dans huit jours, sera au grenier. Guy a les yeux tournés vers le jardin, ce jardin où bientôt il se promènera, comme tout le monde, dans les allées. C'est si beau que ce n'est pas croyable, et il faut qu'on le lui dise encore une fois.

– C'est vrai, Dadou, n'est-ce pas, c'est bien vrai, demain je pourrai marcher comme j'ai marché aujourd'hui, je suis guéri, tout à fait ?

– Qu'est-ce qui te prend, tu vas croire que M<sup>me</sup> la Vierge t'a rendu tes jambes pour un jour

seulement. Tu es fou, un miracle, tu sais, ça dure.

Lentement, Guy répète :

– Un miracle ! Ah ! Dadou, comme il va falloir bien dire merci.

– Sûrement, ce soir on fera une longue prière chez nous, dans la roulotte, parce que tu sais, P'tit Mé a su s'occuper de ton histoire.

– Oui, on priera bien ce soir, mais si tout de suite on faisait une prière ?

– Laquelle ?

– Pas une apprise, une à nous, une qui dirait merci.

– Ça va, j'ai compris.

Près de la voiture Dadou s'agenouille, mains jointes et paupières closes afin de prier avec plus de ferveur :

– Merci, Madame la Vierge, de nous avoir écoutés, merci d'avoir guéri mon copain numéro un, ses jambes que vous lui avez rendues lui serviront à travailler. Je vous promets d'être toujours sage, et de ne plus faire enrager Nurse,



et quand on sera devenus des aviateurs on emmènera dans notre avion les grands malades à Lourdes pour que vous les guérissiez. Merci, Madame la Vierge, on vous jure d'être, comme P'tit Mé l'a recommandé, des chrétiens, des travailleurs, des honnêtes hommes.

\*

Dix ans ont passé, dix ans pendant lesquels Guy et Dadou ont continué à travailler ensemble, gardant l'un pour l'autre cette affection de leur enfance, affection qui leur a donné bien des joies.

Redoutant toujours une rechute de la maladie de Guy, le médecin avait conseillé à M<sup>me</sup> Durnal de rester à la campagne pendant toute la croissance de son fils, et M<sup>me</sup> Durnal s'était installée à Fontainebleau,

Deux mois par an, les mois de brouillards, elle emmenait les enfants à Neuilly, mais privés de leur atelier, la roulotte, ils n'aimaient pas beaucoup ces séjours dans la capitale. Ils en

profitaient pour travailler davantage et pour aller voir les constructions de leurs concurrents, car leur rêve de petits garçons continuait : ils apprenaient tous les secrets de la mécanique et cherchaient toujours le moyen de fabriquer un avion qui, grâce à des ailes mobiles, se passerait de moteur, de ces vilains moteurs qui troublent la paix du ciel.

Chaque année ils ont été à Lourdes, visite de gratitude qu'ils aimaient. Guy avait revu la piscine où on l'avait plongé, la grande Esplanade où il avait reçu la bénédiction du Saint-Sacrement, avec Dadou il avait pu faire la procession dans la montagne, et chaque fois, recueilli, il disait sa gratitude à cette Vierge qui avait bien voulu se pencher vers lui pour le guérir.

Nurse avait gardé son caractère toujours un peu difficile, mais elle avait fini par aimer ces petits Français autant qu'elle aurait aimé des enfants anglais et, pour remercier la Vierge de la guérison de Guy, elle avait toujours aidé M<sup>me</sup> Durnal dans les soins qu'elle donnait à Lourdes

aux enfants malades. Pendant les séjours dans cette ville de la prière, deux semaines chaque année, Nurse jamais ne se fâchait : c'était aussi, assurait Dadou, un miracle.

Dix années ont passé et voici qu'un matin de printemps une grosse voiture amène sur l'aérodrome du Bourget M<sup>me</sup> Durnal et Nurse. Ces dix années ne les ont pas beaucoup changées : M<sup>me</sup> Durnal a toujours, comme disait Dadou quand il était petit, de la paille sur la tête et son joli visage. Nurse est aussi mince, seulement il y a dans ses cheveux bruns quelques cheveux gris dont elle n'est pas fière.

Ce matin, les deux femmes sont très émues ; elles viennent voir le départ de l'avion sans moteur, construit par Guy et Dadou ; de grandes ailes, marchant par un mécanisme ingénieux, rendent cet avion pareil à un oiseau.

Cette invention intéresse tous les constructeurs, ils sont déjà sur le terrain, des journalistes, des photographes les entourent, tous attendent le départ de l'avion.

En apercevant ces gens rassemblés pour voir

l'invention de deux gamins – ils ont dix-huit ans – M<sup>me</sup> Durnal ne peut croire que tout ce monde soit venu pour les deux petits comme elle les appelle encore, mais ces deux petits sont des enfants terribles puisque, tout à l'heure, ils vont s'en aller avec leur avion pour un vol d'au moins deux heures.

Réussiront-ils ? reviendront-ils ? Dadou a affirmé à M<sup>me</sup> Durnal, sa seconde maman, que Guy ne courait aucun danger. Lui, a le droit de se casser, mais pas son camarade, son ami, son copain numéro un ; M<sup>me</sup> Durnal ne doit avoir aucune crainte.

Et sur ce terrain où elle attend avec Nurse l'arrivée des deux inventeurs-pilotes, elle se rappelle les paroles de Dadou et se dit, pour avoir du courage, que depuis qu'elle a adopté cet enfant elle ne l'a jamais vu mentir. Mentirait-il aujourd'hui ? non, elle ne peut le croire, il est sûr de la solidité de ses pièces. Mécanicien remarquable, c'est lui-même qui a tout monté, ne voulant laisser à aucun ouvrier la responsabilité de l'avion.

M<sup>me</sup> Durnal veut avoir confiance, mais elle se souvient aussi que les inventeurs sont des gens terribles pour lesquels le danger ne compte pas. Dadou a-t-il seulement pensé qu'il risquait sa vie et celle de Guy dans cet essai qu'ils vont faire ? Petits ou grands les enfants causent bien des soucis et leurs mamans sont toujours de pauvres femmes qu'il faut plaindre.

Comme sept heures sonnent, heure fixée pour le départ, un hangar s'ouvre et un avion tout blanc, un avion qui a la silhouette d'une énorme mouette, apparaît ; derrière, M<sup>me</sup> Durnal voit les deux jeunes aviateurs. Ils ont la même combinaison de cuir blanc et leurs têtes nues, une blonde, l'autre brune, se lèvent pour regarder le ciel.

On ne peut pas désirer un plus joli temps, le soleil qui vient à peine de se lever a laissé le ciel rose, aucun nuage, pas de vent, un temps de Fête-Dieu.

Pendant que les mécaniciens s'affairent autour de l'avion, les jeunes gens viennent vers les groupes qui attendent dans l'espace réservé au

public et, dès qu'ils approchent, constructeurs, journalistes, photographes, veulent s'emparer d'eux. Mais le grand jeune homme brun ne le permet pas, il écarte les importuns et tous deux se dirigent vers M<sup>me</sup> Durnal et Nurse qui, un peu à l'écart, les regardent venir.

La voix joyeuse de Dadou les salue.

– Bonjour, les deux dames qui n'ont pas peur de se lever de bonne heure, vous allez voir le départ et le retour. Le départ, les spectateurs seront tous incrédules, mais le retour dans deux heures, avec kilomètres enregistrés, sera le triomphe de notre avion. Vous verrez, les deux dames, comme ce sera beau. On a fini à minuit. C'est Guy, lui-même, qui a peint le nom de notre avion en lettres bleues. P'tit Mé, ça se détache superbement sur le blanc et ce nom-là nous portera bonheur. On a dormi six heures sans se retourner, on est en pleine forme, n'est-ce pas, Guy ?

– Je suis très bien, pas fatigué du tout, dans deux heures nous serons là et nous aurons parcouru plus de deux cents kilomètres. Hier les

ailes de notre avion nous ont donné toute satisfaction. À bientôt maman, à bientôt Nurse.

Deux gros baisers à chacune, et comme l'émotion est grande Dadou trouve qu'il faut s'en aller bien vite.

– En route, mon copain, dans deux heures on sera là avec de la gloire et de la fortune, les constructeurs nous ont déjà fait des propositions qu'on discutera après le vol.

Et prenant la main de Guy, Dadou l'entraîne, et les deux jeunes aviateurs, comme des gamins qu'ils sont encore, courent de toute leur force vers leur avion, appelé P'tit Mé, qui va les emporter dans le ciel.

M<sup>me</sup> Durnal a saisi la main de Nurse et lui dit :

– Allons nous asseoir, j'ai les jambes si peu solides, j'ai peur, j'ai si peur ! Et Nurse, qui n'est pas plus rassurée, affecte de l'être.

– Avec Dadou, dit-elle, il ne faut rien craindre. S'il n'y avait que lui dans l'avion il serait capable de toutes les folies, mais jamais il ne voudra qu'il arrive quelque chose à Guy, il l'aime trop pour

cela. Je suis sûre que lorsqu'il sera dans le ciel avec son infernale machine, il pensera à vous, Madame, et au chagrin que vous auriez s'ils étaient blessés. Il a un grand cœur, Dadou.

Et, tout bas, M<sup>me</sup> Durnal répète :

– Il a un grand cœur.

Sur une terrasse deux chaises sont apportées pour « les mamans » des aviateurs, M<sup>me</sup> Durnal et Nurse peuvent suivre le départ qui se passe aussi bien que Dadou l'avait annoncé, et quand le grand oiseau blanc n'est plus visible, M<sup>me</sup> Durnal dit avec effroi :

– Nurse, maintenant il faut attendre, et pendant deux heures nous ne saurons rien, rien.

– On aura peut-être des renseignements, Madame, ils vont passer au-dessus des villes, on téléphonera.

– Non, je ne veux rien savoir. J'ai confiance. Dadou était si sûr de l'appareil, Guy pilote et, malgré son âge il a tant de sang-froid. J'ai confiance.

Pauvre maman, elle se répète ces mots comme



si cela lui faisait du bien de les entendre.

Nurse approuve et se tait. Elle a, elle aussi, une terrible inquiétude : s'il fallait qu'il arrive quelque chose aux enfants elle ne le pardonnerait pas à M<sup>me</sup> Durnal. Elle lui en veut, elle n'aurait pas dû permettre cet essai, ils n'ont que dix-huit ans, on n'envoie pas dans le ciel, avec une machine inconnue, des gamins de cet âge, des gamins insupportables, mais charmants, et qu'on a eu tant de mal à élever. Il fallait dire non, dès le premier jour, et ne pas permettre à ces petits de passer toutes leurs récréations dans cette roulotte, transformée en atelier, et où ils se trouvaient plus heureux que dans la belle maison de Fontainebleau ou dans l'hôtel de Neuilly.

Ce Dadou, ce petit bohémien comme elle l'appelait autrefois, n'était pas un enfant comme les autres : tout jeune il voulait de la gloire et entretenait Guy de ses folles espérances. Sans lui, Guy aurait été pareil à bien des jeunes gens qui, études finies, ne pensent qu'à s'amuser et à profiter de la fortune de leurs parents. Sans Dadou, on aurait été plus tranquilles, mais

s'amuser et profiter d'une fortune n'ont jamais été des choses très belles, de ces choses qu'on peut admirer, et Nurse, comme toute Anglaise, aime l'audace. Elle sait bien que si les deux aviateurs réussissent elle sera aussi fière que M<sup>me</sup> Durnal, et elle pardonnera à ce Dadou d'être venu troubler une vie qui, sans lui, aurait été beaucoup plus calme, mais certainement moins belle.

Nurse se lève et demande à M<sup>me</sup> Durnal la permission d'aller visiter l'aérodrome, elle ne peut plus rester tranquille.

M<sup>me</sup> Durnal le permet, tout lui est égal : elle attend et ne bougera pas jusqu'à ce que dans le ciel apparaisse l'oiseau blanc. Elle ne veut plus penser, elle prie, elle espère. Résignation de la mère qui a voulu que son fils soit un homme utile et non un de ces jeunes gens, comme on en voit tant, qui, pendant leur jeunesse, gâchent vie et santé parce qu'ils n'ont pas compris que le travail est pour tous obligatoire. Riches ou pauvres doivent se plier à cette loi, certitude de bonheur.

À peine Nurse est-elle sur le terrain que deux messieurs s'approchent d'elle et, après l'avoir

saluée, ils lui demandent :

– Madame, pourriez-vous nous donner quelques renseignements concernant les jeunes aviateurs ?

Furieuse d’être dérangée, Nurse répond :

– Des renseignements, pourquoi faire ? Qu’est-ce que vous en ferez de ces renseignements ?

– Mais, reprend l’un d’eux, nous sommes journalistes et nous voudrions pouvoir renseigner nos lecteurs. Ces aviateurs sont des inconnus.

– Pour vous, peut-être, mais pas pour moi.

– C’est juste, Madame, alors vous voudrez peut-être nous parler d’eux. Demain, s’ils réussissent, ces jeunes gens...

– Ils réussiront, s’écrie Nurse furieuse. Elle ne permet pas qu’on doute de leur réussite.

– Nous l’espérons tous, Madame, demain donc, ces aviateurs seront célèbres et leur grande jeunesse...

– Ils ont dix-huit ans.

– C’est ce qu’on nous avait dit, nous savons que l’un d’eux, le blond, est le fils de M<sup>me</sup> Durnal, qui possède à Neuilly un bel hôtel, il paraît que c’est lui-même qui a construit l’avion !

– Ce n’est pas exact. Dadou a travaillé autant que lui, ils ont tout fait ensemble, et comme mécanicien personne ne peut en remonter à Dadou.

– Qui est-ce Dadou ?

– Jean Loup, le brun, le second aviateur.

– Ah ! sur celui-là nous avons très peu de renseignements. On nous a dit, et je ne sais si c’est vrai, que cet enfant était un bohémien trouvé sur une route par M<sup>me</sup> Durnal et recueilli charitablement par elle.

Cette fois Nurse se fâche. Dadou, son Dadou un bohémien, un enfant trouvé, élevé par charité ! A-t-on idée de dire des choses pareilles, elle oublie complètement qu’elle n’a pas toujours aimé cet enfant et qu’autrefois, elle aussi, l’a appelé un bohémien.

– Tout ce que vous racontez là, messieurs, dit-

elle, ce sont des mensonges. J'ai connu la maman de Jean Loup, elle est morte chez nous quand il avait huit ans, c'était un ami de Guy Durnal, il est resté avec nous, et dès huit ans il a voulu gagner sa vie parce qu'il est fier comme... s'il était un Anglais.

– Mais ce Jean Loup est Français ?

– Né à Paris, et je vous assure que, comme tous les Parisiens, il sait se débrouiller et parler. Si vous voulez des renseignements vous pourrez les lui demander, mais il sera peut-être moins patient que moi ; je vous écoute parce que j'ai du temps à perdre.

– Merci, Madame, mais seriez-vous assez bonne pour nous expliquer ce que signifie le nom de l'avion : P'tit Mé, cela ne veut rien dire.

– Pour vous peut-être, mais pour eux c'est autre chose. Un nom, c'est un souvenir, mais il y a des souvenirs dont on ne parle pas aux indifférents parce que, je ne sais comment vous en expliquer la raison sans être impolie, parce que les indifférents pourraient l'abîmer. Il y a des souvenirs, voyez-vous, sur lesquels personne n'a

le droit de vous interroger.

Les journalistes se taisent, ils comprennent que cette Anglaise ne dira plus rien et que, sans le vouloir, ils l'ont froissée. Ils vont se retirer, mais l'un d'eux pose une dernière question.

– Madame, reprend-il, je m'excuse de vous demander si c'est bien vous qui, comme on nous l'a dit, avez élevé le pilote Guy Durnal ?

– J'ai élevé les deux, depuis leur enfance je ne les ai pas quittés, et à cause d'eux j'ai abandonné mon pays, l'Angleterre.

– Merci, Madame, vous ne voudriez pas nous parler de l'enfance des deux pilotes, tout, demain, s'ils réussissent leur vol, intéressera nos lecteurs. Vous qui avez été si longtemps près d'eux, vous pourriez mieux que n'importe qui nous raconter leurs mots d'enfants, leurs premiers essais, avant l'expérience d'aujourd'hui.

– Et s'ils ne réussissent pas ? demande Nurse.

Embarrassé, le journaliste répond :

– Ce ne sera pas la même chose.

– Naturellement, reprend Nurse furieuse, et

pourtant ils auront avec leur avion, résultat de leur travail, risqué leur vie de la même façon. Eh bien, puisque vos lecteurs ne s'intéressent qu'aux gens qui réussissent, je ne vous dirai qu'une chose : c'est que tout ce qui touche à l'enfance des deux pilotes m'appartient, et que je ne vais pas vous raconter ce que je garde dans mon cœur. Voilà, vous avez compris, je pense, on n'est pas indiscret de la sorte.

Et Nurse, sans même saluer ces indiscrets, s'en va vers le hangar où l'avion de ses petits a passé la nuit. Il est grand ouvert ce hangar, vide à présent, mais dans le fond il y a encore les deux lits de camp où les aviateurs ont dormi, ne voulant confier à personne la garde de leur avion, cet oiseau fabriqué par eux avec tant d'amour et d'espoir.

Dans le hangar Nurse regarde ces deux lits de camp où ses enfants ont couché, elle s'approche, tâte les matelas. Ils lui semblent bien durs et les couvertures bien légères ; heureusement qu'elle avait exigé d'eux qu'ils portent une combinaison de laine. Ah ! qu'ils sont imprudents ces gamins,

comme ils jouent avec leur santé, et maintenant elle n'ose penser qu'ils voyagent dans le ciel avec, pour s'y maintenir, simplement des ailes. Elle frissonne en pensant que ces ailes peuvent s'arrêter et que c'est la chute, chute terrible ; ils tomberont n'importe où, sur une maison, sur une voie de chemin de fer, dans une rivière. Non, ce n'est pas possible, la Vierge de Lourdes n'a pas guéri Guy pour qu'à dix-huit ans il se tue.

Et dans ce hangar, près de ces deux lits de camp, l'Anglaise s'agenouille et invoque Celle qui, une fois déjà, a protégé l'un des enfants. Il faut protéger les deux maintenant ; ils ne doivent pas mourir, car sur la terre ils feront de belles choses, elle en est certaine, leur vie ne sera pas de ces vies inutiles qui finissent sans que personne ne s'en aperçoive.

Il y a deux heures que les aviateurs sont partis. Montre en main, M<sup>me</sup> Durnal a regardé les aiguilles tourner. Nurse est revenue près d'elle et toutes deux, appuyées sur la balustrade de la terrasse, surveillent le ciel. Un peu plus loin les constructeurs, les journalistes et les photographes



attendent, aucun coup de téléphone n'a prévenu de l'accident ou de l'atterrissage forcé, mais l'avion peut être tombé dans une forêt, dans un champ, loin d'une ville, et cette absence de renseignements n'est pas une certitude.

Le ciel est toujours aussi pur, aucun nuage n'empêchera de voir l'oiseau blanc s'il revient. Reviendra-t-il ?

M<sup>me</sup> Durnal et Nurse ont accepté d'attendre deux heures, mais ces dernières minutes sont si pénibles à vivre qu'il leur semble que leurs pauvres cœurs ne peuvent plus battre. Appuyées l'une contre l'autre, elles s'efforcent de tenir encore : n'ont-elles pas promis aux aviateurs d'être vaillantes ?

Et voici qu'un journaliste, possédant une grosse lunette, signale : « Un avion ! »

Est-ce celui qu'on attend ? M<sup>me</sup> Durnal s'est redressée, mais elle ne regarde plus le ciel tant elle a peur d'être déçue. Un cri la rassure :

– C'est l'avion blanc, c'est *P'tit Mé*, dit une voix qui ajoute : On tourne, il faut prendre

l'arrivée.

C'est l'avion blanc. Très vite il grandit et lentement, avec la grâce d'un oiseau, il descend vers la terre. L'enthousiasme des spectateurs est à son comble, ils quittent la terrasse et se précipitent vers l'endroit où vient de se poser l'avion.

M<sup>me</sup> Durnal et Nurse voient les deux aviateurs sortir de la carlingue, serrer les mains qu'on leur tend, accepter les hommages, mais on se rend compte qu'ils sont désireux de se débarrasser de tous ceux qui les entourent. Ils font un signe à celles qui sont restées sur la terrasse, et quelques minutes après ils arrivent en courant et, ivres de joie, parlent ensemble :

– Vite, vite, allons-nous-en !

– Nous les avons semés, on s'embrassera dans l'auto, on passe par derrière, ils nous attendent en bas, en route !

Cinq minutes après ils sont tous les quatre dans la voiture qui file vers Paris, et M<sup>me</sup> Durnal et Nurse peuvent embrasser leurs enfants, tâter

leurs membres, s'assurer qu'ils n'ont rien de cassé et que, malgré la petite couverture, ils ne se sont pas enrhumés cette nuit, dans leur hangar.

Après toutes ces constatations, M<sup>me</sup> Durnal, qui a un visage aussi heureux que les aviateurs, demande :

– Où allons-nous ?

– Au marché de Neuilly, si vous voulez, répond Dadou.

– Oui, explique Guy, nous désirons revoir l'endroit où nous nous sommes rencontrés.

– Et maintenant que je suis riche, explique Dadou, nous avons des propositions magnifiques, on vous racontera cela, je veux acheter aux petits marchands qui chinent tout ce qu'ils vendent : oignons, ail, minous, on achète, n'est-ce pas, Guy ?

– Oui, et puis nous irons chez le pâtissier de l'avenue Malakoff manger des gâteaux, tu veux bien, maman ?

– Tout ce que vous voudrez, je suis si heureuse !

– Pauvre maman, elle croyait que nous ne reviendrions pas, mais nous étions sûrs de revenir.

– Après le pâtissier, demande M<sup>me</sup> Durnal, que voulez-vous faire, où irons-nous déjeuner ?

– Voici le programme, s'écrie Guy, arrêté par nous depuis longtemps : nous l'appelions le programme de la victoire. Écoutez : marché, pâtissier, puis on file place d'Italie, on regarde l'endroit que Dadou traversait quand il était petit, on regarde le terrain de la mère Françoise où il y a maintenant une grande maison, puis en route pour Fontainebleau, c'est là que nous déjeunerons, tous les quatre, dans notre roulotte, rien que nous. Les contrats, la vente, les journalistes, les interviews, la rançon de la gloire, tout cela c'est pour demain. Au jourd'hui, nous sommes encore deux petits garçons qui veulent s'amuser et qui s'offriront, cet après-midi, une promenade dans la forêt, la terre après le ciel, nous aurons eu tout ce qu'on peut avoir en une seule journée.

Le programme arrêté est suivi point par point,

seulement quand on arrive à Fontainebleau, Guy se penche vers le chauffeur et lui donne un ordre. L'auto bifurque et s'arrête devant le cimetière.

Prenant les minous achetés aux petits marchands qui chinaient au marché de Neuilly, Guy dit à Dadou :

– Avant de rentrer nous allons porter ce bouquet à P'tit Mé.

Dadou qui a risqué la mort avec une insouciance rieuse, devient tout pâle, et sa main attrape celle de son ami, d'une voix étranglée il lui dit :

– Guy, je ne croyais pas, non je ne croyais pas que tu pensais à P'tit Mé. Merci, tu sais, je n'oublierai jamais, jamais.

Marchant l'un près de l'autre ils entrent dans le cimetière et s'arrêtent devant une pierre portant le nom de Christiane Loup, et la date de sa mort. Celle qui a tant aimé Dadou repose là, et si les mamans demeurant chez le Bon Dieu continuent à voir leurs enfants et à les protéger, P'tit Mé peut se rendre compte que Dadou lui a obéi

comme si elle était encore près de lui. Il est devenu un chrétien, un travailleur, un honnête homme, et Guy, son copain numéro un, a su acquérir les mêmes qualités, qualités essentielles, certitude de bonheur sur la terre comme dans le ciel.



Cet ouvrage est le 378<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.